J 108

Digitized by Google

Digitized by Google

J 108

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIOGRAPHIES
DE
SUICIDES.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIOGRAPHIES

DE

SUICIDES

PAR

CHRÉTIEN HENRI SPIESS,

Traduites de l'allemand, & augmentées de quelques réflexions philosophiques & morales,

PAR

JULES HENRI POTT.

TOME PREMIER.

LAUSANNE,
Chez JULES HENRI POTT & Comp.
Et se vend à PARIS,
Chez FUCHS, Libraire, rue des Mathurins
maison de Cluni.

1798.

Digitized by Google

1]
108
/1
Rol. VA
(1)

Google

PRÉFACE

Du Traducteur.

LE *Rodeur* (Journal anglais très-connu) dit N°. 60. " C'eſt dans la vie des particuliers, que nous remarquons ces circonſtances conformes à celles où nous nous trouvons, ces images familières qui nous flattent, nous plaiſent, & ſur leſquelles nous aimons à repoſer nos eſprits : j'en conclus, qu'il n'y a pas de genre d'écrits qui mérite davantage d'être cultivé que la Biographie, qu'il n'y en a point de plus agréable, de plus intéreſſant, de plus utile même, parce que l'inſtruction en eſt plus générale & plus étendue. „

Cette réflexion m'a engagé à traduire en français un ouvrage de ce genre, qui a paru, il y a quelques années, en allemand, & qui a été généralement accueilli. Ce *Recueil de Biographies des Suicides*, me paroît réunir de l'intérêt à une bonne Morale, & repréſenter ſous

Digitized by Google

des couleurs vives, les ſuites malheureuſes des paſſions humaines. L'Auteur y a haſardé quelquefois des penſées philoſophiques qui ne déparent pas ſon ouvrage, & j'ai oſé en ajouter de tems en tems quelques autres, que je prie le Lecteur de recevoir avec indulgence.

Je ne diſſimule pas, que j'ai rencontré de grandes difficultés dans cette traduction; que pluſieurs endroits perdent beaucoup de leur mérite, parce qu'il eſt preſqu'impoſſible de rendre en françois l'énergie des expreſſions allemandes, & qu'il faut s'abſtenir de bien des épithètes dont cette langue abonde, & qui font ſa richeſſe. Mais c'eſt l'écueil de toutes les traductions. Je me ſuis cependant fait un devoir de rendre pour ainſi dire mot à mot mon texte; ſon ſtyle fleuri, poëtique même, n'en donnera qu'une plus juſte idée de l'idiome allemand, & de l'imagination de l'Auteur.

Digitized by Google

PRÉFACE

De l'Auteur.

MON intention n'eſt pas de nuire, mais d'être utile autant que poſſible. Je ne ſuis pas défenſeur du Suicide; je veux encore moins. — Dieu me préſerve de cette penſée! — chercher à faire des Proſélytes de cette eſpèce. J'ai une extrême pitié de ces malheureux, qui, ſi l'on veut y faire une ſérieuſe attention, ne ſont le plus ſouvent que les triſtes victimes de l'infidélité, de l'inſenſibilité, de la dureté. Leur Biographie en fournira les preuves les plus convaincantes, & c'eſt ſous ce point de vue que j'ai compoſé ce Recueil.

Je veux avertir l'adoleſcent, de ne pas badiner inconſidérément avec la vertu de ſon amante, pour ne pas être enſuite ſon aſſaſſin, en lui devenant infidelle. Je veux par des exemples terribles, avertir la fille crédule & ſans expérience, & la rendre at-

tentive au danger qu'elle court, la faire veiller plus ſoigneuſement ſur ſa vertu. Je veux démontrer au cœur bienfaiſant & ſenſible, qu'un ſecours charitable, quelque léger qu'il ſoit, ſauve ſouvent la vie d'un homme, & prouver au riche avare, qu'il aſſaſſine à deſſein, l'infortuné dont il entend, ſans s'attendrir, les prières, lorſqu'il peut & doit lui aider. Je veux enfin donner au malheureux réduit au déſeſpoir, la conſolation la plus grande, la plus efficace, en lui prouvant par des exemples véritables, que dans le beſoin le plus extrême, dans la ſituation la plus terrible, il peut encore trouver du remède & du ſecours; que la Providence n'abandonne pas celui qui eſpère, & qu'Elle ſauve certainement celui qui s'attend à Elle.

Si je n'ai pas atteint mon but, il exiſtoit cependant; & ſi l'on veut me juger ſévèrement, qu'on ait du moins égard à mon intention.

SUICIDES.

SUICIDES PAR AMOUR,

No. 1.

Sophie L. — n.

Sur les bords du Danube, à peu de distance de V***, s'étend un superbe bois, qui ne doit sa beauté qu'à la Nature. Les ames sensibles & tendres aiment à se promener sous son ombre, & le doux plaisir qu'elles y goûtent, les dédommage amplement du chemin aride & poudreux qui y conduit. Le rossignol bienveillant se réjouit & se plaint alternativement sur la branche vacillante; des oiseaux de toute espèce gazouillent sur le chêne couvert de mousse, & sur le sommet des hêtres. Le murmure d'un ruisseau limpide, qui roule ses eaux dans le Danube, l'agitation du feuillage, le bourdonnement des insectes font passer dans l'ame les sensations les plus agréables, & la pénétrent d'admiration & de reconnoissance pour l'Eternel, qui créa

tout cela si magnifiquement, & qui l'offre si libéralement à la jouissance de l'homme.

C'étoit un beau jour de printems; je m'empressai de faire une promenade dans ce bois délicieux. Je m'étois débarrassé de la gêne des villes, j'avois chassé tous les soucis qui me rongeoient, lorsque j'apperçus une jeune fille assise au pied d'un chêne centenaire. Elle étoit vêtue de blanc, ses cheveux bruns tomboient en boucles sur ses épaules, & un chapeau noir couvroit sa tête. Son attitude étoit triste & tranquille, des larmes rouloient sur ses joues & inondoient son sein. Elle arrachoit les fleurs dont le terrein étoit couvert autour d'elle. De tems en tems elle regardoit fixément dans le lointain, elle levoit ensuite ses yeux humides, & cherchoit à travers les sombres branches le ciel, auquel elle paroissoit adresser ses plaintes.

Je m'approchai d'elle, non par un vain motif de curiosité, mais parce que sa situation m'intéressa vivement. Je voulois lui parler, la consoler s'il étoit possible : & je me trouvois déjà très près, lorsque son visage pâle prit

tout à coup de la couleur, ſes yeux rouloient avec fureur dans ſa tête, & ſon ſein à demi découvert s'agitoit avec violence. Elle eſſaya de ſe lever à pluſieurs repriſes, mais toujours elle retomba ſans force. J'accourus, je la ſoutins, & lui demandai avec douceur la cauſe de ſes chagrins.

Oh! là bas! là-bas! s'écria-t-elle d'un air troublé, en déſignant avec ſa main un endroit où ſe promenoit une autre femme, à laquelle un jeune homme donnoit le bras. A cette vue, je devinai en partie le ſujet de ſes larmes. Pauvre fille délaiſſée! Oui vraiment délaiſſée! répondit-elle d'un ton lamentable, en cachant dans mon ſein ſon viſage enflammé. Oh! ſi vous ſaviez!.... Dieu! Dieu! prends pitié de moi!.... Ah! quel tourment! toi là-haut, ſois mon vengeur! diſoit-elle, en recommençant à pleurer. Qui n'auroit auſſi pleuré avec elle? mes larmes couloient, elle s'en apperçut, & prenant auſſitôt ſon mouchoir, elle ſe hâta de les eſſuyer avec des graces inimitables. Je vous remercie reprit-elle à voix baſſe, je vous remercie de votre compaſſion, mais je dois — ſans achever, elle s'arracha de mes bras

& alla d'un pas chancelant à la rencontre du couple qui s'approchoit. Je ſuivis dans l'eſpérance de devenir le ſauveur de l'infortunée. Elle en étoit aſſez près, quand tout à coup le jeune homme l'apperçut. Je remarquai ſon embarras, il vouloit l'éviter & ne le pouvoit pas, enfin il fit quelques pas de côté, avec une effronterie qui dévoiloit toute la noirceur de ſon ame, il entraîna ſa compagne ſur l'herbe, ſe mit à cueillir du muguet, & le plaça en badinant ſur ſon ſein. La malheureuſe inconnue ſe tenoit vis-à-vis d'eux, & regardoit triſtement ce badinage. Comme habituée à folâtrer ainſi, elle tendoit ſouvent la main vers les fleurs, & la retiroit triſtement, lorſque l'infidèle en paroît ſa rivale. Celle-ci la remarqua enfin. Quelle eſt cette fille? demanda-t-elle avec un ſourire dédaigneux. Le jeune homme lui dit quelques mots à l'oreille. Voilà qui eſt plaiſant, reprit-elle aſſez haut, en meſurant d'un air de mépris l'infortunée, qui ne voulut pas en entendre davantage, & s'enfuit précipitament. Oh ſi je l'euſſe ſuivie! mais je voulois auparavant parler à ce miſérable, & je vis trop tard qu'elle tâchoit de

gagner à travers les épines & les brouiſſailles les bords du Danube. Alors je me doutai de ſa réſolution déſeſpérée, & je courus à elle. Hélas! lorſque j'arrivai, ſon chapeau flottoit déja ſur l'eau. Elle leva encore une fois ſa main blanche au deſſus des flots, & diſparut enſuite tout à fait. Des pêcheurs, qui étoient ſur la rive, accoururent à mes cris. Je leur montrai l'endroit où je l'avois vue pour la derniere fois, & en peu d'inſtans ils la retirèrent. Plein de l'eſpérance de la ſauver, je la ſerrai dans mes bras; mais, ſpectacle terrible! Le ſang & l'eau s'écouloient d'elle en même tems. En ſe précipitant dans le fleuve, elle étoit tombée ſur un pieux qui avoit fracaſſé ſa poitrine, ſous laquelle battoit encore foiblement ſon cœur trop crédule. Je ne pus ſoutenir plus longtems cette ſcène accablante, mes bras tombèrent, & l'infortunée deſcendit au tombeau. Ses habits mouillés étoient collés ſur ſon corps, & je vis diſtinctement qu'elle eut été bientôt mère. Une froide terreur me ſaiſit, je reſpirois à peine; je voulois pleurer & ne le pouvois. Les pêcheurs, de vieux hommes à barbe griſe, s'affirent triſ-

Digitized by Google

tement à côté d'elle, essuyant leurs yeux en silence, l'un d'eux dit : c'étoit une belle fille! Que Dieu reçoive son ame, & pardonne à celui qui est la cause de sa mort!

Je n'essayerai pas de peindre tout ce que je sentis; j'ignore moi-même comment je me suis éloigné de ce spectacle douloureux. Revenu à moi, je me trouvai à la place où le séducteur, le parjure étoit assis auparavant; mais pour son bonheur, & certainement aussi pour le mien, il avoit disparu. Tout machinalement — car je ne sentois & ne pensois encore rien — je retournai au bord du fleuve. D'autres personnes y étoient aussi accourues, & quelques amis de l'infortunée se trouvoient du nombre. J'appris d'eux qu'elle s'appeloit Sophie L**, qu'elle étoit d'un excellent naturel, mais qu'elle aimoit passionnément, avec enthousiasme, le jeune F**, qui dans huit jours devoit épouser la riche Demoiselle G**.

Que dira sa pauvre mère? s'écria une jeune fille qui s'efforçoit d'approcher en pleurant. Alors je pus aussi verser des larmes! L'affliction de la bonne mère, qui ne devoit plus revoir

Digitized by Google

ſon enfant que mort, pénétra profondément mon ame, je me retirai derrière les buiſſons voiſins & j'y pleurai amèrement. Ayant levé les yeux, j'apperçus à une branche, au deſſus de ma tête, le mouchoir de Sophie, car il étoit marqué S. L. de ſa propre main peut-être; il étoit encore mouillé de ſes larmes, je le pris, le preſſai contre mon cœur, & m'en retournai triſtement chez moi. Je vis bientôt paſſer les gens de la Police, ſuivis de quelques forçats enchaînés, qui portoient le corps de cette fille infortunée. J'appris qu'on l'avoit dépoſé à la ſalle d'Anatomie; il ne me reſtoit donc ſeulement pas la ſatisfaction de pouvoir viſiter ſa tombe. A préſent je ne puis jamais jeter mes regards ſur ſon mouchoir ſans être attendri; & lorſque je le regarde, il me ſemble voir la bonne fille eſſuyant mes larmes.

Pourrez-vous, cœurs tendres & ſenſibles, contenir votre indignation? Le perfide F** épouſa huit jours après la riche Demoiſelle G**. Mais ſa méchante action n'eſt pas reſtée impunie. Sa femme tous les jours le chagrine & le tourmente. Dix ans ſe ſont écou-

lés depuis son mariage, & il n'a pas le bonheur d'être père. Le ciel, sans doute, le lui refuse, parce qu'il n'a pas voulu le goûter avec la pauvre Sophie. Il est obligé de voir patiemment sa femme se promener dans la voiture d'un autre, jeter des œillades à ses amans, & ne daignant pas seulement le favoriser d'un regard gracieux. Ses beaux traits sont flétris, la jalousie ronge son cœur infidèle, il se traîne comme une ombre avec un corps décharné, & voit en tremblant s'approcher le jour où il doit comparoître devant l'Eternel.

Et toi, jeune étourdi; quand Sophie & son séducteur s'inclineront devant son trône, à qui des deux penses-tu que le Juge suprême fera grace? Ah! sans doute à Sophie, à l'infortunée Sophie, qui par excès d'amour se fioit aux sermens d'un infidèle, & devient suicide par ce même excès. Mais toi séducteur & parjure, tu n'échapperas pas à ton châtiment! Les loix humaines ne te condamnent pas, parce qu'elles ne peuvent pénétrer l'intérieur du cœur, mais celui devant qui tu paroîtras un jour, sait tout. Tu es un meurtrier, tu n'as pas seulement

Digitized by Google

ravi l'innocence à Sophie, tu l'as assassinée. Dans ta derniere entrevue tu lui as remis le poignard entre les mains, & ton infidélité l'a obligée de se donner la mort.

Hommes durs & froids! Vous qui avez vieilli dans la poussière des procédures criminelles, vous qui signez souvent avec un sang-froid inconcevable des sentences de mort, & qui privez tout suicide de sépulture, faites donc une distinction entre la pauvre Sophie & le scélérat, qui par le suicide veut éviter la punition temporelle, parce qu'il n'en croit pas d'éternelle. Punissez le meurtrier & non celui qu'il assassine! Soyez non-seulement les Juges, mais aussi les Pasteurs du peuple, & tâchez que les je unes agneaux ne deviennent pas la proie des loups

N°. 2.

*Caroline de F**.*

Il y a un siècle que la famille patricienne de F** étoit fort considérée dans la ville impériale d'A**, chacun révéroit ceux qui étoient alliés avec elle, parce qu'ils étoient riches & décorés des premieres charges municipales. En peu de tems toutes sortes de malheurs accablèrent cette nombreuse famille, les de F** s'appauvrirent, le chagrin en conduisit la plupart au tombeau, & 80 ans après, il ne restoit d'eux qu'une seule fille, qui portoit encore leur nom. Caroline étoit en qualité de servante dans une autre maison patricienne très-considérée, qui, malgré qu'elle lui fut parente au premier degré, ne l'en traitoit pas mieux; elle étoit astreinte aux travaux les plus grossiers & les plus pénibles. Ses cousines, les riches Demoiselles de la maison, ne lui donnoient pas d'autre titre que celui de servante, en y ajoutant souvent des épithètes injurieuses. Caroline étoit cependant plus belle

que ces orgueilleuſes ſottes, qui pour paroître ſeulement paſſables, étoient obligées de ſe farder, de ſe parer. Un ramoneur français, dont on avoit ſouvent beſoin dans la maiſon, trouva cette fille mépriſée à ſon goût, il lui rendit ſes hommages, & fut payé de retour par la pauvre Caroline, qui n'étoit pas fière de ſes ayeux. Pendant deux ans elle paſſa bien des heures délicieuſes dans la compagnie de ſon amant ; perſonne ne ſe donnoit la peine de l'obſerver, de ſorte que le couple amoureux s'entretenoit en parfaite liberté pendant des nuits entières.

Aucune de ces nuits ne ſe paſſa, ſans que le voluptueux Français ne mit tout en œuvre pour priver la pauvre fille de ſon ſeul tréſor, de ſon innocence. La vertueuſe Caroline réſiſta long-tems ; mais quand, laſſé par ſes refus, ſon amant la traita avec froideur, alors plutôt que de le ſacrifier, elle conſentit à ſe ſacrifier elle-même, & peu de tems après, elle ſe ſentit groſſe. Sa ſituation devint terrible. Elle paſſa des nuits entières à genoux, implorant la clémence de l'Eternel, & ſouhaitant la mort. Son amant s'efforçoit en vain de la con-

foler; elle connoiſſoit l'orgueil de la famille, à laquelle malheureuſement elle étoit alliée, & elle étoit fermement perſuadée, que pour la punir on l'enfermeroit pour le reſte de ſa vie. Elle caſſa un jour par mal-adreſſe une taſſe d'un ſuperbe ſervice à thé; elle fut pour cela très-maltraitée de ſa maîtreſſe, qui alla juſqu'à la fraper, & l'aſſura en même tems, qu'on lui rabattroit le dommage ſur ſes gages. (Depuis dix ans elle n'avoit pas reçu un ſol.) S'il ſe trouvoit ſeulement, dit enfin Madame, un garçon ouvrier étranger, qui voulut avoir pitié de cette fille, la conduire dans ſa patrie & l'épouſer! Nous ſerions du moins, ajouta l'aînée des Demoiſelles, débarraſſées par-là de la honte que la miſérable fait journellement à notre famille. Caroline crut entendre la voix d'un ange, déjà ſur l'eſcalier elle oublia les ſoufflets qu'elle avoit reçus, elle attendit la nuit & ſon amant avec une extrême impatience. Il vint enfin. Pleine de confiance en ſon amour, elle lui raconta ce qui s'étoit paſſé, en lui demandant enſuite, s'il voudroit bien épouſer une fille qui l'aimeroit éternellement, & qui s'en-

gageroit à travailler jour & nuit? Jean, c'étoit le nom du Français, promit de la demander le lendemain en mariage, & de la conduire enſuite dans ſa patrie. J'y poſſéde, dit-il, une jolie maiſon & des parens riches, qui te recevront & te chériront comme leur fille. La nuit ſe paſſa en mille projets agréables, que la bonne ame faiſoit pour l'avenir, & Jean ne la quita que pour s'habiller & paroître décemment devant Madame. Caroline attendit ce moment déciſif en tremblant. Jean arriva, fut annoncé & admis. On lui accorda gracieuſement la main de Caroline, ſous la condition expreſſe de n'en rien dire à perſonne ici dans A**, & de ne l'épouſer qu'à Strasbourg. Les ames ſenſibles pourront ſe faire une idée de la joie & de l'extaſe dans leſquelles ſe trouva la pauvre fille, qui alors eſpéroit poſſéder bientôt ſon amant dans des nœuds légitimes, & qui croyoit ſauver par un mariage ſon innocence perdue. Il lui fut inſupportable de reſter plus long-tems dans une maiſon où elle avoit toujours été traitée avec mépris. Elle craignit auſſi, non ſans raiſon, qu'on ne découvrit ſon

état, & en conſéquence, elle preſſa vivement le Français de hâter leur départ. La veille du jour où ils comptoient ſe mettre en route, Jean l'inſtruiſit de tout ce qu'elle avoit encore à faire dans la maiſon. Il te faut, lui dit-il, aller demain voir Madame, & la prier de te payer tes gages de dix ans. Elle ne peut te donner moins de trente florins par année, ce qui fait 300 florins. Quand tu les auras reçus, il faudra te rendre auprès de Monſieur, & le prier de te donner quelque choſe pour les fraix du voyage. Ton père, étoit l'époux de ſa ſœur; & il faudroit qu'il ne fut pas humain, encore moins ton parent, ſi pour ton congé il ne te faiſoit pas un préſent d'une cinquantaine de ducats au moins. N'oublie pas non plus, ajouta-t-il, les deux Demoiſelles, prie les de te donner quelques vêtemens, afin que tu puiſſes paroître d'une manière décente dans la maiſon de mes parens. Caroline trouva ces leçons bonnes, & elle promit de s'y conformer. En effet, elle ſe préſenta le lendemain matin devant Madame, elle lui fit ſes adieux les larmes aux yeux, & la pria enfin un peu hon-

teuſe & à voix baſſe, de lui payer ſes gages arriérés. Qu'on me diſpenſe de répéter ici les reproches & les expreſſions baſſes dont ſe ſervit cette Dame; elles déshonoreroient ceux pour qui j'écris. Bref, elle la jetta de ſes propres mains hors de la porte, & on ne lui donna pas une obole. Fidèle aux leçons de ſon amant, elle ſe rendit enſuite vers ſon oncle. Cet homme très-phlegmatique, mais bon & honnête, étoit ſouverainement gouverné par ſa femme; & pour le bien de la paix, il la laiſſoit entièrement maîtreſſe de toute ſa fortune; il donna à Caroline tout ce qu'il poſſédoit dans ce moment, un ſeul ducat. La fille cadette lui fit préſent d'une vieille robe de ſoie, & l'aînée lui demanda ironiquement: à quoi ſerviroient les beaux habits chez la femme d'un ramoneur? Le jour n'avoit pas encore diſparu, lorſque Jean ſe rendit à ſa chambre, & s'informa avec empreſſement de ſes gages & de ſes préſents. Caroline lui montra ce qu'elle avoit reçu. Jean regarda fixément le ducat & ſe tut. Ne te ſuis-je plus auſſi chère qu'hier, que tu me croyois plus riche de 500 florins? dit Caroline, & Jean

ſe tut encore. Ne t'ai je pas donné tout ce que j'avois? continua-t-elle. Eſt-ce que je ne t'aime pas de tout mon cœur? Ne ſuis-je pas accoutumée au travail? Je veux jour & nuit. — Je crois tout cela, dit Jean, mais il faut que je m'en aille, il me reſte encore des préparatifs à faire pour notre départ, & je ne pourrai plus te revoir aujourd'hui. Demain de bon matin, tu m'attendras au cerf devant la porte de la ville, car je ne veux plus reſter dans cette maiſon. " Tu viendras pour „ ſûr? — Certainement. Je te garderai „ en attendant le ducat, & j'empa- „ quéterai l'habit. „ Là-deſſus Jean ſortit, & Caroline reſta pendant toute la ſoirée dans ſa chambre, pleura, pria, & n'eut pas le courage de manger la ſoupe que la cuiſinière lui apporta par pitié. A quatre heures du matin, elle pria le portier de lui ouvrir, & avec un petit paquet qui renfermoit tout ſon bien, elle s'achemina vers la porte de la ville. Il étoit près de midi, Jean ne venoit pas. Caroline répandoit ſouvent des larmes, & en abondance. L'hôteſſe de l'auberge où elle s'étoit arrêtée, lui demanda à diverſes repriſes, ſi elle vouloit manger

quelque choſe ? mais elle ſecoua la tête. A ſix heures du ſoir, un petit garçon lui apporta un billet ; elle le lut avidemment ; elle tordit ſes mains, elle ne pleura plus, mais elle fixa ſans interruption le billet. Elle reſta ainſi aſſiſe juſqu'à la nuit, & demanda enfin à l'hôteſſe ſi elle ne pouvoit pas la loger ? Celle-ci la fit conduire par ſa ſervante dans une chambre ſur le derrière de la maiſon. Ce ne fut qu'au dîner du lendemain, qu'il vint dans l'eſprit de la vieille mère de l'hôte, de demander des nouvelles de la fille qui étoit là hier ſi tranquillement aſſiſe. Je l'ai entendue ce matin juſqu'à deux heures pleurer & ſoupirer, répondit la ſervante. Il faut pourtant voir ce qu'elle fait, dit l'hôte. On y alla ; la porte étoit fermée à clef, on la fit ſauter, & on vit que la pauvre fille abandonnée, s'étoit pendue avec ſes jarretières. Elle étoit déjà roide, & tout ſecours devint inutile. Mon ami qui dînoit dans la même auberge, accourut au bruit ; lui & la vieille mère de l'hôte, furent les ſeuls qui honorèrent la défunte d'une larme. Il vit qu'elle tenoit un papier chiffonné. Il eut beaucoup de peine à le

tirer de ſa main glacée, & beaucoup plus encore à le lire, car les larmes en avoient preſqu'entièrement effacé l'écriture. C'étoit le billet de Jean qu'elle tenoit ſi fermement pour le produire où elle devoit rendre compte de ſon action. En voici le contenu :
" Ne crois pas, ma chère Caroline,
„ que je ſois aſſez fou pour parcourir
„ le monde avec toi, ſans un ſol. Je
„ n'ai ni maiſon ni parens, & ne puis
„ par conſéquent pas t'épouſer, ſi tu
„ n'as rien. Je décamperai demain
„ matin, & quand tu recevras cette
„ lettre, je ſerai déjà éloigné de toi
„ de pluſieurs lieues. Adieu, ma mi-
„ gnonne ! „

Jean Pierriere.

Mon ami reſta ſtupéfait, & lorſqu'il ſe fut raſſemblé d'autres curieux, comme cela arrive en pareils cas, il apprit l'état & le nom de la famille de cette infortunée. Il ſe rendit le même jour chez Madame, lui fit tout le récit, & la pria de procurer du moins une ſépulture honorable à la pauvre fille. La Dame nia qu'elle fut ſa parente; elle l'appela une fille débauchée, lui donna pluſieurs autres noms

Digitized by Google

que je me garderai bien de répéter, & parut bien aiſe qu'elle eût obtenu ce qu'elle méritoit. Mon ami partit d'A** plutôt qu'il ne ſe l'étoit propoſé, pour ne pas voir entre les mains du bourreau cette infortunée victime de l'amour.

Huit ans après, ſe promenant un jour ſur les remparts de V** une vieille femme le perſécuta pour lui faire acheter la ſentence d'un malfaiteur, qui alloit être roué le lendemain. Il la prit, & vit avec étonnement que ce malfaiteur s'appeloit Jean Pierriere, qu'il avoit enlevé une jeune fille à ſes parens, & l'avoit impitoyablement aſſaſſinée dans la forêt de G**. Le nom de Jean Pierriere étoit trop connu à mon ami, il s'empreſſa de ſe rendre à la priſon, & comme, ſuivant la coutume du pays, chacun pouvoit y parler librement au criminel, il s'approcha auſſi, & lui raconta, après quelques queſtions indifférentes, la triſte mort de Caroline. Jean commença à trembler de toutes ſes forces, pleura amèrement & s'appela un double meurtrier. Mon ami apprit de lui tout le détail de l'hiſtoire de Caroline, & il l'abandonna enſuite aux conſola-

Digitized by Google

tions de l'Eccléſiaſtique qui ſe trouvoit préſent, car le ſcélérat commençoit à douter de la miſéricorde divine. Il répéta encore ſur l'échafaud le nom de Caroline, & s'accuſa ſon meurtrier devant tout le peuple aſſemblé. Des larmes abondantes couloient à l'honneur de la fille, devenue la pature des vers, & le juſte voyoit là le doigt de l'Eternel.

Digitized by Google

N°. 3.

*La Princeſſe Sophie de*** (*)

GUILLAUME étoit un bon Prince, ſa fille unique faiſoit l'ornement de ſa cour, & pouvoit paſſer pour la plus grande beauté de ſon tems. Ceux qui l'ont connue, m'aſſurent n'avoir jamais vu de plus belle femme. Les yeux du vieillard, à qui je dois à peu près toute cette hiſtoire, étincelloient lorſqu'il m'en fit le portrait. Elle étoit, diſoit il, ſvelte & d'une riche taille. La bonté & un air de grandeur étoient peints ſur ſon viſage de roſes, & ſe diſputoient viſiblement la préférence. Ses grands yeux bleus enchantoient, & ſes cheveux blonds deſcendoient

(*) Il ne faut pas confondre cette hiſtoire avec une autre, qui à la vérité lui reſſemble beaucoup, mais qui cependant n'eſt pas la même. Celle que je raconte ici, eſt arrivée à S** dans le pays de W**.

Digitized by Google

comme de la ſoie juſqu'à ſes pieds. Sa démarche étoit celle des Graces, & le ſon de ſa voix ! (*Ici pleuroit le vieillard.*) Je l'entendis un jour chanter dans le jardin du château, Dieu le ſçait, tous les oiſeaux prêtoient comme moi l'oreille, & ſi, dans les derniers momens de ma vie j'entendois une ſemblable voix, au lieu de ſentir les angoiſſes de la mort, je me croirois déjà au ciel ! Avec quelle affabilité elle parloit à chacun ! Comme elle écoutoit affectueuſement le plus pauvre, combien elle en ſecouroit ! car elle étoit la favorite de ſon pere. Enfin, je puis vous aſſurer Monſieur, que les enfans du jardinier jouoient ſouvent à ſes pieds, lui ſaliſſoient plus d'une belle robe, & malgré cela elle leur permettoit encore de recommencer leurs jeux.

Il n'étoit donc pas étonnant de voir la jeune Princeſſe entourée d'adorateurs ; ni même, que des jeunes gens, dont le titre & le rang étoient fort au-deſſous des ſiens, entrainés par les charmes de cet ange, l'aimaſſent ſans aucun eſpoir. Parmi ces derniers ſe diſtinguoit principalement Mr. N** gentilhomme pauvre, & Lieutenant

dans les gardes. Sa bonne conduite & ſa beauté le rendoient agréable aux dames; & ſi les hommes appeloient leur Princeſſe une Vénus, il ſe trouvoit beaucoup de dames qui ſoutenoient que le Lieutenant N** étoit auſſi beau qu'Adonis. Mr. N** voyoit journellement la Princeſſe, & l'aimoit de jour en jour davantage. A la fin il en devint ſi éperdument amoureux, qu'il s'imagina pouvoir certainement vaincre l'impoſſibilité réelle de la poſſéder. D'abord il ſe borna à pleurer en ſilence, & n'exhala ſes ſoupirs & ſes plaintes qu'au milieu des forêts; mais quand ſon amour ne connut plus de bornes, il fut actif & entreprenant. Son grade l'appeloit ſouvent auprès de la Princeſſe; l'amour en fit ſon ombre, & par-tout où on rencontroit Sophie, on étoit ſûr de rencontrer auſſi Mr. N**. Il chercha à ſe faire remarquer d'elle par les plus grandes preuves d'attachement & par la maniere officieuſe dont il lui faiſoit la cour. Laiſſoit-elle tomber un gant ou ſon éventail, tout le monde ſe baiſſoit pour le ramaſſer, mais c'étoit certainement Mr. N** qui s'en ſaiſiſſoit le plus vîte; & s'il pouvoit à cette oc-

caſion toucher ſes habits ou même ſa main, c'étoit pour lui un délice qu'il n'auroit échangé contre aucun autre bonheur. Son entrepriſe lui réuſſit. La Princeſſe y fit attention, & en voici une preuve : Sophie étant un jour à ſa toilette, une épingle --- la plus belle pierre de ſon ornement --- lui échappa. Une Dame d'honneur & les femmes de chambre la cherchèrent à l'envi, & ne purent la retrouver.

La Princeſſe (*impatiente.*) Que n'eſt-il ici, le Lieutenant N**!

La Dame d'honneur. Et qu'y feroit-il?

La Princeſſe. Il trouveroit cette épingle que vous ne pouvez trouver.

La Dame d'honneur. Il ne la retrouveroit pas plus que nous.

La Princeſſe. Oh! certainement. (*Elle ſourit.*)

La Dame d'h. Il faut que Votre Alteſſe Sereniſſime rie elle-même de cette idée.

La Princeſſe. Non pas de l'idée, mais bien du gros baron R**. Le Lieutenant N** le pouſſa hier ſi rudement contre le mur que le pauvre homme ſe plaignit tout le ſoir de la contuſion.

La Dame d'h. Vraiment oui, le pauvre homme! *La*

Digitized by Google

La Princeſſe. Mais auſſi ce lourdaut l'embarraſſoit, lorſqu'il voulut relever mon éventail. Informez-vous cependant de la ſanté du Baron!

Dans l'après-midi le Lieutenant N** alla ſe promener dans le jardin du château. Il ſavoit qu'à cette heure la Princeſſe donnoit habituellement à manger à ſes cygnes, & ſon ſervice ſeul auroit pu l'empêcher d'aſſiſter à cet amuſement. La Dame d'honneur étoit aſſiſe dans une des allées voiſines. Le Lieutenant lui fit une profonde révérence, & en reconnoiſſance elle lui raconta l'entretien de la toilette. Mr. N** ne ſe contenoit pas de joie, juſques-là il n'avoit vu que d'épaiſſes ténèbres, il apperçut le crépuſcule. L'eſpérance --- l'ame de l'amour --- ſe réveilla dans ſon ſein, & remplit ſon cœur. A peine pouvoit-il concevoir le grand bonheur d'avoir été remarqué de la Princeſſe, qu'elle entra dans le jardin. Elle monta ſur le pont qui traverſoit le canal, pendit ſes gants ſur la baluſtrade, & donna à manger aux cygnes qui ſe hâtoient d'approcher. Mr. N** ſe tenoit, ſuivant ſa coutume, derriere elle, qui, voulant jeter quelque choſe à un des

cygnes le plus éloigné, toucha ſes gants & les fit tomber dans le canal. Sans héſiter & ſans réfléchir ſur ce qu'il alloit faire, Mr. N** y ſaute. La Princeſſe & toute ſa ſuite ſont étonnés de cette entrepriſe téméraire, & Sophie ne peut retenir ſes cris, lorſqu'à la vérité il rattrape les gants : mais ne ſachant pas nager, il alloit au fond. On s'empreſſa de le ſecourir. Il avoit déjà trop avalé d'eau, &, en préſentant les gants à la Princeſſe, il tombe ſans connoiſſance à ſes pieds. On le porte comme mort dans une chambre du château, & la Princeſſe, le croyant en effet expiré, lui donne des larmes. Le bon Prince trouva cette action très-belle ; mais ſon épouſe, Dame fière & impérieuſe, la déſapprouva beaucoup. Ce ne fut que pluſieurs heures après, que les ſoins des plus habiles Chirurgiens purent rappeler le Lieutenant à la vie. La Princeſſe qui ne pouvoit dormir, en fut d'abord inſtruite, & témoigna la joie la plus vive en apprenant cette heureuſe nouvelle. Quatre jours après Mr. N** reparut en parfaite ſanté à la cour. Le Prince le fit appeler. Vous êtes Capitaine des gardes, lui dit cet

Digitized by Google

homme généreux, & voilà de quoi vous équiper ! (*c'étoient mille Ducats.*) Il ajouta, vous n'avez, à la vérité, ſauvé que les gants de ma fille, mais vous l'avez fait au péril de votre vie, & vous m'avez convaincu par là, que vous l'expoſeriez avec le même courage pour ma perſonne & pour toute ma maiſon. La Princeſſe mère fut mécontente de cette récompenſe, qui déplut auſſi beaucoup à pluſieurs courtiſans; mais la jeune Princeſſe, après cet événement, aima le Capitaine autant qu'elle en étoit aimée, & la ſuite de l'hiſtoire le prouve. Mais où, comment le couple amoureux eut-il occaſion de ſe voir? c'eſt une énigme obſcure, que peut-être perſonne ne ſauroit deviner. Ils n'avoient aucun confident, & cependant ils s'entretenoient ſouvent tête-à-tête; paſſoient vraiſemblablement des nuits entieres enſemble. C'étoit, à la vérité, une bagatelle pour un homme auſſi hardi & auſſi entreprenant que le Capitaine, que d'eſcalader des murs, & de faire uſage d'échelles de cordes; mais comment, dans cette ſuppoſition, fit-il tout cela ſans que perſonne le vît? c'eſt encore une énigme que je ne ſaurois

réſoudre ſans bleſſer la vérité. Cependant je puis dire avec certitude, que lorſqu'il reparut à la Cour, la Princeſſe lui fit un accueil diſtingué, lui adreſſa fréquemment la parole, appuya ſouvent ſes mains ſur ſon épaule, en allant ſe promener au jardin. Déjà à la Cour on ſe chuchotoit à l'oreille, déjà les Dames ne l'appeloient plus l'Adonis, quand tout-à-coup la Princeſſe le traita de nouveau avec beaucoup d'indifférence, & que pendant pluſieurs jours il ne parut pas dans ſon anti-chambre. Environ un an après, lorſqu'on avoit preſqu'entierement oublié ce bruit, la Princeſſe, un matin, fit appeler auprès de ſon lit une de ſes Dames d'honneur. Sophie inonda ſa main de larmes. Oh ! ma chere amie, lui dit-elle, aidez-moi, conſeillez-moi ! Je ſerai --- ah ! gardez-moi le ſecret ! --- dans peu de momens je ſerai mère ! Sauvez, ſauvez, je vous prie, mon honneur ! La Dame étonnée de cette confidence, ne ſachant que dire, que conſeiller, quel ſecours lui porter, enfin hors d'elle-même & ſans penſer à ce qu'elle faiſoit, ſe rendit droit vers la Princeſſe régnante. Celle-ci, ſemblable à une furie, cou-

Digitized by Google

rut à l'appartement de ſa fille. J'ignore de quelle façon elle la traita ; mais après l'intervalle d'une heure elle en ſortit, écumant de rage & racontant toute l'aventure à la garde, aux perſonnes qui ſe trouvoient dans l'antichambre, & criant enfin par la fenêtre : ma fille a été déshonorée par N**. (*)

Le Capitaine ſe trouvoit dans la cour du château à la tête de ſa compagnie ; il entendit ces terribles paroles, courut chez lui, s'élança ſur un cheval, & franchit en hâte les frontieres du pays. Le vieux Prince pleura amèrement quand on lui raconta la choſe, il nomma ſon épouſe une mère dénaturée, s'abandonna pendant des mois entiers à la plus vive douleur ſur la faute de ſa fille, & toute la ville partagea ſon affliction. Le fruit de cet amour ſi myſtérieux, un beau garçon, fut tranſporté à la campagne par une confidente de la Princeſſe regnan-

(*) Ceci paroît invraiſemblable à quelques-uns de mes amis ; c'eſt cependant la vérité ! Beaucoup de vieillards m'ont raconté cette anecdote, & l'ont atteſtée par des témoignages authentiques.

te; on ignore quel a été ſon ſort. Il eſt vraiſemblablement mort, car il nâquit deux mois trop tôt, & il ſurprit ſa mère dans une parfaite ſécurité. Si cela n'étoit pas arrivé, il y avoit ſûrement déjà des plans formés pour cacher ſa naiſſance, comme on avoit dérobé l'intrigue amoureuſe aux yeux des hommes, mais la Princeſſe avoit trop danſé la veille, anniverſaire de la naiſſance de ſon père. Déjà pendant une partie de la nuit elle avoit ſenti des douleurs d'enfantement, mais elle n'appela du ſecours, que lorqu'elle commençoit à craindre pour la vie de ſon enfant.

Six ſemaines s'écoulèrent. Alors on la tranſporta à minuit dans la forteresſe de S**. Le Prince, que le chagrin avoit tenu éveillé, entendant une voiture, ſe mit à la fenêtre. Il vit, qu'à la lueur des flambeaux, on conduiſoit ſon enfant unique au carroſſe, il obſerva que dans ſon déſeſpoir elle tordoit les bras, il entendit qu'elle chargeoit ceux qui étoient préſents, de faire ſes adieux à ſon vieux père, & ne pouvant plus ſoutenir cette ſcène, il ſe retira. Cependant le carroſſe partit, & lorſqu'à ſon réveil il

Digitized by Google

voulut voir sa fille, des courtisans, hommes durs & insensibles, tentèrent si long-tems de lui persuader que cela ne convenoit pas, qu'à la fin il se résolut à ne plus la revoir, quoiqu'il la pleurât encore souvent. On garda la Princesse très rigoureusement dans sa prison d'Etat. Sa chambre à coucher étoit au second étage; dans l'antichambre couchoit toute la troupe des domestiques femelles, & à leur porte étoient des sentinelles. Un large & profond fossé, sur lequel il n'y avoit qu'un pont-levis, entouroit tout le château; & un rempart fort élevé, garni de sentinelles, paroissoit rendre toute fuite & tout enlévement impossible. Malgré cela, Sophie, toujours éperdument amoureuse, ne perdit pas toute espérance. Des paroles, des expressions qui lui échappoient de tems en tems, prouvoient clairement qu'elle aimoit encore avec la même violence, & qu'elle espéroit revoir un jour son cher N**. Elle dit un matin à sa Grande-gouvernante : ah ! si je pouvois revoir encore une seule fois l'enfant que je mis au monde avec les plus vives douleurs & sous la malédiction de ma mère ! Ne le puis-je, ô ma meil-

leure amie ! ne le puis-je ? La Grande-gouvernante leva les épaules & se tut. Au moins dites-moi, si ce bel enfant étoit un garçon ou une fille ? s'il vit encore ? Une mère peut, je pense, doit même savoir cela ! --- Par ordre exprès de la Princesse régnante ces questions restèrent aussi sans réponse. Un autre jour dans la matinée, après avoir beaucoup pleuré la veille, elle prit à part une de ses Dames-d'honneur, lui serra les mains, la regarda fixement & lui demanda : Mr. N**. vit-il ? est il en sûreté ? La Dame d'honneur ne voulut pas encore répondre.

La Princesse. Je veux une réponse, une réponse simple & précise, ou Dieu entend mon serment --- vous pleurerez demain ma mort !

La Dame d'honneur. Il vit !

La Princesse. Il vit ! peut-être pour verser bientôt son sang ?

La Dame d'honneur. Non ! il s'est sauvé au-delà des frontieres.

La Princesse. Puis-je le croire, pouvez-vous me le jurer ?

La Dame d'honneur. Je vous le jure.

La Princesse (*en extase.*) Si tu es sauvé, mon bon N**, je te reverrai, oui, je te reverrai aussi certainement que

celui qui eſt là-haut entendit & approuva tes ſermens.

Ce fut la ſeule & la premiere fois qu'elle parla de ſon amour. Dès ce moment elle fut ſouvent de bonne humeur, ſouvent même gaie, & l'eſpérance d'un avenir plus heureux éclatoit dans ſes yeux. Un mois après, ſon père, le meilleur des Princes, tomba malade. Les médecins lui annoncèrent la mort, & il voulut encore revoir ſon enfant, ſa chère Sophie, lui annoncer ſon pardon de ſa propre bouche; mais la Princeſſe régnante, &, pour lui complaire, les médecins proteſtèrent contre cette entrevue trop attendriſſante, & Guillaume mourut, ſans avoir vu & béni ſon enfant unique. Cette funeſte nouvelle ſe répandit le même jour dès le matin dans le château. La Princeſſe en fut informée, & la douleur d'avoir perdu un ſi bon père, d'être peut-être la cauſe de ſa mort, l'abſorboit entièrement. Dieu, diſoit-elle à ſa Grande-gouvernante, Dieu ne m'a pas permis de le revoir vivant, mais il faut que je le revoie mort! Dès ce moment elle ne prit plus aucune nourriture, elle s'abandonna à ſon déſeſpoir, & donna

par fois des preuves d'extravagance. La Grande-gouvernante inſtruiſit la Princeſſe mère de l'état de ſa fille, & n'en obtint pas une réponſe ſatisfaiſante. Craignant enfin pour la vie de la malheureuſe Sophie, elle réſolut d'exécuter un projet qu'elle avoit conçu. Elle l'habilla en ſervante, & pour éviter tout ſoupçon, elle la fit aſſeoir derriere la voiture à côté du laquais. On ſe rendit ainſi à la capitale, ſous prétexte d'aller voir le Prince ſur ſon lit de parade. Sophie avoit promis d'être tranquille, de ſe borner à contempler ſon père, & de retourner enſuite dans ſa priſon. Elle entre dans l'égliſe de la cour; à la vue de ſon père expiré, elle oublie ſon traveſtiſſement & ſa promeſſe, elle n'a aucun égard à la foule qui entoure le cercueil, elle ſe fait jour à travers, ſe jette ſur le corps de ſon père, le couvre de baiſers & l'inonde de pleurs. Les ſentinelles veulent l'arracher, mais la Grande-gouvernante le leur défend. Laiſſez-la! leur dit-elle. Alors pluſieurs des aſſiſtans reconnoiſſent la Princeſſe & pleurent avec elle. Sophie exprime enfin ſa douleur. Elle crie ſans ceſſe: m'avez-vous pardonné mon père?

Digitized by Google

Pouvez-vous me pardonner? — Un vieux valet de chambre qui ſe tenoit triſtement debout à côté du cercueil, s'avance: Madame, lui dit-il, je n'ai pas quitté le lit du Prince pendant les dernieres heures de ſa vie; il a ſouvent prononcé votre nom, ſouvent il a répété à haute voix qu'il vous pardonnoit. Lorſque les angoiſſes de la mort affoibliſſoient ſes ſens, ſon imagination vous préſentoit devant ſon lit; lorſqu'il ſe releva pour la derniere fois, ma main le ſoutenoit, Sophie, reçois ma bénédiction! dit-il, & il expira. La Princeſſe s'agenouilla devant le cercueil. Je vous rends graces ô mon père! s'écria-t-elle, & il n'y avoit certainement pas un ſeul aſſiſtant qui ne remerciât de même de tout ſon cœur l'ame du Prince ſûrement préſente. Il fallut l'arracher de force, la conduire de même à la voiture. Encore lorſqu'elle y fût montée, étendit-elle ſouvent les bras en répétant: Mon père! mon père! — Toute la ville ſçut cet événement, toute la cour en parla, & — qu'on reconnoiſſe ici l'amour du peuple pour le dernier rejeton de ſon bon Souverain — la

Princeſſe douairière ne l'apprit cependant pas.

Pendant plus d'un mois après, la jeune Princeſſe s'abandonna en ſilence à ſa douleur. Son affliction fut encore grande, mais moindre. La Grande-gouvernante, femme d'un caractère doux & bon, ne la tint plus ſi étroitement enfermée, comme ſes ordres le portoient; elle la menoit ſouvent à la promenade au jardin, & tâchoit de la diſtraire de toute maniere. Peut-être n'y auroit-elle pas auſſitôt réuſſi, peut-être la Princeſſe auroit-elle gardé ſon affliction toute ſa vie, ſi l'événement qu'on va lire, n'eut réjoui ſon cœur, n'eut ému ſon ame.

Un vieux payſan, qui depuis longtems fourniſſoit le château de différentes eſpèces de vivres, & qui alors, à cauſe de l'augmentation du nombre de ſes habitans, y alloit journellement, fut à cette époque abordé dans une forêt voiſine par un étranger. Je vais répéter ici mot-à-mot leur dialogue, que je tiens de la bouche même de ſon fils.

L'étranger. Bon jour mon vieux bon homme. Où allez-vous de ſi grand matin?

Le payſan. Au château ! J'y porte mes denrées.

L'étranger. Il me ſemble que vous êtes bien chargé. Repoſez-vous un peu. (*Il le décharge de ſa corbeille.*) Qui demeure donc dans ce château ?

Le payſan. Vous êtes ſûrement étranger ? C'eſt notre Princeſſe Sophie qui y réſide.

L'étranger (*étonné.*) La Princeſſe Sophie ? Et pourquoi ne demeure-t-elle plus dans la capitale ?

Le payſan. Oui Monſieur, il arrive ſouvent des choſes fort ſingulieres dans le monde ! Malheureuſement elle ne demeure plus dans la capitale. Il s'eſt paſſé comme cela quelques affaires dont des gens de notre état n'oſent pas parler ; cependant je puis bien vous le confier. Elle s'étoit amuſée là avec un certain Capitaine & puis --- vous m'entendez bien --- il s'en eſt ſuivi quelque choſe de bien naturel, & il faut à préſent, à ce qu'on dit, qu'elle reſte toute ſa vie en priſon au château.

L'étranger ! Toute ſa vie ? cela ſeroit bien dur !

Le payſan. Très-dur, ſans doute ; c'eſt pourtant ainſi ! Nous chantons

dans notre livre de cantiques: O éternité, parole foudroyante ! O glaive qui perce l'ame ! Vous avez raiſon, c'eſt dur, & cependant il n'en ſera pas autrement. Juſqu'ici on avoit beaucoup eſpéré du nouveau Prince, mais il a dit : Que s'il n'y avoit que lui pour la délivrer, elle pourroit reſter éternellement en priſon.

L'étranger (*s'eſſuyant les yeux.*) La pauvre Princeſſe !

Le payſan. En vérité vous êtes un brave homme ! Voyez ; on n'oſe pas dire tout ce qu'on penſe, & quoique je ne ſois qu'un payſan, j'ai voulu auparavant voir comment vous prendriez la choſe. Oui en vérité, la pauvre Princeſſe ! Ma femme & moi nous avons déjà verſé beaucoup de larmes pour elle. Mon cœur pourroit ſe fendre quand j'y penſe ! Je ſais auſſi ce que c'eſt que d'aimer ; dans ma jeuneſſe j'allai pareillement plus loin avec ma femme que je n'aurois dû ; mais nos parens le prirent comme ils le devoient, & ils conſentirent au mariage. S'ils nous euſſent ſéparés, je me ſerois, ma foi, pendu au premier arbre ; & j'y pendrois encore ſi ma Liſette ne ſe fut pendue à mes côtés.

Digitized by Google

En ville on parle à la vérité de la différence des rangs, mais nous autres payſans nous ne comprenons pas bien cela, & je penſe : L'amour n'a point de loix ! N'eſt-ce pas ainſi, mon cher Monſieur?

L'étranger. Oui vraiment ! oui vraiment ! — Vous compatiſſez donc réellement aux maux de Princeſſe ?

Le payſan. Ne me faites pas cette queſtion ! Sans quoi il me faudra pleurer tout le long du chemin, & lorſque je ſerai arrivé au château, chaque frotte-botte me demandera, ſi ma femme m'a battu ?

L'étranger. Dites-moi un peu. (*A ces paroles il regarda ſoigneuſement autour de lui.*) Si vous pouviez rendre un ſervice au couple amoureux, le feriez-vous bien volontiers & avec grand plaiſir ?

Le payſan. Monſieur ! ſi je pouvois conduire la Princeſſe hors de l'enceinte du château, & la remettre entre les mains du Capitaine, j'abandonnerois ma maiſon & tout mon bien, j'emmenerois ma femme & mes enfans, & je m'en irois avec eux dans le nouveau monde. Et, croyez-le ou ne le croyez pas, je ſens combien je

ſerois aiſe, lorſqu'elle me remercieroit, lorſqu'elle m'appeleroit ſon ſauveur, me preſſeroit ma vieille main, me béniroit — Mais je m'oublie, il faut que je m'en aille.

(*Il rattache ſa corbeille.*)

L'étranger. Encore un petit mot! Avez-vous déjà vu la Princeſſe?

Le payſan. Oui, je l'ai vue & lui ai parlé. J'étale ma marchandiſe dans la cour du château, alors elle ſort pour l'ordinaire du jardin avec ſa Grande-gouvernante, & s'approche toujours de moi. Hier encore elle me demanda: ſi j'avois une femme & des enfans? Elle prononça le mot *enfans* d'un ton ſi lamentable, que je pourrois encore pleurer quand j'y penſe! Voyez-vous là les petites croix noires à ma corbeille! Ici & là! par-tout où ſa main a touché! Je le marque toujours pour faire plaiſir à ma femme, qui alors baiſe autour, & pleure un peu.

L'étranger (*baiſant les places marquées.*)

Le payſan. Oui: baiſez-les! c'eſt, ma foi, la plus belle main que j'aye vue de ma vie — (*il s'arrête*) dites-moi un peu; connoiſſez-vous la Princeſſe?

L'étranger. Oui, je la connois; mais

vous, ſouhaiteriez vous bien connoître le Capitaine N**?

Le payſan. Pourquoi non, ſi la choſe étoit poſſible? Mais pour celui-là, il ſe gardera bien de venir ici, car, croyez-moi, ſi on l'attrapoit, on lui trancheroit la tête.

L'étranger. Si cependant il ſe trouvoit devant vous?

Le payſan. Alors j'aurois grand plaiſir d'avoir vu l'homme que la Princeſſe aime tant. Le ſeriez vous peut-être vous-même?

L'étranger. Oui, je le ſuis.

Le payſan. Dans ce cas ſoyez le bien venu! mais Monſieur, je vous prie inſtamment, de prendre bien garde à vous.

Le Capitaine. N'en ſoyez point en peine, je ſuis en ſureté ici, je peux être très-heureux ſi vous voulez m'aider.

Le payſan. Monſieur, je tiendrai ce que je vous ai d'abord promis. Dites-moi ſeulement ce que je dois faire.

Le Capitaine. Voudriez-vous bien haſarder de remettre une lettre à la Princeſſe.

Le payſan. Ce ſera un peu difficile! La vieille Dame ſe tient toujours très-

Digitized by Google

près d'elle. Je l'eſſayerai cependant. Laiſſez-moi voir un peu de quelle grandeur eſt la lettre?

Le Capitaine. Elle eſt très-petite, & vous la pouvez encore ployer comme vous voudrez.

Le payſan. Chut! Je vais eſſayer! Voyez-vous là un très-gros œuf. J'en ferai préſent à la Princeſſe. Je mettrai comme ça la lettre deſſous. En voyez-vous à préſent quelque choſe?

Le Capitaine. Non!

Le payſan. Ainſi je lui donnerai avec l'œuf la lettre dans la main. — Mais diable! ſi elle n'entendoit pas la choſe, & ſi elle me demandoit ce qu'elle doit faire avec ce chiffon?

Le Capitaine. Elle l'entendra ſurement.

Le payſan. Si vous voulez m'en être garant! — Car penſez à ma pauvre femme & à mes enfans!

Le Capitaine. Je réponds de tout, & & quoiqu'il arrive, ce ne ſera pas à votre déſavantage. En voici une preuve! (*Il lui donne de l'or.*) (*c'étoient douze ducats.*)

Le payſan. Dieu vous le rende mon cher Monſieur! J'accepte votre don, j'en ferai uſage pour le bien de ma

femme & de mes enfans; ſi cependant vous croyez que je ne me prêtaſſe à vos déſirs qu'à cauſe de l'argent, vous vous tromperiez. Je ne ſaurois vous dire, mais j'aime la Princeſſe, je vous veux auſſi du bien, & c'eſt pour cela que je me charge de cette commiſſion.

Le Capitaine. Et moi auſſi je le prends de même, car cet argent ne peut pas être une récompenſe pour votre ſervice, que je ne pourrois jamais aſſez reconnoître. Demain, mon cher vieillard, faites attention à tous les mouvemens de la Princeſſe, elle vous donnera ſurement une réponſe. Dépoſez dans ce creux que vous remarquez à cet arbre, le billet qu'elle vous aura remis; vous y retrouverez quelque choſe pour vous. Préſentement allez-vous en. Que Dieu ſeconde votre entrepriſe.

Le payſan. Ainſi ſoit-il, Monſieur, ainſi ſoit-il! Je ſuis réellement en peine. Adieu Mr. le Capitaine! Vous avez une belle maîtreſſe; mais, Dieu le ſait, ma femme & moi nous vous la rendrions de bon cœur!

Enfin, le payſan s'achemina vers le château, il remit fidellement la lettre

Digitized by Google

entre les mains de la Princeſſe, il reçut d'elle le lendemain un préſent & un billet écrit avec un crayon. Il le cacha dans le creux de l'arbre, où il trouva de nouveau quelques ducats, & il fut ainſi, ſans le moindre ſoupçon, pendant quinze jours porteur des lettres des deux amants. Le ſeizieme jour allant au château, il trouva à la place où il avoit rencontré le Capitaine un payſan, qui portoit une corbeille, & qui le ſuivit ſans mot dire. Où allez-vous de ce pas mon ami? lui demanda-t-il. Ne me connoiſſez-vous pas, répondit l'autre, je ſuis le Capitaine! L'ayant bien examiné, il le reconnut enfin, & n'héſita pas à le mener avec lui au château, comme s'il eut été ſon valet; mais il lui recommanda, chemin faiſant, de ne pas faire d'imprudences. N'allez pas, lui dit il, vous jeter au cou l'un de l'autre; je n'y trouverois, ma foi, rien à redire, mais cependant il faudra bien s'en garder! Alors le Capitaine lui apprit, que la Princeſſe étoit déjà prévenue ſur ſon arrivée & ſon déguiſement; qu'elle avoit expreſſément demandé à le voir & qu'ainſi elle ſeroit ſur ſes gardes. Ils arrivè-

Digitized by Google

rent ſans obſtacle au château, & déjà leurs denrées étoient preſqu'entierement vendues, lorſque la Princeſſe ſortit du jardin, accompagnée de ſa Grande gouvernante. Elle paſſa, ſans regarder les payſans, mais ſe retournant enſuite, elle dit: Ah, voilà mon homme! Eh bien, comment va-t-il? Tu as amené aujourd'hui un camarade? --- Hem! c'eſt mon valet, votre Alteſſe, les commiſſions deviennent trop conſidérables, je ne peux plus tout porter ſeul --- Et que vend ton valet? Auſſi des œufs & des fromages? En diſant cela elle s'approcha de la corbeille de ſon bien-aimé, &, feignant d'y chercher, lui preſſa la main pour la derniere fois, & montant les degrés du château, elle détourna la tête pour jeter ſur lui un dernier regard.

Dans ſes lettres, Mr. N**. avoit propoſé à la Princeſſe de l'enlever. Elle y conſentit avec joie, & lui écrivit: „Je n'ai plus de père à chagri-„ner, ma mère ne m'aime pas, je „ puis donc eſpérer de jouir à tes cô-„tés, fut-ce même dans la plus miſé-„rable cabane, du parfait bonheur „ de l'amour". Un jour le payſan

laiſſa ſa corbeille au bas de l'eſcalier du château. Elle contenoit une échelle de cordes; la Princeſſe la porta le ſoir chez elle, s'en ſervit & arriva heureuſement ſur le rempart qui entouroit le château, où elle attendit avec impatience ſon cher N**. qui avoit promis de la venir chercher dans un canot par deſſus le foſſé. Déjà elle entendoit le canot s'approcher, déjà elle tendoit ſes bras vers lui, lorſque la ſentinelle voiſine, ayant entendu du bruit, tira un coup de fuſil. On ſonna le tocſin, des flambeaux éclairèrent les environs. Sophie, plus en peine de ſon cher N**. que d'elle-même, lui cria de s'éloigner. Il voulut revirer de bord trop vîte, & le canot chavira. Il s'écria encore deux fois, Sophie! & périt. D'abord il avoit trouvé le bonheur, enfin il trouva la mort dans les flots. A la lueur des flambeaux, la Princeſſe vit ſon bien-aimé ſe noyer & elle tomba en faibleſſe. On la porta ſans connoiſſance dans ſon appartement, où, à la vérité, elle revint à elle, mais ne prononça plus une ſeule parole. La Princeſſe douairière avoit été inſtruite de toute

cette intrigue, &, d'après ſes ordres, on devoit le lendemain, transférer ſa fille dans une autre fortereſſe, & l'y tenir plus étroitement enfermée. A minuit, elle ſe leva & chercha quelque choſe dans ſon ſecrétaire. Sur la demande qu'on lui fit de ce qu'elle ſouhaitoit, elle ne répondit rien. Elle ſe recoucha, & le lendemain on la trouva morte. Un flacon étoit à côté de ſon lit; les médecins examinerent ce qui y reſtoit, & reconnurent que c'étoit du poiſon, les marques s'en manifeſtèrent auſſi ſur ſon corps. Aujourd'hui elle repoſe à côté de ſon père, & les ames ſenſibles verſent des larmes à ſon ſouvenir.

Le corps du Capitaine N**. ne fut trouvé dans le foſſé du château qu'après la mort de la Princeſſe, & fut jetté à la voirie. Mais, en reconnoiſſance de ſes riches préſens, les deſcendans du vieux payſan l'enterrerent en ſecret, & ſont encore, pendant la nuit, des pélérinages à ſa tombe & y plantent des fleurs. Ainſi dans le lieu du ſupplice du malheureux & fidèle amant de Sophie fleuriſſent des roſes & des violettes, dont les douces odeurs parfument l'air.

Digitized by Google

Cette intéreſſante anecdote eſt féconde en conſéquences. Elle nous apprend que la beauté, l'objet des vœux de preſque toutes les femmes, ne cauſe que trop ſouvent leurs fautes & leur perte. Que malgré les inſtitutions ſociales, qui ont mis tant d'inégalité parmi les hommes, l'amour ſçait ſouvent rapprocher toutes les conditions.--- Qu'il eſt cependant toujours dangereux, & ſouvent funeſte de braver cet antique préjugé.--- Enfin, quelle mère, ou plutôt quelle marâtre, quelle furie que celle à qui l'aimable Sophie devoit le jour ! C'eſt cette mère qni en a honteuſement révélé la foibleſſe, qui l'a perſécuté, qui de ſes mains barbares a tiſſu la trame des malheurs de ſa fille. Mais quel contraſte avec la dureté de cette mégère, offre ici la bonté paternelle du Prince ! On eſt attendri en le voyant ſur ſon lit de mort tout occupé de Sophie. Il lui pardonne; & il expire en la béniſſant. Pères & mères, voulez-vous donc être chéris de vos enfans; aimez-les, & tempérez par une ſage indulgence, l'autorité que la nature vous donne ſur eux.

Digitized by Google

No. 4.

Liſe & Jaques.

CHAQUE Comte, chaque Baron, & tous ceux qui avoient le privilège de barbouiller un *de* devant leur nom, pouvoient, ſans obſtacle, avoir dans tout le pays de S**. autant de maîtreſſes qu'ils étoient en état d'en entretenir. Il étoit même toléré que le Prêtre, l'époux de l'Egliſe, ſe gliſſât, malgré ſon vœu de chaſteté, dans la maiſon du bourgeois, & paſſât des nuits entieres avec l'épouſe infidèle; mais il étoit ſévèrement défendu à la bête de ſomme du riche, au pauvre payſan, de ſe promener tête à tête avec la belle qu'il s'étoit choiſie pour en faire un jour ſa femme; & ſi un jeune villageois fredonnoit de nuit une chanſon ſous la fenêtre de ſon amante, il y avoit des archers ſoldés, qui de droit exigeoient dix florins des plus aiſés, & exerçoient des violences ſur ceux qui n'étoient pas en état de payer cette amende. De tout tems, ces archers étoient regardés comme

des hommes infâmes, & lorſqu'on les rencontroit dans une auberge, on éprouvoit de la répugnance à ſe mettre à la même table.

Il y avoit à M**. village de ce pays, un maître d'école nommé G**. Liſe, ſa fille, étoit une des plus jolies de tout le canton. Jaques, fils d'un meunier, l'aimoit, & Liſe répondoit à l'amour de Jaques. Leurs parens étoient inſtruits de cet attachement & l'approuvoient. Lorſqu'ils étoient confidemment aſſemblés, ils s'entretenoient ſouvent du bonheur de leurs enfans, du plaiſir qu'ils eſpéroient goûter dans leur vieilleſſe, en careſſant leurs petits enfans.

Un Dimanche, un des plus beaux jours du printems, Jaques alla voir ſa chère Liſe. Elle étoit ſeule; ils reſtèrent long tems enſemble à s'entretenir de leur amour, de leurs nôces prochaines, enfin ils allèrent ſe promener au jardin. Ah! écoute Jaques! dit Liſe, entends-tu comme les roſſignols chantent là dans la forêt, & comme les autres oiſeaux y mêlent leur ramage; ne diroit-on pas qu'ils remercient Dieu d'une auſſi belle journée. Ah! écoute, écoute donc!...

Digitized by Google

Ils s'approcherent doucement de la haie du jardin, bientôt ils en sortirent pour écouter ce concert de plus près, & en s'entretenant sur la beauté de la nature, ils se trouvèrent, sans s'être apperçus du chemin qu'ils avoient fait, au milieu de la forêt. Ils virent accourir vers eux l'archer du village, ils pensent alors qu'ils ont transgressé la loi, & se mettent à fuir. Jaques, sachant qu'il avoit seul des risques à courir, laissa Lise en arriere. Cependant l'archer la poursuivit, l'atteignit bientôt, & comme elle faisoit des efforts pour se débarrasser de lui, il la frappa cruellement. Lise cria au secours. Jaques entendant ses cris, retourna sur ses pas aussi vîte qu'il avoit fui auparavant. Il voulut arrêter le bras de l'archer, qui plus fort que lui, frappoit à coups redoublés, tantôt sur Lise, tantôt sur Jaques. Celui-ci, voyant couler le sang du visage de son amante, tire aussitôt un long couteau, & l'enfonce dans la poitrine du furieux, qui tombe mort à ses pieds. La frayeur de Lise & de Jaques fut extrême. Moi, un assassin ! s'écria-t-il, en s'arrachant les cheveux. Grand Dieu ! qu'as tu fait ? dit Lise éperdue. Tous deux s'em-

preſsèrent de ſecourir le cruel archer. Le couteau bien tranchant avoit pénétré juſqu'au cœur, & tout ſoin devenoit inutile. Ils étoient encore à genoux à côté du cadavre, quand quelques payſans paſsèrent & apprirent d'eux ce malheureux événement. Les payſans furent obligés de conduire leur ami & la fille devant le Bailli, car Jaques refuſa de fuir, quoiqu'on voulut le lui perſuader.

J'eſſayerois en vain de peindre l'épouvante des pères, la déſolation des mères, en voyant leurs braves enfans dans les fers, & s'évanouir dans un inſtant toutes leurs eſpérances, toute leur agréable perſpective. A cet aſpect la mère de Jaques devint folle. Encore actuellement, elle ſe promène ſouvent dans tout le village, & demande à tous ceux qu'elle rencontre: s'ils n'ont pas trouvé la tête de ſon fils? Le lendemain Jaques fut interrogé, & comme il prit, conformément à la vérité, toute la faute ſur lui, racontant fidellement chaque circonſtance, & s'accuſant tout ſeul de ce forfait, on remit ſur le champ Liſe entre les mains de ſon père déſolé,

Digitized by Google

& le jour ſuivant, on conduiſit Jaques à la capitale.

Avant ſon depart, le Bailli, homme ſenſible & bon, permit à Liſe & à tous ſes amis de lui faire leurs adieux. Mais la pauvre fille ne put pas dire un ſeul mot à ſon amant; quand elle voulut parler, ſes larmes & ſes ſanglots étouffèrent ſa voix; elle reſta donc triſtement aſſiſe à ſes côtés, le fixa de tems en tems avec toute l'expreſſion de l'amour, & lui ſerra la main, à laquelle il portoit une bague qu'elle lui avoit donnée comme gage de ſa foi. Son malheureux père s'étoit emparé de l'autre main; il la preſſoit ſur ſon cœur navré, & ne pouvant répandre des pleurs, il ſentoit doublement tout ce que cette ſcène avoit d'affreux. La mère accablée, reſtoit agenouillée aux pieds de ſon fils, & ſoulevoit ſes fers, pour que les ſaints anges, que ſon imagination échauffée & égarée lui faiſoit voir à côté de lui, puſſent l'enlever d'autant plus facilement. Tous les autres amis & leurs connoiſſances, avoient formé un cercle autour de ces malheureux, & les regardoient en ſilence les mains jointes & les yeux

baignés de larmes. De tous les assistans, Jaques montroit le plus de fermeté. Il assura son amante, qu'il la reverroit dans l'autre monde, il embrassa ses parens, & monta sans hésiter sur le chariot qui devoit le mener à la capitale & l'approcher de la mort. Le village entier l'accompagna jusqu'à une hauteur voisine, d'où tous les yeux furent fixés sur lui, jusqu'à ce qu'il ne fut plus possible de l'appercevoir. Alors toute la multitude se retira fondant en larmes, & l'écho répétant leurs derniers & douloureux adieux. Chacun se renferma tristement chez soi, & adressa des prières au ciel pour le pauvre Jaques. Le dimanche suivant, les ménétriers se rendirent comme de coutume au cabaret. Toute la jeunesse du village s'y rassembloit ordinairement, & dansoit joyeusement jusqu'au lendemain matin; ce jour là personne ne parut, ni danseur, ni danseuse, la consternation régnoit encore. Le lundi Lise fut citée devant le tribunal de la ville, pour répéter une seconde fois toutes les circonstances de cet attentat, dont elle avoit été témoin; mais elle fut hors d'état de comparoître. Ce-

Digitized by Google

pendant on l'y conduisit, & une défaillance succédant à l'autre, le Juge compatissant se borna à lui faire prêter un serment, par lequel elle déclaroit exacte & véritable la déposition qu'elle avoit déjà faite devant le Bailli. Ses parens la ramenèrent au village, & au bout de quelques jours des payſans qui avoient conduit du bois à la ville, en rapportèrent la nouvelle, que Jaques étoit condamné à avoir la tête tranchée. Lise tomba dans le délire, & ses parens furent obligés de la veiller. A minuit le sommeil l'ayant accablée, elle vit en songe Jaques se tenant debout auprès de son lit, & la conjurant de présenter un placet au Prince. Si tu le fais, lui disoit-il, on me fera grace de la vie. Elle s'éveille, se lève gaiement, & comme elle savoit assez bien écrire, elle dresse le placet suivant, que j'ai copié mot pour mot :

" Au nom de Dieu le Père, le Fils
» & le Saint-Esprit, ainsi soit-il !
» Dans la profonde douleur de mon
» ame je t'invoque, ô Seigneur !
» exauce mes prières ! Je m'appele
» Elisabeth G**, & depuis un an je
» suis l'épouse promise de Jaques L**,

» qui après demain doit avoir la tête
» tranchée. Dieu, maître des cieux,
» aye pitié de moi ! Jaques a commis
» un crime à cauſe de moi, & c'eſt
» pour moi qu'il doit à préſent mou-
» rir. L'archer m'avoit fait trois trous
» à la tête, & Jaques dans ſon déſeſ-
» poir le poignarda, craignant qu'il
» ne me tuât à coups de bâton. Si
» Jaques doit perdre la vie, je mour-
» rai auſſi, & mes pauvres parens
» mouront avec moi ! Depuis huit
» jours je n'ai dormi qu'une heure
» aujourd'hui, & alors il m'eſt apparu
» en ſonge, & m'a dit, que je devois
» préſenter un placet à notre Prince,
» qu'enſuite on lui feroit grace de la
» vie. Il ne s'eſt écoulé qu'une demi
» heure depuis que j'ai eu ce ſonge,
» & ſur le champ je me ſuis levée
» pour écrire ceci. —— De ma vie je
» n'ai parlé à aucun grand Seigneur,
» je ne ſais aucun de vos titres, je
» penſe que Dieu qui m'a inſpiré ce
» ſonge, voudra bien auſſi faire que
» notre très-gracieux Prince & père,
» m'entende ſans titres & qu'il exauce
» ma prière. O Jéſus, ô Marie, ſi on
» le relachoit, je mourrois ſûrement
» de joie; mais du moins mon Jaques

» ſeroit ſauvé! —— Mon père vient
» de dire, que vous êtes un bien bon
» Prince, & que vous ne pouvez
» voir couler aucune larme ſans être
» attendri. Ah! mon Dieu, ſi cela eſt
» vrai, mon Jaques ſera certainement
» mis en liberté! J'ai déjà verſé des
» millions de larmes; mes yeux ſont
» rouges comme du ſang, & à peine
» puis-je écrire. Dans ce moment,
» mon ſonge eſt ma ſeule conſolation!
» Cher & bon Prince, père de tes
» enfans, conſolateur des affligés,
» aye pitié de mon Jaques, & exauce-
» moi dans mes afflictions extrêmes!
» Je ſuis avec toute la vénération,
» l'affligée juſqu'à la mort. »

*Eliſabeth G**.*

De grand matin, lorſqu'à peine le jour commençoit à poindre, elle courut avec ce placet à la réſidence du Prince. Ses parens qui l'accompagnoient, ne pouvoient la ſuivre, tant l'angoiſſe & l'eſpérance accéléroient ſes pas. Déjà depuis une demi heure elle étoit à genoux au bas de l'eſcalier du château, quand ſes parens arrivèrent, & s'agenouillèrent à côté d'elle. Un vieux valet de chambre

descendoit nonchalamment. Lise lui remit en tremblant le placet. Celui-ci, pour qui cependant on ne l'avoit point écrit, le parcourut en souriant, & dit: ô ma pauvre petite! vous vous donnez là une peine inutile, aucun Dieu ne peut sauver cet homme; néanmoins pour la singularité du fait & pour faire plaisir à une si charmante fille, je veux bien remettre votre placet au Prince; mais, comme je viens de vous le dire, c'est de la peine perdue. Retirez-vous au plutôt, car on pourroit aussi vous enfermer dans une maison de force. Là-dessus il les quitta, & Lise prit en chancelant & soutenue par ses parens, le chemin de la porte de la ville. Tout-à-coup elle s'arrête, en s'écriant: il faut que je voye encore une fois mon Jaques! En vain ses parens lui en représentent l'impossibilité & l'extrême douleur que cette entrevue lui causeroit. Des curieux se rassemblent autour d'elle, remarquent son désespoir & en demandent les motifs. Ils en apprennent que tout le monde peut voir le délinquant. Nous en venons dans ce moment, dit l'un d'eux, il est bien consolé, & fera sûrement

ſon ſalut en mourant. Liſe auſſitôt vole à la maiſon de ville, ouvre bruſquement la porte de la priſon, & tombe dans les bras de ſon bien-aimé. Quelle ſcène attendriſſante pour les aſſiſtans, mais attérante pour le pauvre Jaques! Enlevez la, s'écria-t-il, elle me rend ma mort amère! Aye pitié de moi, ma chère Liſe, quitte moi, ou je mourai en déſeſpéré. L'eccléſiaſtique qui étoit préſent, la prit dans ſes bras. Conſolez-vous, mon enfant, lui dit-il, vous reverrez votre Jaques en paradis, vous y vivrez éternellement enſemble, aucune peine ne vous y affligera, perſonne n'y troublera votre repos! Vêtu de l'habit de l'innocence, purgé de ſon crime, votre époux y viendra à votre rencontre, & vous conduira devant le trône du Toutpuiſſant. Liſe prêta une oreille attentive à ce diſcours, & demanda: mais je meurs avant lui? Alors vous ſerez la première, répondit l'eccléſiaſtique, qu'il reverra, qu'il embraſſera dans l'autre monde. Dans ce cas je te dis adieu, mon cher Jaques, repliqua Liſe, je te reverrai là-haut, s'il plaît à Dieu. Alors, au grand étonnement de ſes parens, elle reprit gaiement le che-

min de ſon village. A peu près à la moitié, elle prit les devans; un étang ſe trouvoit près de la route. Liſe, pour recevoir ſon époux dans l'autre monde, s'y précipita. Les vieux parens arrivés hors d'haleine près de l'étang, ne virent déjà plus rien de leur fille, & des bergers qui accoururent, ne la retrouvèrent qu'au bout de deux heures. Son malheureux père la prit morte dans ſes bras, pour la reporter chez lui. A ſon arrivée, tout le village en pleurs ſe raſſembla autour de lui.

Dans cet intervalle, le Prince s'étoit mis à table. Juſques-là, l'officieux valet de chambre, avoit ſagement gardé le placet, qui, à ſes yeux, n'étoit qu'une choſe très-ridicule, & il ne le remit que vers la fin du repas, croyant amuſer beaucoup la compagnie. Le Prince le lut; ſon cœur paternel s'attendrit, & ſon viſage ſe baigna de larmes. *Jaques a ſa grace*, fut le premier mot qu'il prononça, & il ordonna auſſitôt au valet de chambre d'aller porter cette nouvelle à la ſuppliante. Celui-ci répondit, tout confus : elle s'en eſt allée il y a long-tems. Dans ce cas, dit le Prince, qu'un poſtillon

monté ſur le champ à cheval, pour ſe rendre au village, & conſoler la pauvre fille. Le poſtillon arriva à M**, mais les parens pleuroient la mort de leur chère Liſe, ils racontèrent tout au meſſager, ils bénirent leur Souverain, & ſe bornèrent à le ſupplier de permettre qu'on enſevelit leur fille honorablement. Le Prince informé de ce nouveau malheur & des circonſtances qui l'avoient occaſionné, chaſſa le valet de chambre, permit qu'on enterrât Liſe au cimetière, & commua la peine de mort de Jaques en une priſon de cinq ans dans une maiſon de force.

Déjà ſix mois s'étoient écoulés, lorſque j'y allai avec un de mes amis pour le voir. Les forçats tiroient des pierres d'une carrière près de la ville. Je remarquai aſſis dans une eſpèce de foſſe un homme triſte, abattu, la figure décharnée; il travailloit ſans relâche & avec beaucoup d'activité, tandis que les autres forçats nous demandoient l'aumône. C'étoit l'infortuné Jaques. Nous nous approchâmes, & lui demandâmes, pourquoi il travailloit ſi aſſidument? Il faut bien être laborieux, répondit-il en ſouriant,

depuis ſix mois je creuſe mon tombeau, & ne puis l'achever. Il ne dit pas autre choſe, & ne voulut point accepter l'argent que nous lui offrîmes. Un mois après, il mourut. Par ordre exprès du Prince, il repoſe actuellement à côté de Liſe. On voit entre leurs tombeaux une petite pierre ſépulcrale, que le bon Bailli a fait poſer, & ſur laquelle on lit en termes attendriſſans, la triſte fin de ces amans infortunés.

Digitized by Google

N°. 5.

Père Hyacinthe.

DES affaires m'appeloient, il y a quelques années, au couvent d'E**. Les charmans environs, joint à la compagnie de quelques hommes de mérite, m'en rendirent le ſéjour extrêmement agréable. Le couvent avoit un ſuperbe jardin. Je m'y promenois ſeul un ſoir. Il faiſoit un tems ſi délicieux que je m'en ſouviendrai toute ma vie. Je découvrois une riche contrée, cultivée avec le plus grand ſoin, & colorée de la pourpre du ſoleil couchant. La vue ſe terminoit par une haute montagne couverte de bois, à travers deſquels les derniers rayons du ſoleil tâchoient encore de ſe gliſſer ſur l'horizon. Une épaiſſe colonne de fumée s'élevoit de la cuiſine du couvent, elle altéroit la ſérénité de l'atmoſphère, & ſembloit inſulter à celle des humbles foyers des villages voiſins. Les oiſeaux faiſoient encore entendre leur chant du ſoir, & une

longue file de vaches bien graſſes, appartenant au couvent, côtoyoit le jardin en beuglant. La cloche de la retraite prolongeoit dans les airs ſes ſons argentins ; enfin le rauque grillon faiſoit auſſi entendre ſon cri aigu. Des fleurs de toute eſpèce, répandoient leurs différens parfums. Je voyois, j'entendois, je ſavourois tout cela.

Dans ce moment, un grand & maigre Religieux, que je n'avois pas encore vu, paſſa rapidement devant moi. Il portoit un arroſoir, & s'empreſſoit de gagner un coin du jardin, où une haie le déroboit à mes yeux. La curioſité m'engagea à le ſuivre & à l'obſerver. Je le trouvai priant derrière la haie. Il s'étoit agenouillé ſur un monceau de terre qui avoit la forme d'un tombeau, & étoit garni de fleurs à l'entour. Sans m'appercevoir, il ſe releva au bout d'un quart-d'heure, coupa quelques fleurs, & arroſa les autres. Enfin il repaſſa lentement près de moi. Je le ſaluai affectueuſement, mais enfoncé dans ſon chagrin, il ne me rendit pas le ſalut. Je remarquai diſtinctement ſes joues baignées de larmes, & dans ce moment j'aurois donné tout au monde

ſi j'avois pu lui adreſſer quelques paroles conſolantes.

Le lendemain dès le matin, je tâchai de ſavoir quel étoit ce malheureux; l'ami auquel je m'adreſſai, l'un des Religieux, penſa tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ſes confrères, & me dit enfin, que d'après le portrait que je lui faiſois, ce devoit être le père Hyacinthe, dont l'eſprit étoit dérangé. Il eſt fou? demandai-je. Ah! plutôt mélancolique que fou, répondit mon ami. Il ſe paſſe quelquefois ſix mois ſans qu'il diſe un mot, & cependant il fait toutes ſortes de folies. Ne pourrai-je pas aller le voir? — Oui. Il demeure à l'infirmerie N°. 6, mais ſa chambre eſt preſque toujours fermée, & quand même vous la trouveriez ouverte, cela pourroit ne vous ſervir à rien, car s'il n'eſt pas d'humeur de vous recevoir, il vous reconduira dehors. Il en a ſouvent agi de cette façon avec moi & avec d'autres perſonnes. J'eſſayerai, dis-je, & je m'acheminai vers l'infirmerie. Je frappai deux fois inutilement à ſa porte, & à la troiſieme je l'ouvris moi-même. C'étoit effectivement l'homme que j'avois vu la veille. Il étoit aſſis

ſur une eſcabelle & tailloit un morceau de bois, dont, ſuivant la forme qu'il tâchoit de lui donner, j'ai penſé qu'il vouloit faire une petite cuiller.

Pardonnez, lui dis-je, la liberté que prend un étranger qui voudrait faire votre connoiſſance, & qui dans cette intention s'introduit chez vous. Ne vous importune-je pas, Père Hyacinthe? (*Sans répondre un mot, il continua de découper ſa cuiller, & me jeta ſeulement un coup d'œil de côté*). Je vous ai vu hier ſoir au jardin, continuai-je, votre chagrin qui ſe manifeſte ſi viſiblement ſur votre phyſionomie, m'a touché. (*Il tâta ſon viſage, & arrêta ſes doigts dans le grand enfoncement de ſes joues*). Je ſuis venu pour vous offrir mon amitié. Je pourrois peut-être vous ſervir; (*il branla la tête*) ou du moins vous conſoler. (*Il ſourit, & ſes yeux ſe remplirent de larmes*). Votre infortune, peut être, n'eſt ſuſceptible d'aucun ſoulagement; mais un ami eſt pourtant une conſolation dans le plus grand malheur, il nous aide au moins à ſupporter nos peines. (*Il tendit alors la main vers moi, en demandant avec les deux premiers doigts une priſe de tabac. Je la lui offris, il la renifla*

avidement, & ſes larmes coulèrent à groſſes gouttes). Vous renfermez votre chagrin dans votre cœur, il vous tourmentera ſans ceſſe. Cherchez un ami & confiez-le lui. Il pleurera avec vous; il vous indiquera un remède à vos maux, & s'il n'en eſt que la mort, il vous fera entrevoir le bonheur que vous devez attendre au-delà.

Au-delà! (*répéta-t-il alors lentement & regardant paſſionnément en haut*). Au-delà? cela veut dire là haut, au ciel?

Moi. Oui, mon père, oui!

Le père. Oui! oui! (*Il demanda une nouvelle priſe de tabac; je lui tendis ma boîte, il l'ouvrit promptement & la renverſa de même ſur un papier. Enſuite il me la rendit en ſouriant & avec l'air de demander ſi j'en étois fâché?*)

Je la lui préſentai de nouveau, en diſant: voulez-vous gardez cette tabatière pour vous reſſouvenir de moi?

Le père. Garder? (*En me regardant fixement*). Qui êtes-vous donc?

Moi. Un étranger, mon père, qui compâtit de tout ſon cœur â vos ſouffrances, qui....

Le père. Vous êtes Médecin?

Moi. Non; mais je voudrois bien le devenir de votre ame.

Digitized by Google

Le père. Mon enfant a auſſi une ame ; mais j'ai perdu ſa cuiller, & il faut que j'en faſſe une neuve.

Moi. Je ne vous comprends pas.

Le père. Point ? Entendez-vous ! Entendez-vous !

Moi. Je n'entends rien.

Le père. Mon enfant pleure.

Moi. Votre enfant ?

Le père. Chut ! chut ! (*Il tenoit le doigt ſur ſa bouche, ſe gliſſoit doucement dans le coin, & me fit ſigne de m'approcher*).

(*Je le ſuivis, & il ouvrit une caſſette dans laquelle ſe trouvoit couché un enfant de cire, entouré de fleurs*).

Il me dit bas à l'oreille : c'eſt là mon enfant !

Moi. Votre enfant ?

Le père. (*Avec un air gracieux*). Oui ! c'eſt un garçon. Il s'appelle Charles. Le mois prochain je lui ferai faire un petit habit, il pourra alors courir, & lorſque j'irai prier ſur le tombeau de ſa mère, il m'accompagnera & priera auſſi : il ſait déjà par cœur tout le *Pater*, mais il ne veut pas apprendre ma prière.

Moi. Quelle eſt donc votre prière ?

Le père. Elle eſt très-courte, mais

Digitized by Google

très-efficace ! Je la dis 365 fois par jour, la voici : Julie, retire-moi vers toi, vers toi ! (*Il se détourna en arrière & se frotta le front*). J'ai peut-être dit quelque chose qui n'est pas convenable ? (*Il fixa attentivement la cassette ouverte, & me conduisit enfin, quoique amicalement & avec politesse, hors de la porte, qu'il referma soigneusement sur moi*).

J'aurois volontiers voulu l'entretenir plus long-tems ; mais je m'apperçus qu'il ne falloit pas se rendre importun auprès de lui. Je m'en allai dans l'espérance de pouvoir lui faire bientôt une seconde visite. Toutes les fois que j'y retournai, je trouvai sa porte fermée, & quand il m'apperce-voit dans le jardin, il se sauvoit précipitamment en se retournant souvent pour voir si je le suivois.

Enfin la curiosité m'engagea à m'informer de l'état du pauvre père à un des plus respectables Religieux du couvent. Il est bien à plaindre, me dit-il, & je suis la cause involontaire de son malheur. Vous en savez déjà trop, pour que j'aye rien à vous cacher : voici son histoire en entier.

Digitized by Google

Hiſtoire du père Hyacinthe.

Le père de Charles (*c'étoit ſon nom avant qu'il ſe fit Religieux*) étoit fils d'un riche payſan. Marié depuis ſix ans, ſa femme ne lui avoit point encore donné de garçon, ce qu'ils déſiroient tous deux ardemment. Enfin il en nâquit un. Ces bonnes gens crurent de voir l'accompliſſement de leurs vœux, à l'interceſſion miraculeuſe de la Vierge, & en cette conſidération, ils ſacrifièrent par un zèle religieux & par une ſainte ſimplicité, le nouveau né au Seigneur.

Etant encore enfant, Charles porta déjà le froc qui devoit l'orner quand il ſeroit homme fait, & alors rien ne lui plaiſoit tant que, lorſqu'en badinant, ſes parens lui baiſoient la main & l'appeloient révérend père.

En vertu de ſa vocation, il apprit le latin, fit aſſidûment ſes études, & en allant à l'Univerſité, il ſollicita pour la premiere fois l'admiſſion au couvent. Pendant ſes années académiques il développa beaucoup de talent, & il auroit apporté à Dieu un cœur pur, s'il n'eut pas ſçu toucher ſupérieurement du clavecin.

Digitized by Google

Une jeune Demoiſelle de qualité qui habitoit la même maiſon que lui, l'avoit ſouvent entendu, & en avoit été ſi enchantée, qu'elle pria ſon père de lui faire apprendre cet inſtrument. Le bon père propoſa au jeune homme de donner des leçons à ſa fille. Il accepta avec plaiſir. Julie fit de grands progrès. Son père commençoit à prendre le maître en affection, & elle à l'aimer. Charles de ſon côté ne voyoit pas d'un œil indifférent les charmes de ſon écolière. Il lui conſacroit juſqu'aux moindres inſtans dont il pouvoit diſpoſer. Ils étoient ſans ceſſe enſemble, & quand quelqu'un entroit dans l'appartement, ils ſe remettoient auſſitôt au clavecin.

Charles alors conçut du dégoût pour le couvent; il eſſaya pluſieurs fois de faire renoncer ſon père à ſon projet. Celui-ci prétexta toujours ſon vœu, & le menaça de la malédiction paternelle. Il fallut donc que le pauvre Charles ſollicitât pour la ſeconde fois d'être admis dans l'ordre, & il reçut la terrible aſſurance, qu'il pourroit prendre l'habit dans le courant du mois.

Charles ſe rendit enſuite auprès de

Julie; continua ſes aſſiduités & fut toujours bien reçu. Enfin, dans l'ivreſſe de l'amour, oubliant le rang de ſon amante, le ſaint état auquel il étoit deſtiné, il combla tous ſes déſirs. Le moment arriva de ſe rendre au couvent, il fallut ſe ſéparer, & ce ne fut pas ſans les plus vives douleurs. Quelque tems après, Julie s'apperçut qu'elle étoit mère. Alors éloignant tout menſonge, tout détour, elle alla ſe jeter aux pieds de ſon père & lui avoua ſa faute. Ce bon vieillard, autant attendri qu'affligé du malheur de ſa fille, l'envoya chez une tante, où elle accoucha clandeſtinement d'un fils, qui fut élevé avec le même ſecret.

Charles n'apprit rien de cela. Il vécut tranquille & ſolitaire pendant ſon noviciat, & après ſon année d'épreuves il prononça les vœux éternels de chaſteté. Jamais ſa mélancolie ne l'abandonna, on le rencontroit toujours à l'égliſe, jamais aux récréations.

Deux ans après, le père qui me raconta cette hiſtoire, alla à l'Univerſité, pour y étudier la Théologie. Ayant achevé ſes études, & voulant retourner au monaſtère, il rencontra par haſard une Dame qui lui demanda le nom

nom de ſon couvent. Quand il le lui eut dit, elle le pria de remettre ſecrétement une lettre à Charles. Il le promit.

Cette Dame étoit Julie, qui, toujours amoureuſe de Charles, l'inſtruiſoit de l'exiſtence de ſon fils, fruit de leurs amours. Le Religieux qui s'étoit chargé de cette lettre, ignorant ce qu'elle pouvoit contenir, la remit au malheureux Hyacinthe, & le lendemain il apprit à ſon plus grand étonnement, que ce Père étoit devenu fol. Il alla le voir auſſitôt, le trouva dans un état affligeant, & ſans ceſſe dans ſon délire parlant de cette lettre.

Il parut enfin recouvrer ſa raiſon, & confia à ſon ami tout ce qu'il déſiroit ſavoir. Un jour il lui apprit auſſi qu'il ſe propoſoit de s'enfuir du couvent, de chercher ſa Julie & ſon enfant, & de paſſer avec eux au-delà des frontières. Ce projet fit beaucoup de peine à ſon ami, qui le ſupplia de différer encore deux mois, & lui promit de s'informer dans cet intervalle du ſéjour de ſon amante.

Alors il ſe fit écrire par une de ſes connoiſſances de la ville une lettre ſuppoſée, par laquelle on lui annon-

çoit la mort de Julie. Il la communiqua au Père Hyacinthe, qui dès ce moment redevint très mélancolique, comme il l'eſt encore actuellement.

Il a fait un tombeau dans un coin du jardin, ſur lequel il plante des fleurs au printems & en automne, & dont il ôte la neige en hiver. Tous les Religieux croient que c'eſt ſon propre tombeau, & le laiſſent faire.

Juſqu'ici il n'a montré ſon enfant de cire qu'à moi & au Père dont je tiens ſon hiſtoire. Dans ſa folie il le prend pour le ſien, & s'en occupe tout le jour. Il le garde & le ſoigne, il lui fait même tous les matins de la bouillie. Julie ayant adreſſé quelques autres lettres au Religieux, il lui répondit en lui apprenant la prétendue mort de Charles. A cette triſte nouvelle elle s'enferma, malgré les inſtances de ſon père, dans le couvent de F** où elle mourut pendant ſon noviciat.

Je blamai la pieuſe fraude du Religieux, & lui obſervai, qu'il s'étoit rendu coupable du malheur de ces deux amans. Il en convint, mais il s'excuſa ſur ſon devoir, & eſpéroit obtenir ſon pardon pour s'y être conformé.

Digitized by Google

Je quittai E** ſans avoir pu voir une ſeconde fois le pauvre Hyacinthe, mais je penſai ſouvent à lui.

Je reçus, il y a à peu près deux ans, la lettre ſuivante de mon ami : " Hyacinthe n'eſt plus ! hier on l'a „ trouvé mort dans ſon lit. Il s'étoit lui- „ même coupé la gorge. Je tremble „ encore en penſant à ce ſpectacle ; „ & je ſens doublement aujourd'hui „ combien je mérite vos reproches.

„ Peu de tems après votre départ, „ il avoit fait une petite robe à ſon „ enfant, & le promenoit publique- „ ment ſur ſes bras. Pluſieurs de mes „ confrères ne ſavoient que penſer de „ cette conduite & en informèrent le „ Prélat, qui ordonnât qu'on le laiſ- „ ſât faire tranquillement, & nous „ obéïmes tous avec plaiſir. Mais de- „ puis un mois il le portoit même à „ l'Egliſe ; & dimanche dernier il le „ montra au peuple, comme un en- „ fant qu'il avait eu de Julie. Le Pré- „ lat indigné, le fit auſſitôt renfermer „ dans ſa chambre, & lui fit enlever „ la ſcandaleuſe poupée. Mais cette „ perte lui fut trop ſenſible pour qu'il „ pût la ſupporter, & il s'ôta la vie.

„ Par ordre du Prélat, nous disons
„ à tout le monde, que ce malheu-
„ reux est mort d'apoplexie. Demain
„ on l'enterrera honorablement, mais
„ le frère G** est déjà occupé à pein-
„ dre un autre cercueil, sur lequel
„ voltigent des Diables hideux; on
„ l'y mettra de nuit, & on l'enfouira
„ dans quelque coin comme damné.
„ Lorsque je ne serai plus, & j'espère
„ que Dieu me fera bientôt cette gra-
„ ce, je vous charge de publier cette
„ histoire, afin que tout jeune homme
„ qui se propose d'habiter nos sain-
„ tes maisons, sonde auparavant son
„ cœur, & qu'il pense à devenir plu-
„ tôt un utile citoyen, que de com-
„ battre son désespoir pendant des
„ années entières, & d'y succomber à
„ la fin. „

Ce bon Religieux mourut aussi, il y a deux mois, & je m'empresse de remplir ses intentions, dans l'espoir que cette histoire servira de leçon à beaucoup de pères & de jeunes gens.

Digitized by Google

N°. 6.

L'amante déſeſpérée.

Il y a plus d'un ſiècle, me racontoit une vieille femme, que dans une belle ſoirée d'été, quelques payſans, aſſis ſous le gros tilleul du village de L***, s'amuſèrent à boire juſqu'à onze heures, & s'entretenant de ſpectres & de revenans. L'un d'eux qui avoit été domeſtique en ville, fit l'incrédule Thomas, ſe moqua de chaque hiſtoire que les autres racontoient, & ſoutint enfin que les revenans & les eſprits n'étoient qu'une invention des vieilles femmes. Puiſque tu as tant de courage, interrompit Michel, va à l'inſtant ſur notre cimetière & apporte ici le ſquelette qui ſe trouve ſous le porche. Si tu le fais, ajouta Jaques, je te regarderai comme le plus courageux de tout le village; à ton exemple, je n'ajouterai plus foi aux revenans, & encore je te ferai préſent d'un écu. L'incrédule héſite, & avoue enfin, qu'à la vérité, il n'a-

voit pas peur, mais qu'il ne vouloit cependant pas être téméraire. Donnez-moi l'écu, j'irai chercher le ſquelette, dit la ſervante du cabaret, qui, ayant apporté dans ce moment une cruche de vin, avoit entendu la converſation. Tous les payſans furent étonnés de cette audace, & promirent de payer l'écu, ſi en effet elle gagnoit la gageure. Catherine s'en fut, & revint auſſitôt chargée du ſquellette, qu'elle poſa ſur la table au grand effroi des payſans. Ils tremblèrent tous, & l'incrédule fut le plus épouvanté. Dans ſon angoiſſe il promit un ſecond écu à la ſervante, ſi elle vouloit le reporter au plus vîte. Catherine prit l'écu, empoigna le ſquelette & retourna au cimetière. Lorſqu'elle voulut le remettre à ſa place, il lui fut impoſſible de l'ôter de ſon dos. Elle l'eſſaya de force, mais inutilement. Elle fut effrayée & prête à s'évanouir.

Le ſquelette. (*D'une voix ſombre & ſépulcrale*). Je ne t'abandonnerai pas.

Catherine. Sainte mère de Dieu! Saint ange tutélaire, aſſiſtez-moi!

Le ſquelette. (*D'une voix plus ſévère & plus terrible*). Je ne t'abandonnerai pas.

Catherine. Jéſus-Chriſt, ayez pitié de moi!

Le ſquelette. (*D'un ton fort horrible*). Je ne te laiſſerai que quand tu auras fait ce que je vais te preſcrire.

Catherine. (*Tremblante de toutes ſes forces*). Que dois-je faire?

Le ſquelette. Entre dans l'Egliſe; à main droite tu trouveras un ſouterrain; pourſuis ton chemin par la porte ouverte, juſqu'à ce que tu arrives vers une Dame habillée en noir. Tu lui demanderas pardon pour moi. Le veux-tu?

Catherine. Oui, je le ferai!

Alors le ſquelette la quitta; elle voulut fuir, mais ſur le champ il ſe pendit de nouveau à ſon col, & la menaça de l'étrangler. Catherine promit une ſeconde fois, & entra en effet dans l'Egliſe. Elle s'approcha avec frayeur du ſouterrain. L'entrée en étoit ſombre & obſcure. Plus loin elle apperçut la lueur d'une lampe, vers laquelle elle porta ſes pas, & où elle trouva enfin la Dame que lui avoit déſignée le ſquelette; & qui liſoit dans un gros livre. Son viſage étoit pâle, de grands cheveux blonds flottoient

Digitized by Google

en désordre sur son corps, & couvroient à moitié une playe au sein gauche, d'où couloit du sang qui ruisseloit le long de ses vêtemens.

Catherine se jeta à ses genoux. Pardonne, cria-t-elle en balbutiant, au squelette qui, est sous le porche & qui m'envoie vers toi. La Dame se tourna lentement & d'un air triste vers Catherine, branla trois fois la tête, & lui fit signe de s'éloigner. Catherine se hâta de sortir, & voulut passer avec la même vîtesse par le porche, lorsque le squelette lui barra le passage.

Le squelette. Elle ne m'a point pardonné ! je le sais. Mais l'arbre ne tombe pas du premier coup. Vas-y encore une fois ! prie, supplie ! Prie pour moi & pour ta propre vie ! Car si tu reviens sans être exaucée, je te prendrai par les cheveux & te jetterai contre la muraille, de maniere que ta cervelle en rejaillira, & que dans deux siécles on frémira encore, en parlant de ta témérité.

Plus morte que vive, Catherine se traîna une seconde fois vers le souterrain, & demanda encore à grands cris la grace du squelette. Mais

l'esprit secoua de nouveau la tête à trois reprises.

Catherine Oh ! accorde-lui sa grace, au moins en faveur de moi ! Il me maltraitera, il me tuera, si je ne la lui apporte. Certainement tu as aussi vécu ! Tu sais ce que c'est que la jeunesse ; tu connois ses imprudences ! Je vivrois avec plaisir encore plus long-tems ! Oh pardonne, pardonne-lui ! (*l'esprit soupira, secoua comme auparavant trois fois la tête, & continua sa lecture*). Cruelle ! s'écria Catherine, si ma vie & ma mort te sont si indifférentes, toi qui parois être une femme, verras-tu avec la même insensibilité, que le barbare tue avec moi un enfant qu'à l'insçu de tout le monde je porte dans mon sein, & dont chaque jour j'attends la naissance. Ah ! si jamais tu fus mère, si tu connus l'amour d'une mère pour son enfant, pardonne au squelette, en faveur du pauvre être qui ne vous offensa jamais ni l'un, ni l'autre, & qui dans ce moment t'implore par ma bouche.

L'esprit alors se leva subitement, ferma le livre avec joie, éteignit la lampe & disparut, en faisant à Cathe-

rine un ſigne gracieux de remercîment. Celle-ci, à peine maitreſſe de ſes ſens, ſe trouva dans un inſtant ſur le cimetière, elle y vit auſſitôt le ſquelette en pouſſière. Elle ſe rendit à ſa demeure, y fit le récit de ce qui lui étoit arrivé, & accoucha la même nuit d'un garçon, qu'on appela l'exorciſeur des eſprits. Il vécut long-tems, fut heureux dans toutes ſes entrepriſes, & mourut en qualité de Miniſtre à la cour de —

Ce conte de la vieille me plut. J'écoutai patiemment ſes proteſtations de la vérité de tout cela, qu'il falloit croire comme l'Evangile, & qu'on pouvoit lire en belles lettres ſur le mur du porche. Je cherchai à pénétrer la raiſon qui avoit pu donner naiſſance à cette hiſtoire, qui n'eſt pas ſans attrait pour les ames ſenſibles.

Le lendemain matin, je me rendis à l'égliſe du village, que je n'avois pas encore viſitée. En entrant dans le porche, je me ſouvins du ſquelette, je regardai machinalement autour de moi, & j'apperçus dans le coin, une mauvaiſe peinture d'un ſquelette, au-deſſous de laquelle étoit l'inſcription

ſuivante : *Ici étoit debout, en nature, le ſquelette d'un très ancien Chevalier. On l'enterra trois fois, & le troiſieme jour on le retrouva debout ſur cette place. Anne Catherine Reicher le délivra, par ſon interceſſion, dans la nuit de St. Jean Baptiſte, l'an de Chriſt* 1627. *Dieu ſoit clément & propice à ſon ame & à celle de tous les vrais croyans. I. N. R. I.*

Cette inſcription excita de nouveau ma curioſité, & après le ſervice divin, je priai le curé de l'endroit de me donner là deſſus des éclairciſſemens. Depuis long-tems je le connoiſſois pour un homme ſans préjugés & qui penſoit ſenſément, je pouvois donc m'attendre à une réponſe conforme à ſes principes.

Vous êtes dans le même cas que moi, me dit-il en ſouriant. Ce conte me plût auſſi, quand je l'entendis pour la premiere fois. Mais je crois avoir trouvé la vérité, ou du moins découvert l'hiſtoire qui y a donné lieu. Je le priai de me la raconter. Vous pouvez, dit-il, la lire vous-même, & il alla chercher quelques feuilles de papier dans ſa bibliothèque. Il me fallut, continua t-il, mettre en ordre les

Archives du feu Seigneur, examiner tous les papiers & titres, parce que ſon fils puiné devoit entrer dans l'Ordre teutonique. Entre autres choſes je trouvai cette hiſtoire. Je ſuis fâché de ne l'avoir pas copiée mot pour mot; mais je me propoſois alors de devenir moi-même Auteur, & je l'habillai à ma maniere. En avançant en âge & devenant plus ſenſé, j'ai bien penſé qu'il ſeroit plus agréable au Lecteur, de la lire dans les expreſſions plaiſantes du vieux langage allemand, mais le château, & avec lui les Archives, ont été incendiés il y a douze ans. Il faudra bien que vous vous contentiez de la lire de ma façon. La voici:

Je fus curieux d'en commencer auſſitôt la lecture; mais l'obligeant vieillard me dit, vous pouvez la garder; vous aurez peut-être occaſion d'en faire un meilleur & plus prompt uſage que moi. Je vous prie ſeulement de taire les noms des familles, parce qu'elles exiſtent encore. Je lus enſuite avec beaucoup d'intérêt, ce que je vais raconter ici avec autant de plaiſir à mes lecteurs.

Digitized by Google

HISTOIRE

De Jeanne & d'Ubalde.

L'AN 1362, Marguerite de **. donna à ſon époux une fille qui lui reſſembloit parfaitement, & qui par conſéquent, fut un modèle de beauté, un ange ſous la figure d'une femme. Les Dames d'alors n'avoient pas encore honte de nourrir elles-mêmes leurs enfans, & Marguerite rempliſſoit ſouvent ce charmant devoir ſous le gros tilleul qui ſe trouvoit près du château du Chevalier Un jour une Bohémienne, ou diſeuſe de bonnes aventures paſſa. Noble Dame, dit-elle, donnez-moi quelque choſe. Je te ferai, répondit Marguerite, un beau préſent, ſi tu me prédis le ſort de ma fille. La devineresſe regarda long tems dans la main de l'enfant, & dit enfin: J'ai déjà examiné les mains de pluſieurs milliers de perſonnes, mais dans aucune je n'ai vu autant de lignes. Mon art y reſte en défaut. Suivant

toute apparence, votre fille ſera très-heureuſe, mais ſa ligne de vie, qui ſurpaſſe tout âge humain, eſt rompue au milieu. Si je dois m'en rapporter à ſa longueur, elle vivra plus long tems que nous deux. Mais elle mourra, & cependant elle vivra. Elle ne mettra point d'enfant au monde; un jeune homme la plongera dans la plus grande calamité, un enfant l'en délivrera. Je ne ſaurois vous en dire davantage. Marguerite paya largement cette folie, & en fit le récit à ſon époux. Benno, c'étoit le nom du Chevalier, fit écrire par un ſavant moine, cette ſinguliere prédiction, & la conſerva dans une caſſette dorée, qu'un autre Chevalier, le vieux Minne, avoit apportée de la terre ſainte.

Jeanne grandiſſoit, ſa beauté ſe développoit de jour en jour, & déjà, à l'âge de quinze ans, elle diſtribua le prix dans un tournois. Ubalde y fut le vainqueur, il vit cette roſe qui commençoit à s'épanouir, & en devint amoureux. C'étoit un jeune & beau chevalier, poſſédant des châteaux, beaucoup d'hommes à cheval & un grand nombre de ſerfs. Entouré

de tout le faſte de ce tems-là, il fit le lendemain ſon entrée dans le château du vieux Benno, & lui demanda ſa fille en mariage. Tu vois, lui dit le père, qu'elle eſt encore trop jeune pour être mariée; mais ſi je devois chercher de tous côtés un époux pour elle, ſi parmi tous les Chevaliers je devois choiſir celui qui me plairoit le plus, mon choix tomberoit ſur toi. Si tu veux encore attendre cinq ans, & ſi alors ma fille penſe comme moi, je t'embraſſerai avec plaiſir en qualité de gendre. Ubalde répondit: Ta fille eſt un tréſor pour lequel j'attendrai le terme qu'il te plaira de fixer, pourvu que j'en devienne le poſſeſſeur; mais elle peut dès à préſent juger ſi je lui plairai. Laiſſe-moi donc m'entretenir avec elle aujourd'hui & demain, & tu lui demanderas après, ſi je dois eſpérer.

Le vieux Benno accepta cette propoſition avec plaiſir, il fêta magnifiquement ſon hôte, qui s'entretint beaucoup avec ſa fille. Lorſqu'il partit, la belle Jeanne ne put retenir ſes larmes, & après de vives inſtances de la part de ſon père, elle lui avoua

avec une pudeur virginale, que le Chevalier lui avoit beaucoup plu, qu'il étoit l'homme qu'elle pourroit aimer, que même elle l'aimoit déjà.

Ubalde célebra le jour auquel Benno lui rendit cette heureuse réponse. Il fit de fréquentes visites à sa Dame, ne chassoit plus qu'à ses côtés, & fut bientôt aimé d'elle avec ardeur & avec ce premier feu dont brûle la jeunesse. Son amour n'étoit pas moins violent. Le moindre signe de Jeanne étoit un ordre, sa volonté une loi pour lui. S'étant d'abord apperçu qu'elle estimoit singulièrement l'homme courageux, Ubalde devint bientôt le plus vaillant Chevalier de toute la contrée. Il fut reçu dans le célèbre Ordre du lion, & choisi dans la première assemblée pour chef de la confédération. Nombre d'Abbés se mirent sous sa protection, & les villes impériales le craignirent beaucoup.

Déjà la moitié de la cinquième année de son attente s'étoit écoulée; il faisoit travailler dans son château aux préparatifs nécessaires, pour y recevoir son épouse d'une manière digne d'elle. Les Chevaliers les plus éloignés étoient

déjà invités à la fête de ſes fiançailles & au tournois, lorſque le bruit courut que le Comte Eberhard (*) vouloit donner en honneur de ſa fille unique un tournois magnifique, dans lequel on ſe battroit à outrance (**), & dont le premier prix conſiſteroit dans une cuiraſſe entièrement dorée. Ce ne ſera qu'ornée de cette cuiraſſe que je me laiſſerai conduire par vous à l'autel, dit Jeanne en badinant à ſon Chevalier, lorſqu'il lui eut raconté cela. Elle révoqua ſubitement ſon badinage, quand elle vit qu'Ubalde le prenoit au ſérieux; mais c'étoit trop tard, &, malgré les larmes de la pauvre Jeanne, cet ambitieux ſe rendit au jour fixé au château du Comte.

Il y trouva l'élite des Chevaliers de pluſieurs pays; cependant Ubalde remporta une victoire déciſive, il

(*) Son nom de famille ne ſe trouve pas même dans l'original.

(**) C'étoit une eſpèce particulière de tournois. Les Chevaliers s'y battoient avec des lances pointues, & il s'en donnoit peu où quelques Chevaliers ne perdiſſent la vie.

Digitized by Google

renverſa même de cheval le chef des Chevaliers *cornés* (***), & reçut le premier applaudiſſement des mains de la jeune Comteſſe. Il s'avança vers elle, ôta ſon caſque pour recevoir le ſien. Ses cheveux blonds & naturellement friſés flottoient en déſordre, débarraſſés de leurs liens. La ſueur couloit en ruiſſeaux le long de ſes joues rouges & hâlées, & ſes grands yeux bleus ſembloient jeter des flammes. La Comteſſe différa long-tems de recouvrir ce beau, cet intéreſſant Chevalier. Elle lui demanda ſon nom, ſon rang, & ajouta à la fin, qu'elle étoit charmée d'avoir vu le plus vaillant des Chevaliers. Le ſoir ſon père la trouva en pleurs.

Le Comte Eberhard. Quel eſt, ma chère Agnès, le ſujet de ta triſteſſe? Dans un jour ſi ſolemnel & ſi glorieux pour toi, devois-je m'attendre à te voir répandre des larmes? N'as-tu pas remarqué tous ces Princes, ces Comtes & tous ces Chevaliers enviant un ſeul

(***) C'étoit une ſociété de Chevaliers qui portoit ce nom.

de tes regards? comme ils faiſoient des prodiges de valeur, & ne cédoient qu'au ſeul Chevalier du lion! Les choſes obligeantes que tu lui diſois, leur cauſoient plus de douleurs que toutes les bleſſures qu'ils en recevoient, plus que la perte du prix dont tu le couronnois.

Agnès. Ah! mon père! c'eſt lui-même, c'eſt ce beau, ce vaillant, cet invincible Chevalier qui cauſe mon tourment.

Le Comte. Et pourquoi?

Agnès. Il ne combattoit ni pour être remarqué de moi, ni pour me prouver ſa valeur.

Le Comte. Sur quoi ſe fondent tes ſoupçons?

Agnès. Ah! je le vis clairement au tournois! Plus clairement encore au repas! Il porte le portrait & la couleur d'une autre!

Le Comte. A juger d'après cela, le Chevalier ne te ſeroit peut-être pas indifférent?

Agnès. Indifférent. Non, ſans doute. Je l'aime. — Ah! c'eſt trop peu dire! Je l'adore. — Et cela n'exprime point encore mon amour, je me repais de

ſes traits, je n'ai la vie que par lui & pour lui.

Le Comte. Ma fille!

Agnès. L'orage eſt trop violent! Mon cœur eſt trop oppreſſé! Il faut mon père! que vous connoiſſiez toute l'ardeur de ma paſſion; il faut que je puiſe dans votre ſein la conſolation dont j'ai beſoin. J'ai honte de moi-même; je voudrois me cacher dans une caverne obſcure, & encore du fond de cette caverne dirois-je aux arbres des forêts: s'il étoit libre, ce valeureux Chevalier, & que je puiſſe être à lui! — O le meilleur des pères! Moi ſa femme! Qui oſeroit nous attaquer? Vous pourriez alors jouir tranquillement de la plus longue, de la plus heureuſe vieilleſſe; & bien que courbé ſous le nombre des années, être encore la terreur & l'effroi de vos voiſins! Quel ennemi ſeroit aſſez audacieux pour oſer s'approcher de vos terres? Tous recevroient reſpectueuſement vos ordres, tous camperoient autour de leurs châteaux, en attendant humblement qu'il vous plût d'accepter leur tribut. Et, me fuſſiez-vous ravi par la mort,

tous tomberoient à mes genoux, rendroient en moi hommage à l'invincible, & révéreroient mes enfans comme leurs maîtres! Mais hors lui — qui dois-je choisir? Qui pourrois-je épouser? Ils ont tous été témoins de sa valeur. Celui à qui je donnerois ma main, seroit à cause de mes terres, envié, attaqué, vaincu, & le seroit peut-être par lui!

Le Comte. Ma fille! ma fille!

Agnès. Mais s'il l'entreprenoit en effet, s'il m'attaquoit, s'il attaquoit mon pays! — Et qui pourroit l'en détourner? Ne connoît-il pas sa supériorité sur tous nos Chevaliers? En est-il un seul dont il n'ait rompu la lance à son premier pas dans la carrière? S'il mettoit ensuite la bien-aimée de son cœur sur mon trône! S'il me forçoit peut-être à la servir, à servir ses enfans! Oh mon père! plutôt la mort!

Le Comte. Ma fille, calme-toi.

Agnès. Non, mon père; mon cœur en est sans cesse occupé. Je ne puis assez parler de lui. Je le vois dans la chaleur du combat. Il passe, il s'ar-

Digitized by Google

rête : il fond ſur le brave Raynold. Là, il renverſe. ——

Le Comte. Enfin, laiſſe-moi parler, & reçois de moi la conſolation que tu t'es promiſe, en me faiſant ton aveu. Ubalde eſt un Chevalier courageux, il eſt iſſu du côté de ſa mère, de la ligne Saxonne de Wittemberg, ainſi je ne lui refuſerai pas la main de ma fille. Je t'avoue même que j'y ai penſé; je réfléchiſſois ſur les avantages qui pourroient en réſulter pour toi. Ubalde poſſède un grand nombre de châteaux & de fortereſſes; il ne lui manque que le titre de Comte, mais il y ſupplée par beaucoup d'autres qualités; d'ailleurs je peux par la ſuite le lui faire obtenir de l'Empereur. J'étois venu dans le deſſein de te ſonder.

Agnès. Et vous me trouvez affligée, malheureuſe, car il aime, & ce n'eſt pas moi qui ſuis l'objet de ſon amour.

Le Comte. En as-tu la certitude?

Agnès. J'en ai même la preuve! J'ai remarqué diſtinctement, qu'en tournant ſon cheval, après que ſa lance eut rebondi de la cuiraſſe du Chevalier Robert, il a baiſé le portrait qu'il

Digitized by Google

porte, & qu'animé par ce baiſer, il eſt revenu ſur ſon adverſaire, & l'a terraſſé comme un enfant.

Le Comte. Mais quel étoit ce portrait? Ne pouvoit-ce pas être celui d'une ſœur chérie, le dernier legs de ſa mère?

Agnès. Oh ſi cela étoit! Sa ſœur ſeroit auſſi la mienne! J'en ferois ma tendre amie, je partagerois mon cœur avec elle, s'il ne lui appartenoit pas tout entier, & je prierois ſur la tombe de la mère de mon amant.

Le Comte. Demain je m'entretiendrai avec lui.

Agnès. Sur-tout mon père, gardez-vous de me trahir! Il pourroit rire de mes feux dans les bras de ſa bien-aimée.

Le Comte. Agnès, ton imagination t'égare. Toi mépriſée! dédaignée! ma fille! L'inſulte me ſeroit perſonnelle. Je te percerois plutôt moi-même le cœur, avant que. — Non, il faut qu'il te recherche, qu'il me prie pour t'obtenir, qu'il ſollicite cette faveur! Il acquiert avec toi le plus beau pays, & cela mérite bien quelques inſtances.

Digitized by Google

Agnès. S'il ne ſollicite pas? S'il ne prie pas?

Le Comte. Alors jamais il ne ſera ton époux.

Agnès. Et ſi je languis, ſi ma douleur me conſume, ſi enfin je meurs?

Le Comte. Le père alors portera le deuil de ſa fille, il arroſera en ſecret tes cendres de ſes larmes, mais le Prince ſuivra avec fermeté ton convoi, & ne chancelera pas lorſqu'on jettera de la terre ſur le dernier rejeton de ſa grande tige de héros. Que cela te ſerve de règle! Je parlerai demain au Chevalier.

Après cet entretien Eberhard ſe retira. Agnès paſſa la nuit ſuivante dans une attente inquiète, & ne put dormir. Ubalde de ſon côté repoſant ſur la couche hoſpitalière du Comte, ne put pas non plus ſe livrer au ſommeil, malgré la fatigue que lui avoit cauſé cette glorieuſe journée. La cuiraſſe dorée brilloit devant lui dans l'obſcurité; il penſoit ſouvent à Jeanne, mais plus ſouvent encore à la belle Agnès, dont l'image divine lui étoit ſans ceſſe préſente. Ses regards avoient pénétré ſon cœur plein d'admiration.

— Mais

— Mais pourquoi cacherois-je plus long-tems ſa criminelle inconſtance ? — Il brûloit d'amour pour elle. S'il avoit encore un ſentiment de pitié pour Jeanne, qui ne vivoit que pour l'aimer, il ſe laiſſoit auſſi trop aller aux mouvemens de ſon cœur, qui ne battoit plus que pour la belle Agnès. Jeanne n'étoit plus à ſes yeux qu'une aimable fille, bonne pour faire les honneurs de ſa maiſon, pour bien recevoir & bien traiter les Chevaliers au retour du combat ; mais Agnès étoit une héroïne, qui l'accompagneroit par-tout, qui combattroit à ſes côtés & enflammeroit ſon courage. " Jeanne, diſoit il, m'oubliera comme » je l'oublie. Pendant le combat, j'é- » tois encore tout amour pour elle, » mais ſi un regard de l'adorable » Agnès a pu me rendre infidèle, » Jeanne peut auſſi le devenir. » C'étoit ainſi qu'il tâchoit d'excuſer ſon inconſtance. Car ſuivant lui, il ne devenoit pas infidèle, n'ayant pas encore fait de promeſſe en règle. Il attendoit ſeulement, & ſelon l'expreſſion de Benno, ils avoient tous deux la liberté de ſe laſſer de l'attente.

Quand il penſoit qu'Agnès pourroit être à lui, il ſe preſentoit à la vérité de grands obſtacles, mais ces difficultés même redoubloient ſes déſirs; l'amour & l'ambition concoururent pour le malheur de la pauvre Jeanne.

Le lendemain matin, les Chevaliers s'aſſemblèrent pour entendre la meſſe; Ubalde s'empreſſa de s'y rendre, dans l'eſpérance de voir Agnès. Le portrait de Jeanne, que depuis quatre ans il portoit à ſon col, fut oublié. Ayant auſſi obtenu avec l'armure dorée l'écharpe de la Comteſſe, il s'en étoit paré. Hier il reſſembloit à Mars, aujourd'hui c'eſt Adonis. Il étoit vêtu d'un pourpoint de drap d'or, entièrement garni de perles. Agnès entendit la meſſe dans une tribune grillée; Ubalde la cherchoit donc en vain, mais elle le vit, & ſes yeux ſe fixèrent avec joie ſur ſon écharpe.

La meſſe étant dite, pluſieurs Chevaliers partirent; les chevaux d'Ubalde étoient auſſi ſellés, mais une ſeule parole du Comte le retint, lui qu'auparavant cent guerriers n'auroient pu retenir un inſtant loin de Jeanne. Le Comte trouva bientôt l'oc-

Digitized by Google

caſion de lui parler en particulier, & celui-ci s'empreſſa de lui déclarer, qu'il ſeroit le plus heureux mortel, s'il pouvoit avoir l'eſpérance, même la plus éloignée, de poſſéder Agnès. Tu la poſſéderas, dit le Comte, car tu es digne d'elle; tu hériteras auſſi de mon pays, il ſera le prix de ta valeur. Viens te préſenter à ma fille, & voyons quels ſont ſes ſentimens pour toi.

Ils ſe rendirent à l'appartement de la jeune Comteſſe, qui prêta l'oreille lorſqu'elle entendit du bruit. Elle fut effrayée en voyant ſon père ſe préſenter ſeul & d'un air ſévère.

Agnès. Comment dois-je vous recevoir? Venez-vous en qualité de père ou de Seigneur?

Le Comte. Comme Seigneur, qui demande une obéiſſance ſans reſtriction de ſa première ſujette.

Agnès. On m'a donc dédaignée, rejetée! Une Allemande ſent ce cruel affront, & ſaura s'en venger!

Le Comte. Et la fille d'un Prince?

Agnès. Elle obéira; elle le doit! cependant elle deſireroit apprendre de ſon père, ſi le Chevalier s'eſt exprimé en termes aſſez poſitifs, & de manière

qu'il ſoit certain que c'eſt elle qu'il a refuſée.

Le Comte. Je veux qu'il te le diſe lui-même. Mais à préſent réponds-moi: veux-tu accepter de ma main pour ton époux, tel Prince, Comte ou Chevalier, quel que ſoit ſon nom?

Agnès. S'il me venge de l'orgueilleux! oui!

Le Comte. Ta réponſe me ſemble trop précipitée! Réfléchis bien ſur cet important oui! Je ne veux pas encore le conſidérer comme prononcé, & je te répète ma demande.

Agnès. Je n'ai point de réflexions à faire, ſi je dois obéir ſans reſtriction; mais l'équitable Prince approuvera ſans doute la condition que j'ai ajoutée.

Le Comte. J'y conſens. Il faut cependant voir ſi l'amant a aſſez de courage pour haſarder un aſſaut contre le Chevalier du lion?

Agnès. Cela me ſemble difficile.

Le Comte. Nous verrons!

Il ſort & revient avec Ubalde. Ce fier Chevalier, dont la lance inſpiroit tant de terreur, dont on redoutoit tant l'épée, demeure interdit, ſa

contenance eſt gênée. Il balbutie quelques mots, veut les répéter, & balbutie encore. Agnès gardoit un profond ſilence ; la joie, l'extaſe retenoient ſa voix. Eberhard les fait enfin ſortir de leur embarras, en propoſant le mariage. Ubalde alors donna le premier baiſer d'amour à Agnès. Les Chevaliers qui partirent les derniers, emportèrent la nouvelle de leurs prochaines noces, ainſi que l'invitation pour un tournois plus magnifique. Ubalde ſéjourna encore quelque tems, & reprit enſuite le chemin de ſon château, avec l'eſpérance de revenir bientôt & pour toujours.

Cependant Jeanne abandonnée, & entièrement oubliée, attendoit ſon retour avec ardeur. Elle avoit célébré le jour du tournois en jeûnant & priant pour le ſuccès de ſon cher Ubalde, & avoit calculé exactement le tems où elle pourroit le revoir. En vain elle attendit pendant deux jours, en ſe préſentant ſouvent ſur la route, le troiſième elle y étoit avant le lever de l'aurore. Elle vit de loin un tourbillon de pouſſière, alors elle s'avança les bras étendus, mais ſon attente

fut trompée ; c'étoient des Chevaliers étrangers. Déjà le soleil étoit au point le plus élevé de l'horizon, & sa mère venoit de lui faire dire de se rendre au dîner, lorsqu'il s'éleva une nouvelle poussière, & qu'une nouvelle troupe s'avança.

Très-honoré Chevalier, dit Jeanne à celui qui avoit le plus d'apparence, excusez ma curiosité ! D'où venez-vous ?

Le Chevalier. Noble Dame, je viens du tournois que le Comte Eberhard a donné en honneur de sa fille.

Jeanne. Quel Chevalier a le mieux combattu ? Qui a remporté le premier prix ?

Le Chevalier. C'est le vaillant Ubalde, protecteur des châteaux que vous voyez tout à l'entour.

Jeanne. (*Son cœur battoit fortement, son visage étoit en feu.*) Ubalde est le vainqueur ? Est-il parti avant vous ? ou des fêtes en son honneur le retiennent-elles encore ? ou est-il blessé ? malade ? ou même. —

Le Chevalier. Non, noble Dame ! mais il a remporté deux prix à la fois. Il a charmé la fille du Comte, & l'ob-

Digitized by Google

tient pour épouſe. Pardonnez, ma Dame m'attend ! Si je ne lui apporte pas le premier prix, j'ai du moins le ſecond. Salut. Et il part au galop.

Que m'avez-vous dit ? lui crie Jeanne, en tombant aux pieds du cheval du dernier homme de ſa ſuite. O brave homme ! que dit ton maître ? Ubalde épouſe la fille du Comte Eberhard ?

Oui, noble Dame, lui répondit le valet. Mon maître vous a dit vrai. J'ai vu moi-même hier au repas de congé, qu'Ubalde avoit ſans ceſſe les yeux fixés ſur Agnès, & j'ai entendu dire au Comte : ils feront un beau couple ! — Si vous l'attendez Madame, s'il vous a promis le prix du tournois, vous l'attendrez en vain.

Jeanne frappée comme d'un coup de foudre, reſta anéantie ; ce ne fut que quelques inſtans après, qu'elle ſe rendit en chancelant à ſa demeure. Son père & ſa mère voulurent la conſoler, mais n'y purent réuſſir. Ses larmes ne tarirent pas, elle ſe flétrit comme une roſe qui renferme un ver rongeur. Souvent encore elle s'approchoit de la fenêtre, portoit ſes regards au loin, & prêtoit l'oreille au

Digitized by Google

moindre bruit qu'elle entendoit, & qu'elle prenoit pour le pas des chevaux. Mais hélas! ſon infidèle l'avoit oubliée.

Benno prit une part très-vive aux ſouffrances de ſa fille ; il ſe rendit au château d'Ubalde, pour apprendre de lui-même, ſi Jeanne méritoit aſſez peu d'égards pour qu'on tint envers elle une auſſi indigne conduite. Les gardes ne le laiſſèrent pas entrer ; il fut même inſulté par ceux qui étoient au haut de la tour. Ecumant de rage & ne reſpirant que vengeance, le vieux Benno retourna chez lui, & quand il apprit que l'heureux Ubalde alloit partir pour célébrer ſes nôces, il l'attendit à ſon paſſage, accompagné ſeulement de deux valets. Bientôt Ubalde ſe préſente avec une ſuite de deux cents chevaux. — Si tu ès un Chevalier, lui dit Benno, un homme d'honneur ; ſi tu ne veux pas que chaque écuyer ait droit de ſe moquer de toi & de traiter de lâche, arrête-toi & rends-moi raiſon de ta conduite. — Ubalde s'arrêta. — Jeanne eſt ma fille, continua Benno, c'eſt ſon injure que je veux venger. — Je ne me

Digitized by Google

bats pas, dit Ubalde, contre un vieillard. — Alors Benno se répandit en invectives. — Arrête-toi, lui répéta-t-il, & rends-moi raison! — Soit-donc! répondit Ubalde. De quelle façon veux-tu te battre? — En homme, repliqua le vieillard, à toute outrance, sans casque, sans bouclier! —

Ils mirent pied à terre, détachèrent leurs cuirasses, & presqu'aussitôt le courageux vieillard tomba sous les coups de l'offenseur. Ubalde étoit au désespoir. Combien je voudrois, disoit-il, que Jeanne m'eut oublié, mais non qu'elle m'eut maudit! Cependant il remonte à cheval tout couvert du sang de son adversaire, laissant le cadavre entre les mains des deux valets, & se rend au château d'Eberhard.

Jeanne avoit appris, comme son père, la nouvelle des nôces d'Ubalde, & vouloit aussi l'attendre, non pour le combattre, mais pour lui rendre ses sermens, ses présens, & pour le prier de lui arracher une vie qu'il lui eut été si doux de passer avec lui, & qui maintenant ne pouvoit plus être qu'un supplice: ou s'il eut été assez peu génereux pour se refuser à sa

prière, le voir du moins encore une fois, s'enfermer enſuite pour jamais dans un cloître, & s'y abandonner à ſa douleur.

L'attention de ſa mère à la ſurveiller l'empêcha de partir à tems; elle ne monta à cheval que vers minuit. Au point du jour elle rencontra le corps de ſon père, que reconduiſoient ſes valets affligés. Auſſitôt qu'elle le reconnut, elle s'évanouit & tomba de cheval. Les fidèles ſerviteurs furent obligés de la ramener dans cet état. Près du château, Jeanne reprit ſes ſens, mais hélas! à la vue de ſa mère mourante, elle fut prête à les reperdre. Le lendemain le corps de Benno fut enſeveli. Les larmes de tous ſes vaſſaux, le déſeſpoir muet de ſa femme & de ſa fille, étoient des témoignages publics de ſes vertus, comme bon maître, bon père & bon époux.

Quelques jours après, la triſte Jeanne apprit d'un écuyer le nom du meurtrier de ſon père, qui juſqu'alors lui avoit été ſoigneuſement caché. Le même jour elle prit un cheval & s'évada de nouveau. Pluſieurs

Chevaliers qui alloient aux nôces d'Ubalde, la rencontrèrent sur la route qui conduisoit au château du Comte. Ils furent étonnés de voir voyager ainsi, toute seule, une noble Dame en deuil; ils respectèrent son affliction dont ils ignoroient la cause, & la conduisirent sous leur escorte jusqu'au château. Beaucoup de personnes de considération, car alors on exerçoit encore par tout l'hospitalité, lui offrirent un logement; mais elle refusa leurs offres, & alla loger dans la cabane d'une pauvre femme, qu'elle récompensa largement.

Le jour du mariage arrivé, Ubalde & Agnès nageoient dans la joie, leurs cœurs étoient remplis du sentiment de leur prochaine félicité. Ils se rendirent à l'Eglise avec le plus grand & le plus magnifique appareil. Trois cents Chevaliers, soixante-cinq nobles Dames, & sept cents écuyers les accompagnoient à cheval. Tout ce brillant cortège passa devant la misérable demeure de Jeanne, elle le suivit seule en habit de deuil.

Déjà le couple s'approchoit de l'autel, déja le prêtre commençoit à bénir

leur union, lorſque Jeanne, tirant une épée qu'elle cachoit ſous ſes vêtemens, ſe précipita à travers l'aſſemblée ſur Ubalde, en criant : meurtrier de mon père, lâche, qui as fauſſé ta parole, meurs ! Mais Ubalde s'étant retiré de côté, le coup paſſa ſous ſon bras, ſans le bleſſer. Saiſi d'étonnement, effrayé du péril inattendu auquel il ſe voyoit expoſé, il recula de quelques pas en chancelant, & Jeanne crut l'avoir atteint. Que Dieu te pardonne, moi je ne le puis ! cria-t-elle encore ; & tournant auſſitôt la pointe de l'épée ſur ſa poitrine, elle court ainſi contre l'autel, ſe perce le cœur & tombe morte.

Un bourdonnement, un tumulte ſuccèdent au plus profond ſilence, au calme qui avoient régné juſqu'alors. L'égliſe étoit ſouillée par un meurtre. Le prêtre s'enfuit, & tout le monde le ſuit. Le Comte arrache ſa fille des côtés d'Ubalde, qui reſte ſeul, hors d'état ſans doute de voir ce qui ſe paſſoit autour de lui. Il étoit à jamais déshonoré par la mort d'une noble Dame, & il ne pouvoit plus s'en laver ſuivant les loix de la chevalerie. Deux

Digitized by Google

heures après on le vit ſortir de l'égliſe d'un pas mal aſſuré, quelques-uns de ſes fidèles amis l'entouroient, il partit, & on ne le revit plus. On renvoya le corps de Jeanne à ſa mère, & Agnès qui avoit perdu pour jamais ſon Ubalde couvert d'opprobre, prit le voile, & mourut ſelon le témoignage de l'hiſtorien, en qualité d'Abbeſſe, & en odeur de ſainteté.

La malheureuſe Marguerite avoit envoyé par tout des meſſagers à la recherche de ſa fille, & tous étoient revenus ſans nouvelles conſolantes. Ils ne l'avoient pas cherchée parmi les Chevaliers avec qui elle voyageoit. Le jour de ſa mort, Marguerite s'étoit jetée ſur ſon lit, accablée de déſeſpoir & fatiguée par les larmes abondantes qu'elle avoit verſées. Elle s'endormit. Sa fille lui apparut en ſonge. Le ſang couloit de ſon ſein gauche. Ma mère, lui diſoit-elle lentement & d'un ton triſte, je ſuis morte; c'eſt moi-même qui me ſuis tuée. Bientôt on vous apportera mon corps, faites-le dépoſer dans la tombe de mon père. Priez pour moi, car je ſuis malheureuſe, extrêmement malheu-

Digitized by Google

reuſe. Le Juge a prononcé contre moi un jugement ſévère. Je vis encore, quoique je ſois morte. Jour & nuit je ſerai triſtement aſſiſe dans la tombe, dont vous ne devez, ni ne pouvez plus fermer les verroux après mon enſeveliſſement. J'y lirai ſans ceſſe le Pſalmiſte, en attendant ma délivrance; mais jamais je ne ſerai délivrée! jamais, s'écria Marguerite en ſonge, ce ſeroit terrible! Autant que jamais, répondit l'eſprit. Après quelques années de répentir, Ubalde mourra auſſi. Par un décret du deſtin ſon ſquelette aura ſa place devant la porte de mon tombeau. *Je* languirai & lirai, *lui* ſera debout, & attendra juſqu'à-ce qu'un enfant qui ne ſoit pas encore né obtienne de moi ſon pardon. Cela arrivera-t-il? Cela peut-il jamais arriver? Et cependant il me reſte encore une lueur d'eſpérance. Oh priez pour moi!

Elle diſparut, & Marguerite s'éveilla. Trois jours après elle vit avec la plus grande douleur l'accompliſſement de ſon rêve. On lui rapporta le corps de ſon enfant, qu'elle fit dépoſer dans la tombe, dont on ferma

Digitized by Google

la porte pour jamais, & journellement elle fit dire une meſſe dans l'égliſe. L'hiſtorien F. Auguſtin Bornerius ou Bernorius, moine déchauſſé, aſſure, que pendant quinze ans il a dit lui-même cette meſſe, & qu'il a remarqué diſtinctement, que chaque fois qu'il la commençoit, la porte de la tombe s'ouvroit, & qu'elle ſe refermoit d'elle-même, lorſqu'il prononçoit les paroles : *ite, miſſa eſt !* Pluſieurs autres prêtres virent comme lui ce miracle, mais les laïques ne purent le voir.

Dix ans s'étoient écoulés : quelques cavaliers étrangers arrivèrent au château & demandèrent Marguerite. Noble Dame, lui dirent-ils, perſonne ne pourra mieux nous dire que vous, où eſt le tombeau de votre fille ? Nous avons une commiſſion à y remplir de la part de notre défunt maître. Ils racontèrent enſuite qu'ils étoient les cavaliers d'Ubalde, qui après l'action de Jeanne étoit allé en croiſade en Paleſtine, où il avoit été tué dans un combat contre les infidèles, & qu'avant de mourir, il avoit demandé que ſes os fuſſent envoyés en Allemagne

pour y être enterrés à côté de Jeanne. Qu'à leur requiſition, un médecin grec avoit préparé ſon ſquelette, & qu'ils l'apportoient avec eux. Marguerite leur ayant appris que la tombe ne pouvoit pas être ouverte, ils le poſèrent à côté de la porte, & lorſque, dit l'hiſtorien, la tombe s'ouvrit pendant la meſſe, le ſquelette ſe tournoit & regardoit triſtement dedans.

Chacun de mes lecteurs peut de même prendre cette hiſtoire pour un conte : mais en mettant de côté la prédiction & le ſonge, je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas l'admettre comme véritable ? Elle eſt, il eſt vrai, écrite par un moine dans un ſtile de Legende, mais ſes additions s'y remarquent diſtinctement, & quand on penſe que l'hiſtoire étoit ſoigneuſement conſervée dans les Archives d'une famille, on eſt d'autant plus fondé à ne pas douter de la vraiſemblance.

Le conte de la vieille femme s'explique entièrement par l'hiſtoire. Une ame bonne & compâtiſſante ne voulant pas laiſſer ſouffrir davantage les pauvres amans, coupa le nœud comme Alexandre.

Digitized by Google

N°. 7.

CHARLES ET MARIE,

Deux amans malheureux.

Le Comte M** Miniſtre de la cour de ** étoit un homme juſte, franc & généreux. Ses ennemis — & qui en a plus que l'homme intègre? — Cherchoient depuis long-tems à le perdre. M** les connoiſſoit, mais n'ayant rien à ſe reprocher, il reſtoit ſpectateur tranquille de leurs menées, & quand le Monarque vouloit punir les calomniateurs, il intercédoit ſouvent pour eux, & s'oppoſoit à la chûte de ceux qui avoient réſolu la ſienne. Cette magnanimité auroit du les faire rougir & les corriger, mais elle produiſit un effet contraire, & le Comte M** vit journellement augmenter le nombre de ſes ennemis. Enfin le Comte L**, le favori du Souverain, entra dans leur parti; ſous ſa protection l'entrepriſe réuſſit mieux, & le généreux M** fut diſgracié. On le dépouilla ſubitement de tous ſes emplois, ſans qu'il lui fut permis de ſe

Digitized by Google

juſtifier, & on le bannit pour jamais de la cour. Sa fille unique, d'une beauté éblouiſſante, l'accompagna dans une terre éloignée, où il vécut en homme dégoûté du monde, & par une ſuite naturelle de ſes malheurs, il devint l'homme le plus miſantrope. Ceux qui l'avoient auparavant connu, étoient étonnés en revoyant le vieillard ſombre, bourru & ſouvent cruel. Rarement il ſortoit de ſon appartement, ne parloit à perſonne qu'à ſa fille, qui ne devoit même s'approcher de lui qu'à certaines heures. Les beautés de la nature étoient ſans attraits pour lui, il les haïſſoit autant qu'il déteſtoit les hommes, qu'il regardoit tous comme des ſcélérats & des monſtres. Enfin ſa miſantropie s'accrut à un tel point, qu'il rioit des infortunes de ſes ſemblables, qu'il ſe récréoit de leur miſère, & qu'il fêtoit un certain jour où il avoit lû dans les gazettes, que, par le débordement du Rhin, des villes, des villages entiers & beaucoup de monde avoient été entraînés.

La belle Marie élevée très-délicatement par une mère ſenſible, étoit

devenue non-seulement l'être le plus tendre, mais aussi le plus excellent de la nature. Elle pleuroit pendant des jours entiers la mort d'un oiseau, & s'abandonnoit dans le silence à l'affliction, quand son père se livroit à la joie. Souvent elle secouroit le pauvre, qu'il renvoyoit toujours sans le soulager.

A sept heures du soir le Comte fermoit régulièrement la porte de sa chambre. Personne alors n'osoit plus s'en approcher, & si quelqu'un dans la maison vouloit se livrer au plaisir, il le pouvoit tranquillement jusqu'au matin, que le misantrope rodoit de nouveau, & ne souffroit aucun visage riant. Un soir s'étant retiré à son heure ordinaire, ses domestiques s'amusoient ensemble. Les gazettes, sa seule lecture, étoient arrivées fort tard, & il les lisoit au lit. Il y vit que Louis avoit livré une bataille malheureuse, & que deux de ses premiers généraux, avec 9000 de ses meilleurs soldats étoient restés sur la place. Cette nouvelle le réjouit extrêmement. On aime communiquer sa joie, & il l'aimoit aussi. Il ne pût attendre le matin pour

faire part de cette nouvelle à ſa fille. Il ſe rend à ſa chambre. En ſouriant il ouvre bruſquement la porte, & la voit dans les bras du jeune Comte L**, le fils de ſon plus grand ennemi. L** ſaute en arriere, & Marie tombe tremblante aux pieds de ſon père.

*Le Comte M***. (*Ne ſe fiant pas à ſes yeux*). Qui êtes vous ?

*Le Comte L***. Le fils de votre implacable ennemi, mais qui ne penſe pas comme ſon père aveuglé, qui depuis long-tems déplore la chûte du juſte, & en pleure ſouvent en ſecret avec l'idôle de ſon cœur.

*Le Comte M***. Je me ſoucie peu d'être plaint par vous. Et puis : vous aimez ma fille.

*Le Comte L***. Je l'adore. Sans ſon amour, mon malheur ſeroit extrême !

*Le Comte M***. (*En ricanant à Marie*). Et toi ?

Marie. O mon père !

*Le Comte M*** (*ſérieux*). Et toi ?

Marie. Je l'aime. Je l'aimois avant de ſavoir que ſon père fut l'ennemi du mien. Nous avons été ſéparés, mais nous nous ſommes retrouvés, &

Digitized by Google

nous nous revoyons aujourd'hui après une abſence de ſix mois.

*Le Comte M** (il ſe promena longtems dans la chambre, ſans prononcer un ſeul mot, & regardant d'un air farouche autour de lui; enfin il dit au jeune Comte)* Mr. votre père vous aime-t-il?

*Le Comte L***. Oui, il m'aime!

*Le Comte M***. Oui, beaucoup, car je ſuis ſon fils unique.

*Le Comte M** (en montrant du doigt ſa fille)* c'eſt auſſi là ma fille unique! *(& il ſe promenoit de nouveau, paroiſſant réfléchir, & ne s'embarraſſant pas de l'angoiſſe mortelle des pauvres amans, qui croyoient à chaque moment entendre leur ſentence de mort. Il s'aſſit enfin, & dit au jeune Comte)* Mr. votre père pourroit-il ſupporter que vous diſparuſſiez pour jamais de devant ſes yeux, de ne plus entendre parler de vous, & de voir tout-à-coup ſes vues & eſpérances anéanties?

*Le Comte L***. Quoique ce ſoit prononcer ma ſentence de mort, j'aſſure qu'il languiroit, ſe conſumeroit & mourroit!

*Le Comte M***. Pouvez-vous le jurer!

*Le Comte L***. Je vous le jure.

*Le Comte M***. Bon! vous aurez ma fille!

*Le Comte L***. Je l'aurai ? moi ? j'aurai Marie ?

Marie. Moi ? l'épouſe de mon cher Charles ? moi, paſſer ma vie avec lui ?

*Le Comte M***. Oui ! mais ſous une ſeule condition irrévocable !

*Le Comte L***. Dites-la, s'il vous plait, que je la rempliſſe à l'inſtant. Que dois-je faire ? Faut-il eſcalader le ciel ? L'amour me conduira ſur des nues. Faut-il deſcendre au centre de la terre ? L'amour me fera gliſſer ſur les rochers & dans l'abîme, comme ſur un chemin battu.

*Le Comte M***. Pas autant ! --- Mr. votre père ſait-il où vous êtes ?

*Le Comte L***. Non ! il me croit au Régiment !

*Le Comte M***. Et votre Colonel ?

*Le Comte L***. Me croit chez mon père.

*Le Comte M***. Avez-vous un domeſtique avec vous ?

*Le Comte L***. Non ! j'ai fait ſeul 35 milles ſur mon propre cheval.

*Le Comte M***. C'eſt bon ! vous allez venir ſur le champ avec moi dans mon appartement, vous y reſterez juſqu'à demain. Au point du jour je

ferai mettre les cheveux à mon caroſſe, & vous conduirai vous & ma fille au port de mer. Je vous y ferai embarquer tous deux ſur un vaiſſeau Eſpagnol, qui fera voile pour l'Amérique. Je veux être encore témoin qu'un prêtre béniſſe votre mariage, je verrai le vent vous enlever. —

Marie. Et vous ne nous accompagnerez pas?

*Le Comte M**.* Non, je reſterai juſqu'à ce que mes eſpérances ſoient accomplies; j'irai vous rejoindre enſuite! (*au jeune Comte*) Le voulez-vous?

*Le Comte L**.* Si je le veux! Dans quelques jours Marie ſera à moi! Je ne puis avoir d'autre penſée! Je conſens avec joie à tout! Mais ô le meilleur, le plus généreux des hommes! oſerois-je entreprendre de vous tirer d'une erreur qui m'empêche d'être complètement heureux?

*Le Comte M**.* Parlez-donc?

*Le Comte L**.* Vous vous trompez ſur le caractère de mon père. Son cœur eſt, ſi j'oſe m'exprimer ainſi — corrompu, mais point endurci. Il eſt ſenſible aux prières de ſon fils. Si vous l'approuvez, je me jetterai à ſes

pieds, je lui peindrai l'ardeur de mon amour, & je vous fuis garant qu'il ſe rendra à mes inſtances, & vous propoſera lui-même notre union, comme gage de ſa reconciliation.

*Le Comte M**.* Certainement?

*Le Comte L**.* Oui, certainement! Marie & moi nous déſeſpérions de pouvoir jamais obtenir votre conſentement, & c'eſt ce qui m'a ſeul empêché de faire cette démarche; mais à préſent je le puis hardiment, & il faut que notre amour effectue l'heureuſe réconciliation de nos deux familles, que l'envie & la cupidité ont déſunies. Mon père en reſſent déjà des regrets.

*Le Comte M**.* Mais ſi vous exécutiez ſeulement ce projet depuis l'Amérique, & lui demandiez pardon par lettres?

*Le Comte L**.* Alors il me rappeleroit, me recevroit à bras ouverts, & béniroit votre fille comme la ſienne!

*Le Comte M**.* Ah! j'allois faire là une des plus grandes ſottiſes! — Vous n'aurez point ma fille!

Le

*Le Comte L*** & *Marie* (*à ſes pieds*) mon père ! mon cher père !

*Le Comte M***. Je jure par Dieu, que vous ne l'obtiendrez pas ! — Eloignez-vous ! (*Il traîne Marie vers la porte*).

*Le Comte L***. J'accepte toutes les conditions ! Ah ! je ne l'abandonne pas. Sans elle la mort eſt mon partage !

*Le Comte M***. C'eſt ce que je ſouhaite ; c'eſt ce que j'eſpère ! Tuez-vous d'un coup de piſtolet ! j'en apprendrai la nouvelle avec plaiſir ! Vraiſemblablement le tendre père ſuivra bientôt, & de cette maniere l'engeance ſe détruira elle-même. Ce plan eſt meilleur & plus ſûr que l'autre ! (*Il fit ſortir Marie. Elle tendit la main à ſon cher Charles, & balbutia un tendre adieu ! Le père courroucé le vit, & la traîna par les cheveux juſques chez lui.*)

Charles ne pouvoit plus reſter au château du vieux Comte, mais il ne vouloit pas ſe ſéparer ainſi de ſon amante. Il paſſa la nuit dans une forêt voiſine. Au point du jour il entendit rouler une voiture ſur la grande route. Ayant reconnu la livrée du vieux Comte, il ſuivit de loin. A ſa grande ſatisfaction, il le vit prendre

le chemin de la ville où il étoit en garnison. Alors il s'approcha, & observa qu'il s'arrêtoit au couvent des filles pénitentes. Le Comte y fit entrer sa fille presqu'évanouie, & une heure après s'en retourna seul. Le cœur de Charles battit plein d'espérance, puisqu'il connoissoit au moins la maison qu'habitoit Marie.

Dès cet instant, il conçut le ferme dessein de l'enlever par quelque moyen que ce fut. D'abord il essaya d'avoir quelqu'entrée au couvent, mais toutes ses tentatives, tous ses moyens de corruption furent inutiles. Il dépensa beaucoup d'or, sans pouvoir même apprendre si Marie s'y trouvoit encore.

Le couvent étoit situé près du rempart d'une des portes de la ville. Quelques fenêtres grillées & une porte constamment fermée, donnoient du même côté. Charles montoit souvent la garde à cette entrée de la ville, quelquefois aussi, quand ce n'étoit pas son tour, il changeait avec ses camarades, de façon qu'il étoit jour & nuit observateur exact du couvent, dont la porte ne s'ouvroit jamais,

Digitized by Google

sans qu'il vit qui entroit ou sortoit; ce qui cependant ne lui servit encore à rien découvrir. S'il ne lui étoit pas possible de veiller de cette manière, il se promenoit fréquemment sur le rempart, se rendoit à l'Eglise, & y faisoit sa prière pendant des heures entières.

Au bout de six semaines, les Religieuses célébrèrent une des fêtes de leur Ordre. L'église étoit remplie, & Charles était du nombre des assistans. Ayant remarqué un laquais portant la livrée du Comte M**, il chercha long-tems, & apperçut enfin le Comte lui-même dans une place particulière. On commença la grand'messe. Une nouvelle scène terrible mit le pauvre Charles dans la situation la plus déplorable. Les Religieuses entrèrent deux-à-deux dans le chœur de l'Eglise. Marie, une couronne sur la tête, les suivoit, entourée des plus âgées. Charles fendit la foule pour arriver près de la grille qui sépare le chœur de la nef, & vit traîner à l'autel l'innocente victime; il entendit la maîtresse de son cœur prononcer le vœu de chasteté éternelle. Tout hors de lui, il mordoit de ses dents les barres de

fer de la grille, & la ſecouoit avec plus de fureur qu'un lion qui ſe trouve empriſonné. Il ſortit enfin de l'Egliſe, n'ayant plus aucun eſpoir, ſe rendit chez lui en chancelant, ſouffrant tous les martyres de l'enfer, & méditant cependant encore quelques projets.

L'infortunée Marie, que nous avons laiſſée entre les mains de ſon Père courroucé, avoit encore plus ſouffert. Le miſanthrope la maltraita d'abord, & enſuite lui laiſſa le choix, ou de ſe faire Religieuſe ſans délai, ou de s'attendre à lui voir tuer ſous ſes yeux l'idole de ſon cœur. Alors, ajoutoit le vieillard furieux, j'irai moi-même me préſenter devant le tribunal criminel, je m'y dénoncerai comme aſſaſſin, & tu pourras avoir le plaiſir de voir ton vieux père mourir ſur l'échafaud. Marie convaincue de la fermeté de ſon père, choiſit le premier parti. Il la conduiſit au couvent, en répétant toujours ſes menaces. Il combla la Prieure de préſens, & parvint au bout de ſix ſemaines, à arracher à Marie ſon conſentement, pour prendre le voile avec la permiſ-

Digitized by Google

ſion de la Supérieure, quoiqu'il ſoit d'uſage que toute Religieuſe faſſe une année de noviciat, afin d'éprouver la force de ſa vocation.

Les vœux étant prononcés, le père reprit gaïement le chemin de ſa maiſon, après avoir fait, ſans la moindre émotion, ſes adieux à ſon ſeul enfant, que, ſelon la règle auſtère de l'Ordre, il ne devoit plus revoir. Qu'on ſe repréſente la ſituation de de cette infortunée, pour jamais ſéparée de ſon père & de ſon amant, triſtement aſſiſe dans ſa cellule iſolée, ſoupirant, déſirant en vain l'un & l'autre. Le cœur plein du ſouvenir de ſon cher Charles, elle ſe jeta ſur ſa couche, elle le voyoit en ſonge, comme éveillée, & ſon deſtin étoit cependant de ne jamais le revoir. Le premier rayon de l'aurore ſe réfléchiſſoit dans ſes larmes, & le ſoleil à ſon coucher brilloit encore dans ſes yeux humides. Lorſqu'elle faiſoit ſa prière, ſouvent par inadvertance elle invoquoit Charles comme un Saint; mais dès que les Religieuſes entonnoient au chœur le Pſeaume: *de Profundis*, elle y joignoit ſa voix avec

plus d'ardeur qu'à tout autre chant.

Charles, qui de son côté ne savoit où trouver du repos, avoit résolu de quitter le service militaire, & de terminer aussi sa vie dans un monastère. Occupé de cette idée, il alla se promener sur les remparts près des murs du couvent. Il n'y avoit que la voix de Marie qui pût le retirer du labyrinthe de ses pensées. Charles, dit-elle doucement, Charles! je te revois! Il regarde en haut, & reconnoît son amante à travers la grille. O Marie! — Ce fut tout ce qu'il put dire, car son visage pâle & maigre l'avoit épouvanté. Reviens quand il sera nuit, ajouta-t-elle tout bas, & elle disparut aux yeux de Charles étonné, comme s'il eut vu un fantôme. Etant revenu à lui, il fit un tour de promenade pour abréger le tems. Il traversoit les champs, pouvant à peine contenir sa joie, & prioit Dieu d'ordonner au soleil de hâter sa course. Il bénit avec reconnoissance ses derniers rayons, & s'empressa de se rendre sous la fenêtre de son amante. Après avoir attendu une demi heure dans la plus cruelle impatience, une

Digitized by Google

main blanche parut enfin, & une pierre enveloppée d'un papier tomba à ſes pieds. Il fit un ſigne de remercîment à ſa maîtreſſe, & ſe ſauva avec ſon tréſor. Arrivé chez lui, il développe avec empreſſement le papier, & n'y voyant rien écrit, il croit déjà qu'une autre perſonne avoit voulu l'abuſer; mais après l'avoir regardé avec plus d'attention, il y vit écrit avec un crayon ce qui ſuit: " Mon Charles! je t'ai vu, & j'ai
„ remercié Dieu avec des larmes de
„ joie pour ce bonheur: j'ai remar-
„ qué que tu continuois d'être affligé
„ du triſte ſort de ta Marie, que tu
„ te promenois autour des murs qui
„ la renferment; je ſuis à préſent la
„ fille la plus fortunée. Je t'aime tou-
„ jours avec la même ardeur qu'au-
„ trefois. Je te chéris même davanta-
„ ge, quoique Religieuſe, & te ché-
„ rirai éternellement! J'ai, à la vérité,
„ juré de ne penſer à aucun homme,
„ mais l'Eternel liſoit dans mon cœur,
„ & fermoit les oreilles à ce ſerment
„ forcé. Il n'ignoroit pas, que je ne
„ cherchois qu'à ſauver ta vie, & il
„ me pardonnera tout. Je ſuis encore
„ à toi! Entièrement à toi! Eternel-

„ lement à toi ! Sauve-moi si tu „ peux ! O Charles, délivre-moi ! „ Nous parcourerons enſemble le „ monde entier, pour vivre con- „ tens & heureux dans le lieu le „ plus caché. Duſſé-je auſſi à tes côtés „ mendier mon pain, je bénirois mon „ ſort à chaque morceau que je man- „ gerois. Délivre-moi ! voilà ma ſeule „ penſée. Ah délivre ta fidèle Marie ! „

„ P.S. Dans la joie de mon cœur j'au- „ rois preſque oublié le plus eſſentiel. „ Demain à pareille heure, tu trouve- „ ras un fil pendu à cette fenêtre, „ attaches-y ta réponſe. Ajoute auſſi „ du papier & un crayon, car notre „ Ordre auſtère nous défend d'en „ avoir, heureuſement il m'en reſtoit „ un peu. Adieu mon cher ! délivre „ ton amante. Je n'ai fait d'autre ſer- „ ment que celui de t'aimer & de t'ê- „ tre fidèle. „

Charles relût ce billet plus de cent fois. A peine l'avoit-il mis de côté, qu'il le reprenoit. Pendant toute la nuit il fit des projets qu'il rejettoit un moment après la correſpondance des deux amans dura un mois entier, ſans qu'ils puiſſent trouver un plan aſſuré.

Digitized by Google

Enfin ils surmontèrent tous les obstacles, & Charles écrivit le billet suivant à sa bien-aimée.

" Mon incomparable Marie! Si, » comme tu m'as marqué hier, la » clef de la porte de derrière est en » ton pouvoir, & si tu peux arriver » sans obstacle jusques là, notre fuite » est non-seulement possible, mais » facile & sûre. Ecoute donc les » moyens par lesquels je te veux déli- » vrer & reconduire dans mes bras. » Demain je monterai la garde à » l'entrée de la ville. Le soir je fein- » drai de fermer la porte, & j'enver- » rai, comme de coutume, les clefs » au Commandant. Trois hommes » affidés de ma compagnie, ont réso- » lus de nous suivre. A onze heures » je les mettrai en sentinelle sur le » rempart, devant le corps de garde » & à la porte de la ville. Quand » l'horloge du couvent frappera onze » heures & un quart, tu quitteras ta » cellule, tu ouvriras doucement la » porte de derrière, & t'avanceras » hardiment vers la sentinelle du rem- » part. Elle criera trois fois: qui vive? » Tu ne répondras pas. C'est là le

» ſignal. Enſuite la ſentinelle deſcen-
» dra du rempart, & tu la ſuivras;
» je me trouverai devant le corps de
» garde pour t'attendre, & pour em-
» pêcher d'autres ſoldats de ſortir &
» de te voir. Lorſque tu ſeras près
» de moi, je te prendrai dans mes
» bras, & la mort ſeule pourra t'en
» arracher. Les ſentinelles du corps
» de garde & de l'entrée de la ville
» ſe joindront à nous. La porte ſera
» ouverte, mon meilleur ami nous y
» attendra dans un carroſſe avec mes
» effets, & des habits pour toi. Dans
» un quart d'heure nous aurons paſſé
» les frontières. O ma chère Marie,
» penſes quel ſera notre plaiſir, notre
» bonheur! Tu ſeras à mes côtés; tu
» ſeras dans mes bras! Dieu bénira
» notre entrepriſe! Si tu as encore
» quelque choſe à m'écrire, réponds
» ſur le champ. J'attendrai pendant
» une heure ſur le rempart. »

Marie lui marqua, qu'en effet la clef étoit dans ſon pouvoir, & qu'elle ſuivroit ponctuellement ce qu'il lui preſcrivoit. Elle ajouta: " tu n'auras
» pas une femme pauvre. Mon père
» m'a laiſſé toutes mes pierreries.

„ Je les emporterai, & leur valeur „ pourra nous procurer une exiſtence „ aiſée. „

Elle s'écoula cette nuit ſi longue pour ces amans. Le Comte L** monta la garde avec ſes fidèles ſoldats. Le jour plus long encore, ſe paſſa. Sur le ſoir Charles vit ſon amante à la fenêtre, d'où elle lui fit ſigne qu'elle le reverroit bientôt. Dans une attente inquiète, il étoit aſſis au corps de garde, comptant les minutes à ſa montre, & voyant avec joie qu'il étoit déjà onze heures moins un quart. Il raſſemble pour la dernière fois les fidèles ſoldats, qui à cette heure devoient relever les poſtes en queſtion, il les prie de ſuivre bien exactement ce qu'ils avoient à obſerver, & recommande une extrême attention à celui qui devoit faire ſentinelle ſur le rempart. Il n'avoit pas encore achevé, lorſqu'il entendit tirer un coup de fuſil dans le voiſinage. Ils ſe ſéparent. Charles court ſur le rempart, & voit Marie baignée dans ſon ſang.

Il y a lieu de préſumer, que, ſans conſidérer les ſuites, elle n'avoit pu attendre le moment convenu. Peut-

Digitized by Google

être auſſi s'étoit-elle trompée d'heure ; ou n'avoit-elle pas bien lû ſa lettre. Enfin, elle étoit ſortie à dix heures trois quarts. La ſentinelle qui étoit en faction ſur le rempart, n'étant pas inſtruite du projet, & ne devant être relevée qu'à onze heures par un des ſoldats gagnés, cria trois fois : *qui vive ?* & Marie ne répondant rien & s'avançant toujours, le ſoldat lui tira un coup de fuſil, & elle tomba, ou plutôt elle vola dans l'éternité, avec les doux ſentimens de ſa prochaine félicité, car la balle lui avoit percé le cœur. Charles ſe jeta ſur elle, & ne lui trouva plus aucun ſigne de vie. Il courut furieux vers l'entrée de la ville, & à travers les ſoldats effrayés. Ses affidés le ſuivirent. Ils ouvrirent promptement la porte. Etant arrivés ſur les bords du Rhin, qui étoit tout près, Charles s'y précipita. Les autres le virent, & ne purent le ſauver. L'ami qui les attendoit, apprit d'eux ce double malheur ; ils s'enfuirent tous enſemble, & paſſèrent heureuſement la frontière. Le premier s'étoit chargé de tous les effets & papiers de ſon malheureux Oreſte, & il a donné à

plusieurs personnes les détails de cette histoire.

Marie qui portoit avec elle son écrin, fut ensevelie le matin en secret. Son père, en apprenant sa mort, ne put retenir ses larmes ; mais la joye succéda à sa tristesse, quand il sut la fin malheureuse du jeune Comte, dont par la suite on retrouva le corps dans le Rhin. La vive douleur du père de Charles, lui occasionna une apoplexie, dont il mourut en peu de tems, à la grande satisfaction du comte M**. Celui-ci vécut encore quelques années, mais on remarqua bien en lui, que la perte de sa fille, ou plutôt les circonstances de sa mort, l'affligeoient. Son caractère devint plus doux. Etant à la mort, il déploroit hautement le triste sort de son enfant, & pour expier ses fautes, il légua tous ses biens aux pauvres.

Peu après la mort de Marie, il se répandit parmi les soldats & le peuple, que cette infortunée se promenoit à minuit, ayant son écrin sous le bras, s'arrêtant souvent près de la sentinelle, & paroissant la prier de quelque chose. On ajoute à ce conte,

qu'un ſoldat courageux l'ayant abordée, en lui demandant la raiſon de ſa viſite nocturne, elle l'avoit prié de donner trois coups contre la porte de derrière du couvent; ce que le ſoldat ayant fait, la porte s'étoit ouverte, & la Religieuſe y étoit entrée. Elle continue encore de ſe promener le long du rempart, mais les ſoldats informés par leur courageux camarade, frappent trois coups avec la croſſe de leur fuſil contre la porte du couvent, & elle y entre, en leur faiſant un ſigne de remercîment. Quand cette porte s'ouvre, un officier monte ſur le rempart & court après elle, mais il ne peut jamais l'atteindre, la porte ſe referme toujours plutôt. Il s'arrête alors quelques inſtans, ſoupire profondément, & ſe gliſſe lentement le long du rempart du côté du Rhin.

Juſqu'à-ce jour les pêcheurs montrent à tous les étrangers un tournant d'eau à l'endroit où Charles ſe précipita, & ce tournant doit avoir pris naiſſance au moment même de l'événement.

Digitized by Google

N°. 8.

Iſidore & Antonie.

DÈS ſa tendre jeuneſſe, Frédéric s'étoit deſtiné à l'état monaſtique. Son père & ſa mère qui avoient décidément pris ce parti, lui en avoient fait prendre la réſolution. A dix-ſept ans il jura de renier l'inſtinct de la nature, d'être toujours chaſte en penſées, en paroles & en actions. Il le jura librement & volontairement; il ignoroit encore, ce que c'eſt que l'amour, & quel eſt ſon pouvoir.

Le jour qu'il prit l'habit, il changea, ſuivant l'uſage, ſon nom de baptême, & prit celui d'Iſidore. Il vécut pendant cinq ans tranquille & retiré dans ſon monaſtère. Il ſe rendoit aſſidûment aux exercices de piété, & ſe piquoit ſur-tout d'exactitude, quand l'Abbé, revêtu de ſes habits pontificaux, & la mitre ſur la tête, devoit célébrer la meſſe. Le ſeul ſouhait dont ſon imagination s'occupât

dans les heures où il étoit mécontent, étoit de devenir lui-même un jour Abbé, & de pouvoir, entouré d'un ſemblable cortège, ſe montrer aux fidèles. Lorſque ſon imagination commença à ſe développer, quand il voulut rechercher la cauſe de ſon exiſtence, quand à la vue d'une jeune beauté ſon cœur battit plus fort, & que ſes yeux s'arrêtèrent avec convoitiſe ſur ſon ſein, ſon tour vint, en automne, de ſe rendre avec quelques uns de ſes confrères à l'Univerſité voiſine, pour y étudier la Théologie. Il y fut très-bien reçu par les amis de ſon père, & devint bientôt fort aſſidu dans une maiſon, qui, à la vérité, n'étoit qu'alliée à ſa famille, mais qui, par toutes ſortes de relations, étoit étroitement liée avec ſon père. Antonie, la fille de cette maiſon, ſenſible & jolie perſonne, trouva beaucoup d'agrémens dans la ſociété d'Iſidore. Souvent elle lui tenoit compagnie tête à tête, quand ſes père & mère étoient occupés de leurs affaires, & ceux-ci laiſſoient ſans crainte leur fille ſeule avec un Eccléſiaſtique. Auſſi leur converſation fut-elle dans les

commencemens pure & innocente; mais elle ceſſa bientôt de l'être. La lecture étoit l'occupation favorite d'Antonie. Iſidore lui liſoit ſouvent les romans à ſentimens de notre ſiècle. C'étoit pour lui un délice, quand des larmes de compaſſion humectoient les joues d'Antonie, il ne pouvoit plus alors continuer la lecture. Des ſenſations ſemblables, l'harmonie de deux cœurs, voila les premiers ſymptômes de l'amour. Ils ſe manifeſtent bientôt plus diſtinctement, & ſe développent dans une liaiſon continue. Antonie & Iſidore ſentirent cette vérité. Ils s'aimoient, mais n'oſoient ſe le dire. Ils ſe recherchoient avec empreſſement, & ſe fuyoient lorſqu'ils ſe rencontroient. Ils avoient à leur diſpoſition les meilleurs livres, & n'en faiſoient plus uſage. Ils gardoient ſouvent un profond ſilence pendant des heures entières. Ils n'oſoient ſe regarder lorſqu'ils ſe trouvoient tête-à-tête, & ne ſe parloient librement, que quand ils étoient entourés de témoins.

Cet amour devenoit chaque jour plus violent, & s'accrut au dernier point. Tandis qu'Iſidore dans le ſi-

Digitized by Google

lence de la nuit oublioit ſon ſerment qu'il s'agitoit dans ſon lit, ſans pouvoir y trouver le repos, que ſon eſprit étoit rempli des illuſions de l'amour, qu'il penſoit qu'Antonie étoit ſa femme, que ſon image ſe préſentoit ſans ceſſe à lui, enfin qu'il étoit tout époux, tout père; Antonie de ſon côté ne pouvant non plus ſe livrer au ſommeil, voyoit dans l'égarement de ſon imagination échauffée, le bel Iſidore à ſes pieds, écoutoit avec raviſſement l'aveu de ſon amour, & avoit voulu le preſſer contre ſon cœur palpitant, mais le redoutable habit la faiſoit reculer tremblante & fondant en larmes.

Six mois s'écoulèrent, & leur amour étoit parvenu au degré où il falloit tout haſarder, ou renoncer à tout. Dans une veillée d'été, le père d'Antonie étoit ſorti pour affaires, & ſa mère pour rendre viſite à une amie malade, la jeune amante, quoiqu'elle voulût ſe le diſſimuler, attendoit avec impatience ſon cher Iſidore. Au déclin du jour il entra dans ſa chambre, elle l'invita en tremblant de s'aſſeoir à côté d'elle ſur un canapé. Enhardis par l'obſcurité de la nuit, ils s'entre-

Digitized by Google

regardoient, ils vouloient parler & ne le pouvoient, ils balbutioient, ſe levoient & retomboient les bras entrelacés ſur le canapé. Des baiſers pleins du feu de leur amour, furent leur ſeul langage. Une heure ſe paſſa, & encore leur amour ne trouva point de paroles. L'obſcurité augmenta, ils ſe ſéparèrent ſans s'être dit une ſeule fois qu'ils s'aimoient, & ce ne fut que trois jours après qu'ils ſe rencontrèrent ſeuls. Iſidore abordant Antonie, s'apperçut qu'elle pleuroit, & s'empreſſa de lui en demander le ſujet.

Antonie. Hélas! ne ſuis-je pas aſſez malheureuſe?

Iſidore. Quoi! malheureuſe?

Antonie. Oui, cher Iſidore! je t'aime! — Mon amour ne connoît, ne déſire que toi, & toi — Ah! je ne puis trop le dire, & toi — (*Elle prit ſon ſcapulaire & l'inonda de ſes larmes.*)

Iſidore (*déſolé*) Et moi?

Antonie. Tu ne peux m'aimer!

Iſidore. Moi, ne point t'aimer? Oh Antonie! —

Antonie. Je te crois! Mais pourſuivons — pourrois-tu me rendre heureuſe! heureuſe en te poſſédant! heureuſe par —

Digitized by Google

Isidore. (*laissant échapper des larmes.*) Quel est mon tourment!

Antonie. Tu as prononcé le fatal ferment!

Isidore. (*en soupirant*) Hélas! oui.

Antonie. Tu as juré à Dieu d'étouffer tout sentiment, tout amour mondain, de n'aimer que lui.

(*Isidore gardoit le silence.*)

Tranquillise-moi! rassure-moi... Le peux-tu?

Isidore. J'ai juré, j'ai fait vœu, mais je t'aime, & si le Dieu qui entendit mon ferment, & qui maintenant voit ce que je souffre, *veut*, *peut* me punir, j'attends l'effet de sa colère, sans trembler; je t'aime, je t'aimerai éternellement!

Antonie. Et malgré cela on t'arrachera bientôt d'auprès de moi! — Renfermée dans l'enceinte de ton couvent, tu soupireras en vain, tu ne me reverras jamais!

Leurs pleurs les empêchèrent alors de continuer; ils se séparèrent tous deux au désespoir.

Le lendemain matin, Isidore entra d'un air riant dans la chambre d'Antonie. Il étoit bel homme, avoit le

Digitized by Google

teint d'une extrême fraîcheur, mais ce jour là il étoit encore plus beau. L'eſpérance brilloit dans ſes yeux, & le feu de l'amour qui anime tout, animoit auſſi ſon viſage des plus agréables couleurs. Son amante en fut frappée. Le foible reſte de raiſon qui combattoit encore ſon amour, l'abandonna dès ce moment; elle ſe promit d'être éternellement à Iſidore, & de ſurmonter tous les obſtacles.

La préſence de ſa mère n'empêcha pas Iſidore de lui gliſſer le billet ſuivant.

" Quelle cruelle nuit tu m'as fait paſſer! Des angoiſſes que je n'ai jamais reſſenties tourmentoient mon cœur; des penſées de ſuicide rempliſſoient mon ame. Je combattois, je priois, & Dieu qui m'a entendu, m'a donné la faculté de réfléchir, & la force de prendre une réſolution. Je ne ſuis pas perdu pour toi, je veux encore te nommer mon épouſe. Cette idée me ravit; j'en perdrai la raiſon. Il faut que je me hâte de te communiquer mon plan, ſans quoi ma folle imagination m'entraîne. Je ne rêve qu'à l'avenir, & j'oublie le préſent. Ecoute-

donc, charme de mon ame, écoute, & dis enſuite s'il ne m'eſt pas permis de t'aimer. L'automne prochain je retourne pour deux mois dans mon couvent, ne t'en effraie pas. Je verrai mes parens, je leur peindrai ma ſituation, & les déterminerai ſûrement à écrire, conjointement avec moi, en Cour de Rome, pour obtenir d'être relevé de mes vœux. N'étant pas encore Prêtre, ma demande me ſera certainement accordée. Si tu doutes du ſuccès, ou ſi cette démarche ne réuſſit pas, je compte ſur ton amour, & dans ce cas j'ai déjà conçu un autre projet qui eſt excellent. Je flatterai ma mère pour en obtenir une ſomme d'argent, enſuite je reviendrai & me ſauverai avec toi dans un pays proteſtant. Là mon ſerment n'a aucune valeur, là nul vœu ne m'empêchera de te poſſéder pour toujours. Si nous pouvons y vivre & y trouver notre entretien.... Ah! je me garde bien de penſer à cela. Ton amour ſeul me donne la vie & la ſoutient, & celui qui peut travailler, ne meurt jamais de faim. Ainſi je ſuis à toi, éternellement à toi! »

Qui blâmera la pauvre Antonie, enivrée de plaisir? Se fiant entièrement au projet d'Isidore, se croyant déjà sa femme, & le cœur plein de cette joie, que les amans seuls peuvent connoître, elle l'attendit le même soir. Par un funeste hasard, ils purent sans obstacle rester trois heures tête-à-tête. Leur plaisir étoit extrême, leur amour ne connut plus de bornes. Ils s'embrassoient, tomboient dans des rêveries, se réveilloient, s'oublioient, & se permettoient tout. Ils revinrent trop tard de leur ivresse, & pour éloigner les regrets qu'elle leur causoit, ils s'occupoient de leur projet, & auroient voulu hâter le moment de l'exécution. Antonie s'apperçut bientôt qu'elle étoit grosse, & au commencement de l'automne elle ne s'arracha des bras d'Isidore, que dans l'espoir de le posséder bientôt pour toujours.

Isidore s'empressa de se rendre à son couvent, & sans aucun délai il alla chez ses parens, qui demeuroient dans le même endroit. D'abord il les sonda sur son plan d'une manière indirecte; mais à son grand étonnement,

Digitized by Google

il comprit que jamais ils ne conſentiroient à une choſe ſemblable, qu'ils laiſſeroient plutôt languir éternellement leur fils dans les cachots du couvent, que de ravir un époux à l'Egliſe. Alors il changea de langage: il feignit d'avoir contracté des dettes, & en fit l'aveu à ſa mère qui le chériſſoit. Il prétexta des achats conſidérables de livres, & d'autres dépenſes faites à l'Univerſité, le tout montant à deux mille florins, qu'il étoit obligé de payer à ſon retour; qu'au défaut de payement, il devoit s'attendre qu'on écriroit à ſon Abbé. Pour prévenir cet éclat, la mère promit d'abord de fournir cette ſomme dans deux mois, car il ne lui étoit pas poſſible de ſe procurer cet argent plutôt, à moins d'en informer ſon époux avare.

Comptant fermement ſur cette promeſſe, Iſidore partit pour l'Univerſité. En route, il faiſoit des projets pour l'enlevement d'Antonie. Il arrive chez elle, & la trouve ſeule & fondant en larmes.

Antonie (courant à lui & ſe jetant à ſon cou.) Oh! mon ami que viens-tu m'annoncer?

m'annoncer ? viens-tu me rendre la vie, ou me donner la mort ?

Iſidore. Te rendre la vie ! Nous ſerons heureux !

Antonie. Viens donc ! courons nous jeter aux pieds de nos parens.

Iſidore. Non, chère amante ! mon premier projet n'a pas réuſſi. Il ne nous reſte qu'à fuir.

Antonie. A fuir ? Oui ! par-tout où tu voudras, pourvu que ce ſoit promptement, ce ſoir même.

Iſidore. Mais pourquoi tant de précipitation ?

Antonie. Ma mère ſoupçonne mon état. Elle s'apperçoit du changement de ma taille ; elle veut demain matin —— Oh Iſidore, ſauve-moi, ſauvons-nous ! Que je ne devienne pas l'opprobre de ma famille, l'objet des plaiſanteries de la ville, la riſée de mes compagnes.

Iſidore. Grand Dieu ! Et je ne recevrai que dans un mois l'argent que m'a promis ma mère ! comment pourrai-je ſans fonds ſuffiſans te conduire dans un pays étranger, comment ——

Antonie. Hélas ! conduis-moi où tu voudras ! — Dans un déſert, dans une

misérable cabane. Que j'y meure dans l'indigence; mais fuyons, fauvons-nous! —

Iſidore. O Dieu! prends pitié de moi, donne-moi des forces! — Ah! tu m'as exaucé! Antonie, dans une heure je te rejoindrai.

Antonie. Non, je ne te quitte pas! tu vois combien ma poſition eſt terrible; tu ne ſais aucun moyen de me ſecourir, tu veux m'abandonner; mais, corrupteur de mon innocence, tu —

Iſidore. Antonie! Antonie! ſois moins cruelle. Ne me jette pas dans l'abattement, quand l'activité m'eſt ſi néceſſaire. Tes doutes ſur mon amour m'affligent plus que l'état affreux dans lequel nous nous trouvons. Duſſes-tu périr ſur l'échafaud, j'y périrois avec toi. Mais inſenſé que j'étois, de vouloir te quitter un ſeul inſtant! Raſſemble à la hâte quelques effets, & ſuis-moi.

O mon père, ô ma mère! s'écria Antonie, & prenant ce qui ſe trouvoit ſous ſa main, elle ſe gliſſa hors de la maiſon paternelle avec Iſidore. Perſonne ne les apperçut.

Quoiqu'il fit déjà obſcur, elle ne le ſuivoit que de loin, afin d'éviter tout ſoupçon. Arrivés dans une rue peu fréquentée, elle lui demanda doucement : où me conduis-tu ? Dans un aſile aſſuré, lui répondit-il. Suis-moi dans la maiſon voiſine, & attends à la porte où j'entrerai. C'étoit chez une vieille ſage-femme, dont par haſard la demeure lui étoit connue. Madame, lui dit-il, vous êtes par votre état la confidente des amans malheureux ; votre devoir eſt de ſauver l'honneur d'une fille ſéduite, de lui donner vos ſoins. Je vous conjure au nom de Dieu d'avoir pitié de mon amie. Voici tout l'argent que j'ai ſur moi, (*il lui donna neuf ducats.*) Demain je vous en apporterai encore ; mon nom eſt frère Iſidore. Par mon habit vous connoiſſez mon Ordre, ainſi vous pouvez toujours me trouver, ſi je ne tenois pas ma parole.

La ſage-femme. Amenez moi votre amie, elle ſera bien & en parfaite ſûreté chez moi. Cet argent ſuffira pour la ſoigner auſſi long-tems qu'elle en aura beſoin.

Iſidore. Non, il ne ſeroit pas ſuffi-

sant. —— Mais vous vous rendez à ma prière. (*Il ouvrit la porte.*) Voilà mon amie! (*En se mettant à genoux.*) Si vous avez un cœur sensible, si jamais les malheureux ont excité votre pitié, s'ils ont attendri votre ame, compatissez encore aux maux de cette infortunée, tenez-lui lieu de mère. Elle a abandonné ses parens, pour cacher la honte dont je l'ai couverte!

Alors Antonie se jeta aussi à genoux devant cette femme, qui la releva avec attendrissement, en leur promettant tous les secours qui dépendroient d'elle.

Antonie. Mais suis-je en sûreté ici? Mon père fera des recherches dans la ville ——

La sage-femme. Ne craignez rien! Aucune garde, aucune personne qui puisse vous être suspecte n'entre jamais chez moi (*). Vous pouvez rester

(*) Une sage loi du pays, où vivoit Antonie, le défend expressément. La demeure d'une sage-femme assermentée, est exempte de toute recherche. La fille abusée y trouve un asile; elle y peut vivre

tranquillement dans ce cabinet, vous n'y ſerez pas vue, & celui qui vous a introduite, pourra ſeul vous reprendre.

Iſidore. Eh bien Antonie! As-tu encore des doutes?

Antonie. Non cher Iſidore; mais te verrai-je quelquefois?

Iſidore. Oh! ſûrement. Je viendrai tous les ſoirs te conſoler, & pour éviter tout ſoupçon de la part de tes parens, je me rendrai demain matin auprès d'eux. Je leur ——

Antonie. Hélas! tu verras la fureur de mon père, l'affliction de ma mère, tu ſeras attendri, & peut-être tu leur avoueras tout, je ſortirai déshonorée de mon aſile ——

Iſidore. Toujours des craintes! tu reſteras ici juſqu'à-ce que nous puiſſions exécuter notre projet.

Antonie. (*le regardant attentivement.*) Mais d'où vient ta pâleur! Ton front eſt couvert de ſueur. Qu'as-tu?

---

cachée aux yeux du monde, & accoucher de même. C'eſt un des moyens les plus propres d'empêcher l'infanticide, qui en effet devient plus rare dans ce pays.

Iſidore. Depuis quelques jours un grand mal de tête m'accable.

Antonie. Va donc te repoſer. J'adreſſerai pour toi des prières au ciel, & je t'attends demain avec des nouvelles de mes pauvres parens.

Après avoir long-tems héſité, il s'en alla, en recommandant de nouveau ſon amante à la ſage-femme. Antonie ſe retira dans la chambre qui lui étoit deſtinée, pleura ſur la douleur qu'elle ſe reprochoit d'avoir cauſée à ſes parens, & paſſa toute la nuit éveillée, tourmentée par de noires idées. Le lendemain ſon état fut auſſi pénible, & ſon chagrin & ſes pleurs redoublèrent quand le ſoir Iſidore ne parut pas. Sur ſes vives inſtances, la ſage-femme alla le matin ſuivant ſavoir de ſes nouvelles. Il eſt malade depuis hier, répondit le portier du couvent, en refermant auſſitôt la porte. A cette nouvelle, Antonie perdit entièrement connoiſſance. Revenue à elle, elle paſſa cinq jours & cinq nuits dans les plus vives alarmes. A tous ſes meſſages on donnoit la même réponſe, ſans aucune autre explication. Elle ne penſoit plus alors à ſes parens, n'étoit occupée

que d'Iſidore, & faiſoit les vœux les plus ardens pour le voir bientôt rétabli.

Le ſoir du cinquième jour, au moment de la retraite, elle étoit encore ſans lumière, un Eccléſiaſtique entra dans ſa chambre. Elle ſe leva précipitamment, courut à lui, voulut embraſſer ſon cher Iſidore; mais elle s'apperçut bientôt de ſon erreur, en voyant un frère inconnu du même Ordre.

L'Eccléſiaſtique. N'ai-je pas l'honneur de parler à Mademoiſelle M**?

Antonie (*en tremblant*) Oui, c'eſt mon nom! (*Prenant enſuite plus de courage.*) Comment ſe porte le frère Iſidore?

L'Eccléſiaſtique. J'ai des commiſſions de lui. Il ——

Antonie. Pourquoi ne vient-il pas lui-même? Eſt-il encore malade? Quelle maladie a-t-il?

L'Eccléſiaſtique. Il avoit une fièvre chaude.

Antonie (*en s'écriant*) Il avoit! Dieu! Il eſt donc —— Où la fièvre l'a-t-elle quitté? Va-t-il mieux? Sent-il du ſoulagement? Quand pourra-t-il ſortir? Demain? Après demain?

L'Eccléſiaſtique (*d'un air triſte.*) Prenez courage, Mademoiſelle.

Antonie (*tremblante.*) O Dieu! parlez!

L'Eccléſiaſtique. Il eſt mort ce matin à 10 heures.

Antonie friſſonnoit; elle éleva ſes mains au ciel, ſa voix ſe convertit en un cri aigu & déchirant, elle tomba, mais ſe releva promptement, & ſe traîna vers une chaiſe voiſine. On apporta de la lumière, on la ſecourut, mais elle reſta ſans connoiſſance, ne ſentant que l'horreur de ſa ſituation, n'écoutant, n'appercevant rien. Ses yeux étoient fixés ſur l'Eccléſiaſtique, & ſi quelqu'un lui en interceptoit la vue, elle le repouſſoit avec force. Je reviendrai demain, lui dit l'Eccléſiaſtique, & il ſortit. Ses regards le ſuivirent juſqu'à la porte, & y reſtèrent attachés. Après avoir inutilement employé tous les moyens poſſibles pour la conſoler, la ſage-femme enfin la déshabilla, & paſſa avec ſa fille toute la nuit à côté de ſon lit. La malade reſta parfaitement tranquille & ne dit pas un mot; une ſueur froide & abondante couvroit ſon front. De tems en tems elle re-

Digitized by Google

muoit les lèvres, mettoit ſouvent la main ſur ſon cœur oppreſſé. Le matin elle fit de fréquens & profonds ſoupirs; la ſage-femme étoit alors obligée de ſortir pour affaires; à ſon retour elle la trouva dans le même état. Participant à ſa douleur, elle s'approcha d'elle d'un air attendri. Antonie la regarda long-tems fixément.

Antonie. Le ſavez-vous déjà? Mon— *La voix lui manqua de nouveau; des larmes ſe précipitèrent de ſes yeux. Elle répétoit ſouvent le mot: mon! & un nouveau torrent l'empêchoit chaque fois de continuer.*

La ſage femme. Hélas! qui ſait, ſi cela eſt vrai? Si —

Antonie. Paix! Ne tentez pas de me conſoler. O Iſidore! —

Lorſqu'elle prononçoit ces mots, l'Eccléſiaſtique qu'elle avoit vu la veille, rentra dans ſa chambre. Antonie ſe leva précipitamment. Ses yeux étinceloient de joie, la pâleur mortelle de ſes joues diſparut, mais un moment après elle retomba en arrière, enveloppa ſa tête dans la couverture de ſon lit, & ſes pleurs redoublèrent.

L'Eccléſiaſtique. Eh bien, Mademoiſelle, comment vous portez-vous ?

Antonie ne répondit rien, & il continua : hier vous n'étiez pas en état d'entendre ma commiſſion.

Antonie. Ah, que je ne le ſois jamais !

L'Eccléſiaſtique. Voici une bague que j'ai à vous remettre.

Antonie (*en la ſaiſiſſant avidement.*) C'en eſt fait ! Cela eſt certain ! Il eſt mort ! (*Elle prit cette bague, la baigna de ſes larmes, en répétant ſouvent* : mort ! !).

L'Eccléſiaſtique. Ce matin on a tranſporté ſon corps au couvent.

Antonie (*en ſe tordant les bras.*) Sans que je l'aye vu encore une fois ! (*Elle ſe tut quelques inſtans.*) Racontez-moi, je vous prie, les circonſtances de ſa mort.

L'Eccléſiaſtique. La ſemaine paſſée, Iſidore revint au couvent. Un jour à ſouper, il ne ſe ſentit pas bien portant. Il s'en plaignit à moi & alla ſe coucher. Le lendemain matin, je le trouvai fort mal ; une fièvre violente bruloit ſes veines, ſes ſens étoient en déſordre. Nous fimes appeler le Médecin ; mais rien ne put le calmer ; ſon délire augmentoit ſans ceſſe. Je

Digitized by Google

le veillai la dernière nuit de ſa vie. Il étoit alors tranquille, ſon pouls ne battoit plus avec autant de violence, je lui parlai, il me répondit, & pendant une petite demi heure qu'il put faire uſage de ſa raiſon, il me découvrit tous ſes tourmens, & me pria, les larmes aux yeux, d'être votre père, votre conſolateur, votre ſauveur. Il me donna cette bague pour vous la remettre après ſa mort. Il voulut écrire à ſa mère pour lui demander de l'argent, mais cela ne lui fut pas poſſible. Il ſe confeſſa, & pria Dieu avec ardeur pour la prolongation de ſa vie. Au moment même qu'il me dictoit la première ligne d'une lettre à ſes parens & qu'il me les nommoit, le délire le reprit, & il expira à 10 heures du matin.

Antonie avoit écouté ce récit avec fermeté.

L'Eccléſiaſtique. Puis-je faire quelque choſe pour vous? Si je ſuis en état de vous conſoler, de vous aider de mes conſeils, vous pouvez entièrement diſpoſer de moi.

Antonie. Pouvez-vous rappeler Iſidore à la vie?

L'Eccléſiaſtique. Non, cela n'eſt pas en mon pouvoir.

Antonie. Dans ce cas, vous ne pouvez non plus me conſoler.

L'Eccléſiaſtique. Eh bien, je m'affligerai avec vous de la mort de mon ami.

Antonie. Non plus! Il n'étoit que votre ami, mais il devoit être mon époux, (*avec un profond ſoupir*) le père d'un enfant ſans ſecours! —— Notre triſteſſe n'eſt pas la même, nos douleurs ne peuvent ſe confondre. —— Cependant vous pouvez me rendre un ſervice. —— C'eſt de garder un profond ſecret ſur toute cette hiſtoire.

L'Eccléſiaſtique. Comptez ſur mon éternel ſilence. Il eſt de mon intérêt, de celui de tout notre Ordre, que ——

Antonie. C'eſt auſſi l'intérêt de mes pauvres parens. (*Elle ne put contenir ſes ſanglots.*) Maintenant quittez-moi! Retirez-vous, je vous en prie. Quand je ſerai à ma dernière heure, je vous ferai appeler. Alors ——

L'Eccléſiaſtique. Vous ne mourrez pas.

Antonie. Ne pas mourir? Et vous voulez être mon conſolateur? Ah, allez! allez!

Digitized by Google

Enfin, l'Eccléſiaſtique s'éloigna & promit de revenir ; mais il ne reparut pas. Je veux croire pour ſon honneur, que des obſtacles invincibles l'en ont empêché, ſans quoi je l'appelerois hautement hypocrite, homme dur, & qui déshonore la Religion.

Antonie vécut tranquille & réſignée. Elle répandoit toujours beaucoup de larmes, mais en ſecret ; elle ne ſortoit pas de ſa chambre, ne parloit à perſonne, mais ſouvent avec elle même. La ſage-femme l'épioit un jour qu'elle étoit à genoux devant un crucifix : tu jettes des regards ſi doux ! diſoit-elle, & tu es ſi cruel ! Pourquoi lui plutôt que moi ? Il auroit vécu ſans moi, il auroit été affligé dans ſon couvent, il auroit pleuré ; mais il auroit vécu ! Je ſuis abandonnée du ſeul homme qui devoit être mon appui, mon ſauveur ! Je ſuis rebutée de mes parens, bannie de leur maiſon, rejetée de mes compagnes ! Je porte dans mon ſein un enfant qui rougira de ſa naiſſance, qui ſera mépriſé, & qui un jour maudira ſa mère. Hélas ! ſois clément, pardonne-moi ma faute !

Retire-moi vers toi avant que je lui donne le jour.

La charitable vieille ne put retenir ſes larmes, & réſolut de tenter tout pour relever le courage d'Antonie, mais elle n'y put parvenir; jamais elle n'en obtint un ſourire, jamais le moindre ſigne de contentement. Elle parloit conſtamment d'Iſidore. Si je pouvois le revoir une ſeule fois, au moins en ſonge! C'étoit toujours ſa dernière idée. Au milieu d'une des nuits ſuivantes, la ſage-femme dormoit profondément, elle fut réveillée en ſurſaut, & même épouvantée par la voix d'Antonie, qui s'écrioit : je l'ai vu, il vient de me quitter dans ce moment même. Il a mêlé ſes larmes aux miennes, m'a embraſſée, mais comme ſa bouche étoit froide, ſes mains roides! Il ne pouvoit me preſſer. Il m'a promis, il a juré de venir me chercher dans peu. O bon Iſidore! remplis bientôt ta promeſſe!

Elle étoit ſi gaie, ſi contente, que la vieille ſage-femme ne put ſe rendormir, & fut obligée de babiller avec elle pendant tout le reſte de la nuit. Le matin elle lui apporta un étui d'ar-

Digitized by Google

gent & quelques autres petits bijoux. Vendez-les, lui dit-elle, car ce qu'Iſidore vous a donné, doit être employé. Le produit de ces bagatelles, ſuffira vraiſemblablement à me nourrir juſqu'à-ce qu'il vienne me chercher. Mais je ne vendrai jamais ces deux bagues que nous nous donnâmes réciproquement, duſſé-je avec mon enfant mourir de faim. Le pauvre innocent pourra s'en amuſer un jour, les ronger s'il a faim, mais je ne puis les vendre. Mon Iſidore s'eſt informé ſi je les conſervois. Je te reconnois à cette bague, me dit-il, lorſqu'il vint. Ce n'eſt pas toi, diroit-il, lorſqu'il reviendroit & ne trouveroit pas la bague. Elle déraiſonnoit ainſi continuellement, & la ſage-femme ſortit avec répugnance pour aller vendre ces effets.

Enfin le moment de ſon accouchement arriva. Elle mit au monde un enfant mort, le vit ſans émotion, & ne pleura point quand on l'emporta. Il a eu pitié du plus miſérable, il en aura auſſi de moi! Ce fut tout ce qu'elle dit.

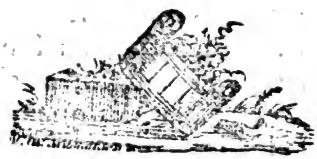
La bienfaiſante ſage-femme la nourriſſoit depuis plus de 15 jours à ſes

fraix. Antonie s'en apperçut. Le lendemain elle prit tout ſon linge, tout ce qu'elle avoit ramaſſé à la hâte dans la maiſon de ſes parens, & l'envoya vendre. Elle paya ſa dette, & partit le jour ſuivant, ſous prétexte d'aller chez ſon frère, par l'entremiſe duquel elle eſpéroit ſe reconcilier avec ſes parens.

Quinze jours après, le ſacriſtain du couvent dans lequel Iſidore étoit enſeveli, informa l'Abbé, qu'il remarquoit depuis quelque tems une jeune femme dans l'Egliſe, pleurant toujours, & y ayant même paſſé la nuit. On la prit pour une voleuſe, & après que le ſacriſtain l'eut miſe par force hors de l'Egliſe, on la fit renfermer. Elle fut interrogée & jugée folle, en conſéquence conduite hors de la juriſdiction du couvent; mais le lendemain on la trouva encore dans l'Egliſe. L'Abbé la fit chaſſer une ſeconde fois. Le ſacriſtain rapporta, qu'elle avoit ſouvent invoqué ſaint Iſidore. Dans l'après-midi quelques payſans la virent de loin, entrer doucement dans un étang, s'y enfoncer & diſparoître. Ils accoururent, mais trop tard. Dix jours après

ſon cadavre revint ſur le bord, & on l'y enterra, ſans aucune prière, ſans aucune bénédiction. De la mouſſe & des ronces croiſſent à l'endroit où elle repoſe. Elle dort éloignée de ſon Iſidore, & perſonne hors le petit nombre de ceux qui ſavent ſon hiſtoire, ne lui voue une larme.

Les père & mère de cette fille infortunée ſont mort depuis peu ; c'eſt ce qui m'engage à publier ſon hiſtoire, qui m'eſt connue depuis long-tems. Ils n'apprirent jamais ce que leur fille étoit devenue, & pleuroient ſa mort quand elle vivoit encore.



Digitized by Google

N°. 9.

Charles & Catherine.

JAQUES, payſan de M** & ſa femme, menoient depuis long-tems une vie aiſée. Pendant la guerre, ils furent deux fois pillés, & une fois toute leur maiſon fut incendiée. Par leur induſtrie, par une activité infatigable, ils réparèrent toujours ces malheurs. Mais Jaques avançoit en âge, ſes forces diminuoient, il fut obligé de garder le lit des ſemaines entières, & de confier la culture de ſes terres à des gens à gages. Une grêle ravagea ſes champs, deux mauvaiſes années lui firent contracter des dettes, & hypothéquer ſon bien.

Sa ſituation l'attriſtoit; le chagrin lui arrachoit des larmes quand il falloit payer des intérêts &, faute d'argent, faire de nouvelles dettes. Son unique enfant, une fille belle & ſage, ſavoit ſeule le conſoler dans ces momens. Elle diſoit conſtamment, je veux épouſer un homme laborieux,

Digitized by Google

nous travaillerons de concert & ſans relâche pour acquitter vos dettes, & vous pourrez encore long-tems couler des jours heureux & tranquilles. Le fils d'un riche payſan ſe préſenta, la rechercha en mariage. Il peut vous rendre le bonheur, dit Catherine à ſon père, & quoiqu'il ne ſoit pas de mon goût, je l'accepterai cependant. S'il devient le bienfaiteur de mon père, mon amour ne tardera ſûrement pas à ſe manifeſter.

Le tems des fiançailles étoit déjà fixé. Le Souverain augmentoit ſes troupes, & formoit de nouveaux Régimens; des ſoldats furent auſſi envoyé dans le village de Jaques. Un Dimanche une compagnie de dragons y arriva, & ſe rendit à l'Egliſe pour aſſiſter au ſervice divin qu'on venoit de commencer. Un jeune Brigadier, très-beau garçon, étoit debout en face de Catherine. Le frais du matin avoit relevé la vivacité de ſon teint, & chacun diſoit à l'oreille de ſon voiſin : voilà un bel homme! Après avoir promené ſes regards ſur toutes les filles du village, il les avoit arrêtés ſur la belle Catherine, elle s'en apperçut, & ſen-

tit pour la première fois son cœur au pouvoir de l'amour. Charles, c'étoit le nom du Brigadier, remarqua son visage animé, ses beaux yeux, dont les regards annonçoient l'amour, & sentit son cœur brûler du même feu. La chose paroîtra sans doute invraisemblable, on sera tenté de plaisanter, mais que sera-ce donc si j'ajoute, que dans ce moment Charles & Catherine se promettoient intérieurement de s'aimer toujours, de ne s'abandonner jamais. La plus violente passion est souvent, je dirois presque, est *toujours* l'effet d'un moment; les regards qui se rencontrent, un serrement de main, un mot suffisent pour l'allumer dans deux cœurs qui sympathisent.

J'ai vu souvent un jeune homme & une jeune fille vivre habituellement ensemble pendant des années entières, ni l'un, ni l'autre ne pensoit à l'amour Un jour leurs yeux par hasard se rencontroient, ils avoient une expression qui ne s'étoit point encore fait remarquer; les deux cœurs étoient atteints du même trait, ils sont unis pour toujours.

Ce qui n'arriva là qu'après plusieurs

Digitized by Google

années, eut lieu ici dans le premier moment. Catherine retourna triſte & penſive chez ſon père. Le repas frugal n'étoit plus de ſon goût, elle ſe plaignit de mal de tête, & ſe retira dans ſa chambre. Jaques inquiet vint la voir.

Jaques. Ma fille! es-tu malade?

Catherine. Mon père, je ne ſuis pas à mon aiſe; j'ai la tête extrêmement peſante.

Jaques. George eſt là bas; veux-tu qu'il monte?

Catherine. Non mon père, non! Il faut vous en faire l'aveu; je ne puis épouſer George.

Jaques. Comment? Et tu me l'as promis. J'ai donné ma parole.

Catherine. Vous pouvez me contraindre, mais vous me feriez mon malheur. Je mourrois.

Jaques. Penſes-tu bien à ce que tu dis?

Catherine. Oui mon père, oui! ne me rendez pas malheureuſe! (*elle pleure.*)

Jaques. Ne pleure pas. Tu es mon ſeul enfant. Je conſentirois plutôt à perdre le peu de bien qui me reſte,

Digitized by Google

que de jamais contraindre ton inclination.

Catherine. Ah! vous n'aurez point ce ſacrifice à faire; Dieu ne nous abandonnera pas!

Jaques. Qu'il t'entende! — Mais George attend. Je vais lui faire part de ta réſolution, & l'engager à ceſſer ſes aſſiduités.

Catherine. Ah! mon père, combien je vous remercie de votre bonté!

Jaques ſortit, & ſa fille courut à la fenêtre pour voir quand George s'en iroit. Celui ci inſtruit de ſon refus, ſe retira en murmurant. Le mal de tête de Catherine diſparut auſſitôt; ſon cœur s'ouvrit à l'eſpérance. Le beau Brigadier paſſa. Quelle différence entre George & lui! Elle n'avoit jamais aimé le premier, elle le voyoit arriver avec indifférence; elle étoit bien aiſe quand il s'en alloit; mais quand le gros tilleul de la cour lui eut intercepté la vue de Charles, une larme s'échappa. George n'avoit jamais obtenu un baiſer, mais dans ce moment ſi Charles lui en eut demandé un, elle lui en auroit donné mille. Elle voulut reſpirer le grand air, & ſortit. La

Digitized by Google

soirée étoit belle, elle disposoit à l'amour. Le soleil alloit disparoître derrière les montagnes, vous en rirez peut-être, mais songez jusqu'où peut s'égarer l'imagination d'une fille bien amoureuse! dans cette image majestueuse elle vit son divin Charles, disparoissant à ses yeux. Le chant des oiseaux lui rappeloit la voix harmonieuse de Charles à l'Eglise. Un petit vent agitoit le feuillage des arbres, elle se souvint qu'un instant avant il agitoit les beaux cheveux de son amant. Le ciel coloré de l'astre du jour à son coucher, lui rappelant ses joues enflammées, & chaque bel arbre lui peignoit son maintien noble & gracieux.

La tête remplie de ces folles idées, elle se promenoit dans le village, regardoit chaque soldat en rougissant, cherchoit son amant, & ne le trouvoit. Où pourroit-il être? se disoit-elle. S'il étoit actuellement assis près d'une autre? S'il la serroit dans ses bras, lui raviſſoit le premier baiser & recevoit le second de bon gré! Ces appréhensions firent disparoître l'image du soleil couchant, elle n'entendit plus le chant des oiseaux, ne vit plus l'effet du vent,

Digitized by Google

elle n'apperçut que Charles dans les bras d'une rivale. Son mal de tête revint, ſon cœur battit avec force, ſes yeux ſe remplirent de larmes. Elle s'en retourna précipitamment, ſans s'appercevoir que Charles ſuivoit ſes pas.

Charles. Où allez-vous donc ſi vîte, Mademoiſelle?

Catherine (*ſaiſie & toute joyeuſe.*) Moi! moi!

Charles. Je vous ai remarquée ce matin à l'Egliſe, vous avez diſparu à mes yeux; je vous ai cherchée depuis dans tout le village.

Catherine (*les yeux baiſſés, mais toute oreille.*) Je ne mérite ſûrement pas qu'on ſe donne tant de peine pour moi.

Charles. Ah! ſi vous ſaviez combien vous valez à mes yeux! Vous êtes belle comme un ange!

Catherine. Hélas! ſi vous parliez ſincèrement.

Charles. Pardieu! J'ai déjà vu beaucoup de filles dans le monde, mais aucune qui vous valut, aucune qui au premier regard m'ait fait autant d'impreſſion.

Catherine.

Catherine. Il faut que je m'en aille!

Charles. Pourquoi? J'ai tant de choſes à vous dire! Reſtez, je vous prie, encore un peu.

Catherine. Je reſterois volontiers; mais ſi l'on me voit parler à un ſoldat, je ſerai blamée.

Charles. Combien cela eſt déſagréable! Mais ne pourrois-je pas au moins vous aller voir.

Catherine. J'ignore ſi cela conviendra.

Charles. Où demeure votre père?

Catherine. Mon père? Là-bas à cette maiſon jaune, près des gros tilleuls. Il y a ſous ces tilleuls des bancs ſur leſquels on eſt ſi bien le ſoir! Les tilleuls ſont à préſent en fleurs. Sentez, leur odeur ſe répand juſqu'ici!

Charles. Je vais vous accompagner. Nous nous y aſſierons pour cauſer enſemble.

Catherine. Cela n'eſt pas poſſible! Mais vous pouvez aller voir mon père, qui affectionne les ſoldats, & aime beaucoup à parler de guerre.

Elle le quitta en ſautillant; il étoit naturel que Charles la ſuivit. Dès le même jour il fit connoiſſance avec ſon père, & dans le courant de la ſemaine

il quitta son logement, quoique plus commode, pour demeurer chez Jaques. Alors les amoureux se virent journellement. Charles s'expliqua plus clairement, & Catherine ne dissimula pas davantage. Tous deux s'aimoient, leurs ames étoient à l'unisson, ils pensoient, agissoient & sentoient de même. Quand Charles n'étoit pas de service, il alloit travailler aux champs avec Catherine, & quoique ses mains ne fussent pas accoutumées aux ouvrages de la campagne, l'amour qui peut tout, lui donnoit des forces, de sorte que Jaques pouvoit se passer d'un journalier. Le bon vieillard & sa femme furent sensibles à son zèle, & tâchèrent de lui témoigner leur reconnoissance. Mais un baiser de Catherine, étoit pour lui la plus douce récompense.

La moitié de l'automne s'étoit écoulée, les granges étoient remplies, lorsque Jaques & sa femme furent invités à la fête d'un village voisin. On vouloit que Catherine fut de la partie, mais un mal de tête feint, la dispensa de ce plaisir, que Charles ne pouvoit pas partager.

Ils étoient assis le soir dans la mai-

ſon, ſans lumière; ils ſe tenoient entrelacés, ſe donnoient des baiſers innocens, & faiſoient de beaux projets. D'abord ils s'agiſſoit de ſavoir, comment ils s'y prendroient pour faire à leurs parens l'aveu de leur amour, puis obtenir leur conſentement pour le mariage. Depuis long-tems l'œil vigilant du père avoit remarqué leur penchant, & pour en être plus certain, il s'eſquiva de la fête, entra ſans être aperçu dans la chambre où ils étoient, & écouta long-tems leur entretien.

Jaques (*s'approchant de ſa fille.*) Catherine! va chez le vieux Michel lui dire de venir demain battre de la graine.

Catherine. Ah mon Dieu! Vous êtes là mon père! Y a-t-il long-tems? Où eſt donc ma mère?

Jaques. Elle va venir. Va vîte! va!

Catherine toute ſurpriſe, obéit à ſon père. Jaques battit le briquet, alluma la lampe, la poſa ſur la table, & vint s'aſſeoir près de Charles, qui avoit perdu contenance.

Jaques. Eh bien! N'avez-vous rien à me dire?

Charles. Cher papa ——

Jaques. Et puis !

Charles. Vous nous avez épiés.

Jaques. Epié ? Pourquoi ? C'eſt ici ma chambre ! Je ne ſuis pas accoutumé de heurter ; j'entre tout droit !

Charles. Oh ! ne grondez pas votre fille. Ne lui en voulez pas !

Jaques. Je ſuis un bon père. Il y a déjà ſix mois que vous logez chez moi, vous ne pouvez pas dire que je l'aye jamais réprimandée ſans ſujet, ou trop durement.

Charles. Cela eſt vrai ! Mais ——

Jaques. Je vois que vous avez quelque choſe ſur le cœur. Parlez-moi avec confiance.

Charles. Ma foi, vous ſavez déjà tout.

Jaques. Je ne ſais rien, mais je veux vous raconter quelque choſe. Feu mon père, Dieu veuille avoir ſon ame ! C'étoit un brave & excellent homme ! Tout ce qu'il diſoit, on pouvoit le croire comme l'Evangile. —— Mon père donc me diſoit un jour : Jaques, ſi tu as jamais une fille, prens garde aux hommes, & ſur-tout aux ſoldats. Ces Meſſieurs-là ſont accoutumés à faire bombance aux dépens

du Régiment; ils séduisent une fille aussi vîte qu'un éclair passe, & la rendent malheureuse, ainsi que ses parens. Leurs juremens rempliſſent les oreilles du père & de la mère, & puis ils s'en vont. —— Avouez-le; mon père n'a-t-il pas dit la vérité?

Charles. Non, mon bon vieux père, non!

Jaques. Il vous sera difficile de me prouver le contraire.

Charles. On rencontra parmi les soldats beaucoup de braves & d'honnêtes gens, comme il y a des coquins & des mauvais sujets dans tout autre état. Mais dans ce moment je ne plaiderai pas pour eux, je parle pour moi. —

Jaques. Je vous écouterai volontiers!

Charles. Mon père est un bon & riche bourgeois de la ville impériale de N**; il me donna, comme à son fils unique, une éducation au-dessus de mon état. Il fallut me vouer aux études, & selon ses vues, j'étois destiné à devenir un grand seigneur. A peine je me fus rendu à l'Université, que ma mère mourut, & avec elle toute ma félicité. Aveuglé par l'amour, mon

père épousa, en secondes nôces, une jeune étourdie, qui, par des vues intéressées, me déroba son cœur & son affection. Il me rappela auprès de lui, & me reprocha ce que, de son plein gré, il avoit dépensé pour moi. Dans ma colère j'injuriai ma belle-mère, & il me chassa de la maison. Réduit au désespoir, je m'engageai dans les troupes de votre Monarque. Mon engagement est pour six ans; & je sers fidèlement depuis près de cinq. On m'a fait sous-officier, je suis aimé de ceux qui me sont subordonnés, & estimé de mes supérieurs. J'arrivai ici, je vis votre fille, je l'aimai dès le premier instant, & ne cesserai jamais de l'aimer. Rendez-moi complètement heureux, en consentant à notre union.

Jaques. Mon cher ami, vous exigez beaucoup. Vous demandez plus que je ne saurois donner. Catherine est mon unique enfant, sa mère & moi nous n'avons rien de plus cher. C'est pour elle que je me suis donné tant de peine, que je me suis affoibli, que j'ai travaillé plus que les forces d'un homme ne le comportent, afin de réparer beaucoup de malheurs, & de

lui laiſſer un jour un honnête patrimoine. Mais j'ai trop entrepris, les années me font éprouver leur poids, mes bras n'ont plus la même vigueur, il me faut des valets, & malgré cela mes affaires ne s'améliorent pas. Je ſuis accablé de dettes, & ſi cela continue, j'aurai bientôt terminé ma carrière. Dois-je donc laiſſer aller dans un pays étranger ma ſeule eſpérance, l'unique conſolation de ma vieilleſſe; dois-je me voir abandonné de tout le monde, laiſſer vendre mon bien, & être réduit, avec une vieille femme, à la mendicité, ſans être certain qu'au moins mon enfant ſoit avantageuſement établi. — Monſieur, vous êtes un brave homme, je veux vous parler à cœur ouvert. Je m'étois flatté juſqu'ici, que ma fille choiſiroit un mari qui pût m'aider, & de ſon travail, & de ſa fortune. Cela ſeroit auſſi arrivé, ſi vous n'y euſſiez mis obſtacle. A préſent, je cours riſque d'être cité en Juſtice, parce qu'elle a refuſé le fils d'un riche payſan, dont je ſuis le débiteur; & c'eſt à cauſe de vous, qu'elle l'a refuſé.

Charles. Je pourrois peut-être remé-

dier au mal que j'ai fait. J'écrirai demain à mon père, je lui demanderai avec inſtance 400 écus pour tout mon héritage. J'écrirai auſſi à ma belle-mère; je m'engagerai envers elle, à abandonner, moyennant cette ſomme, tous mes droits à la ſucceſſion de mon père, & à ne jamais rien lui demander. En m'y prenant ainſi, j'obtiendrai certainement cet argent. Me refuſerez-vous encore votre fille?

Jaques. Oui! Car, ne le trouvez pas mauvais, vous reſterez toujours ſoldat?

Charles. Non, tandis que je le ſerai, je ne me marierai pas; mon engagement d'ailleurs s'y oppoſe. J'endurerai tranquillement encore ces dix-huit mois; je vous aiderai dans vos travaux le plus que je pourrai, je ſervirai comme Jacob pour ſa Rachel, & ne ſerai déclaré l'amant de Catherine, qu'après avoir quitté cet habit.

Jaques. A la bonheure Monſieur, ſi c'eſt ainſi, j'y conſens. (*En lui tendant la main.*) Touchez-là, je vous veux du bien, ma femme vous aime, & ma fille eſt folle de vous. Je ſuis fâché d'être obligé d'y mettre des con-

Digitized by Google

ditions, mais il faut pourtant penser à l'avenir. Tâchez d'obtenir 200 écus de votre belle-mère, c'eſt ce dont je ſuis le plus preſſé, & alors vous aurez ma fille & mon bien avec elle. Si vous travaillez aſſidument, ſi Dieu vous préſerve de malheurs, vous pourrez vivre dans une honnête aiſance.

Charles. O brave homme! vous me rendez le plus heureux des mortels. J'écrirai dès aujourd'hui. — Ah! ſi Catherine vient, quand elle entendra! — Quelle joie! Quels délices!

Jaques. Chut, elle vient!

Catherine. Mon père! Michel ne peut pas venir, il eſt malade.

Jaques. Le pauvre diable! — Et toi, comment va ton mal de tête?

Catherine. Un peu mieux, mon père.

Jaques. Que fais tu donc là dans ce coin? Approche ici. Dis-moi un peu! — Tu m'as l'air d'avoir quelque choſe ſur le cœur. — Comme ſi tu avois trompé ton père & ta mère.

Catherine. Grand Dieu!

Jaques. Comme ſi tu voulois t'en aller avec un ſoldat!

Catherine (*en pleurant.*) Oh! non, mon père! Il veut tâcher de ſe déga-

ger, rester avec nous, & vous aider en travaillant assidument.

Jaques. Qui, donc? qui?

Charles. Ne tourmentez donc pas ainsi la pauvre enfant! Catherine nous serons heureux., ton père approuve notre amour. ——

Catherine. Ah Dieu! mon cher, mon tendre père! Est-ce vrai? Puis-je me livrer à la joie?

Jaques. Eh bien! Eh bien! La chose n'est pas encore certaine, mais s'il plaît à Dieu, j'espère que cela pourra reussir.

Catherine. Ah grand Dieu! O mon père, Oh! Comment vous remercier! O mon cher Charles, je ferai à toi, pour jamais à toi! Ah! mon pauvre cœur est bien soulagé. Mon père! je ne saurois reconnoître vos bontés. Viens Charles, remercions-le ensemble!

Alors les deux amans se jetèrent aux pieds du vieillard. Il vit la joie briller sur leurs visages, les entendit balbutier, & fut attendri jusqu'aux larmes. Dieu, leur dit-il, vous a créés l'un pour l'autre, il prendra soin de vous! — Relevez-vous, mes enfans.

Je vais me rendre auprès de ma bonne femme, lui dire que j'ai engagé deux personnes pour le mariage. Elle ne s'y opposera pas, je vous en suis garant.

Il sortit, accompagné des remercîmens & des bénédictions de sa fille & de Charles. Il s'arrêta à la porte. Mr. le Brigadier, dit-il en souriant, je vous laisse seul avec ma fille. J'ai eu vous beaucoup de confiance! — Je n'en abuserai jamais, répliqua celui-ci.

Voilà donc les deux amans seuls. Quelques heures se passèrent, ils étoient entièrement abandonnés au ravissement, au sentiment de leur prochain bonheur. Charles écrivit enfin à son père & à sa belle-mère. Le lendemain matin, il porta lui-même les lettres à la poste, & toute la famille vécut tranquille & contente dans l'espoir d'une réponse satisfaisante, Jaques renvoya jusqu'à cette époque les plus pressés de ses créanciers, en leur promettant positivement de les payer dans six semaines.

Avant l'expiration de ce terme, l'Escadron dont Charles faisoit partie, reçut ordre de rejoindre l'état-major

à la capitale. Ce fut un coup terrible pour les deux amans. Charles demanda un congé, mais on le lui refusa. L'heure de la séparation arriva. Catherine pleurant se tenoit devant lui, & le vieux Jaques & sa femme étoient tristement assis dans un coin de la chambre.

Jaques. Il me semble que c'est mon propre fils qui part!

Anne. Nous nous étions déjà tant habitués avec lui!

Jaques. En effet! — Charles écrivez-nous souvent! L'année se passera bien aussi. Sois tranquille, Catherine, pense au tems où nous le reverrons.

Catherine. Ah! ce tems n'est que trop éloigné! — Qui sait si jamais je le reverrai!

Jaques. Dieu le veuille! Mais je vous le répète, Charles, écrivez-nous souvent.

Charles. Oh! bien souvent. Et si je reçois de l'argent de mon père, je vous l'enverrai sans retard. Mais Mr. Jaques, supposons le pire; si par exemple mon père fermoit les oreilles à mes prières, si je n'obtenois rien. —

Jaques. Alors nos affaires iroient bien mal. ——

Catherine. Dans ce cas il me faudroit peut-être oublier, abandonner mon Charles! Non, mon père, non, vous ne pourrez pas exiger cela!

Jaques. Je ne le prétendrai pas non plus. Dieu nous aidera d'une autre manière.

Charles partit. Catherine étoit dans la plus profonde affliction, & ſes parens ne pouvoient la conſoler qu'en mêlant leurs larmes aux ſiennes. La joie ne reparoiſſoit dans la famille, que lorſqu'il arrivoit une lettre de Charles, quand il écrivoit qu'il languiſſoit jour & nuit pour ſon amante, qu'il penſoit toujours à elle, & ne l'oublieroit jamais. Bientôt ce plaiſir trop rare, fut changé en un double chagrin. Charles écrivit que ſon père lui avoit répondu très-durement, & qu'il ne lui reſtoit plus d'eſpérance d'en rien obtenir; qu'il avoit pris le parti de s'adreſſer à une vieille tante, & qu'il eſpéroit mieux réuſſir auprès d'elle.

Le bon Jaques cherchoit des ſecours par-tout, mais en vain. Il ſe vit bientôt

Digitized by Google

traduit en Juſtice. Ses autres créanciers ſe réveillèrent auſſi, & toutes leurs prétentions montèrent à la ſomme de 400 écus, & il étoit moins en état de payer qu'avant. Son bien fut donc mis publiquement en vente.

George lui dit ſouvent : ſi vous voulez m'accorder votre fille, j'acquitterai toutes vos dettes, mais Jaques refuſa cette offre avec fierté, préférant de mendier ſon pain dans ſa vieilleſſe, que de faire épouſer ſa fille à un homme dont le cœur étoit ſi dur, & qui, pouvant lui aider, ne vouloit le faire que dans des vues intéreſſées.

Catherine informa Charles de tout ce qui ſe paſſoit. Il chercha, comme Jaques, des ſecours de tout côté, & ne put jamais envoyer que des eſpérances & de vaines conſolations.

Déjà le troiſième & dernier terme de la vente des biens fonds de Jaques, étoit fixé pour le dernier jour de la ſemaine ſuivante, déjà un grand nombre d'acheteurs ſe préſentoient, viſitoient la maiſon, la grange, &c. En parlant ouvertement de tel & tel changement qu'ils ſe propoſoient d'y faire.

Jaques voyoit tout cela, entendoit les lamentations de sa femme, & ne pouvant plus se contenir, il dit en colère à Catherine : tu es pourtant la cause de notre malheur, si tu avois épousé George, je ne serois pas chassé de ma maison, je ne serois pas obligé de mendier dans mes vieux jours. Je ne veux pas te le reprocher, mais il sera difficile que tu t'en disculpe devant Dieu!

Catherine sentit ce reproche dans toute sa force, & résolut de se sacrifier pour ses parens. Mais elle voulut avant revoir Charles, lui demander du secours, & s'il n'étoit pas en état d'en donner, s'en séparer pour jamais.

Après avoir obtenu le consentement de ses parens, elle se mit le lendemain matin en route, & arriva le troisième jour dans la capitale. Par hasard, elle rencontra d'abord Charles dans la rue. Il la prit dans ses bras, & après l'avoir tendrement embrassée, il la conduisit dans une auberge écartée.

Charles. Quelle nouvelle m'apportes-tu ma chère Catherine?

Catherine (*se jetant à son cou en pleu-*

rant.) O Charles! —— Je ſuis à peine en état de te le dire! —— On doit vendre la ſemaine prochaine les biens de mon père. N'as-tu obtenu aucun ſecours?

Charles. O Dieu!

Catherine. Ta vieille tante ne t'a-t-elle point répondu?

Charles. Hélas oui! Elle voudroit bien volontiers m'aider, mais elle ne le peut pas.

Catherine. Hélas! il faut donc ——

Charles. Que faut-il?

Catherine (*ſe cachant le viſage.*) Te laiſſer, & épouſer George!

Charles. Toi Catherine! Toi? devenir infidèle?

Catherine. Dois-je voir chaſſer mes parens de leur maiſon, les voir abandonnés! Dois-je les voir mendier & manger leur pain trempé de leurs larmes! Dois-je entendre leurs reproches amers, ſans pouvoir y répondre!

Charles. O Catherine! que tu me rends malheureux!

Catherine. Je le ſais bien, mais ne ſuis-je pas plus malheureuſe encore?

Charles étoit furieux, tempêtoit, penſoit à des ſecours; il lui vint enfin

une penſée qui ranima ſon eſpérance. Attends ici, dit-il à Catherine, je vais encore tenter un moyen. Hier au ſoir, je rencontrai ici un négociant de mon pays, il fut charmé de me voir, me conduiſit dans ſon logis, & me fit ſervir avec lui un très-beau repas. Je vais lui parler, il m'avancera peut-être une ſomme ſur mon héritage, puiſqu'il connoît mon père, & qu'il eſt aſſuré de n'y rien perdre. Charles ſortit, & le cœur de Catherine battit plein d'eſpérance.

Le négociant ayant entendu la propoſition de Charles, lui témoigna ſa compaſſion & ſes regrets de n'avoir pas plus d'argent avec lui, de ne pouvoir d'ailleurs ſe paſſer ſi long-tems, & juſqu'à une époque incertaine d'une ſomme auſſi conſidérable.

Il perdit alors tout eſpoir. Il ne lui reſtoit plus aucune reſſource. Il s'en alla, & il eſt vraiſemblable qu'il conçut dans cet inſtant l'action noire qu'on va lire. Il ne pouvoit pas ſupporter la penſée de perdre pour toujours ſa chère Catherine, qui même par la réſolution qu'elle avoit priſe, n'étoit que plus eſtimable à ſes yeux.

Digitized by Google

Il ne formoit d'autre vœu, que celui de la posséder, de n'en être jamais abandonné, & l'ardeur de son désir s'opposoit aux réflexions raisonnables qu'il auroit pu faire. Plein de son projet, incertain peut-être de la manière dont il l'exécuteroit, mais comptant bien sur le succès, il revint auprès de Catherine. Prends courage, lui dit-il, le négociant m'a dit de revenir à onze heures, & si un banquier d'ici veut lui faire crédit, il m'avancera la somme. La joie de la pauvre fille étoit extrême, elle sautoit, rioit, badinoit & se querelloit avec son amant, parce qu'il ne vouloit pas se réjouir comme elle. Il fit apporter du vin, en but beaucoup, & enfin parut de bonne humeur.

L'heure sonna. Pars, lui dit Catherine. Oui, il le faut! répéta-t-il. Il la pressa souvent sur son cœur qui battoit fortement, & sortit d'un pas déterminé. Arrivé près de l'auberge où logeoit le négociant, la porte étant encore ouverte, Charles y entra furtivement, comme un voleur, car il alloit le devenir. Sachant que les fenêtres de sa chambre donnoient sur le

jardin, il alla s'y cacher ſous les arbres & guèter le moment favorable à ſon deſſein. Il étoit facile de monter à ces fenêtres, car on réparoit alors le toît, & une longue échelle étoit couchée au pied du mur; mais voyant encore de la lumière, il fut obligé d'attendre avec angoiſſes deux heures entières. Enfin, lorſque tout le monde fut endormi dans la maiſon, & qu'il y eut aſſez long-tems que la chandelle du négociant étoit éteinte, il dreſſa l'échelle & y monta, le fabre nud à la main. Comme c'étoit une des plus chaudes nuits de l'été, les fenêtres ſe trouvèrent ouvertes. Animé par le déſeſpoir, il entra dans la chambre, entendit ronfler le négociant, & ne prit que ſa culotte, parce qu'il avoit vu les deux jours précédens, qu'il y avoit dans un des gouſſets, une bourſe remplie d'or. Il redeſcendit heureuſement & ſans être aperçu, il trouva la bourſe, jeta la culotte dans un buiſſon voiſin, ſortit par une porte du jardin qu'on pouvoit ouvrir en dedans, arriva dans la rue, & retourna ſans accident facheux vers ſon amante. Le jour commençoit déjà à poindre,

lorſqu'il entra chez elle. Tiens, lui dit-il, en eſſuyant la ſueur de ſon front, prends, hâte-toi de conſoler, de ſauver tes parens. Dans une demi heure on ouvrira les portes de la ville, la matinée eſt belle, les journées ſont chaudes, le mieux ſera donc que tu partes ſur le champ. Catherine reçut la bourſe en verſant des larmes de joie, elle preſſa Charles ſur ſon cœur & le remercia.

Catherine. Mais tu m'as fait attendre bien long-tems.

Charles. Le négociant n'eſt entré que depuis une demi heure. — Mais tu devrois partir. Il faut auſſi que je retourne à mon quartier, & d'ailleurs je ne pourrois pas te voir de tout le jour.

Catherine. Auſſitôt que quelqu'un de la maiſon ſera levé, je payerai & m'en irai.

Charles. J'ai payé hier en ſortant.

Catherine. Tu veux donc abſolument me chaſſer?

Charles. Non, ma chère Catherine! Mais je ſens l'inquiétude dans laquelle tes parens doivent ſe trouver, & je voudrois les ſavoir tranquillisés.

Digitized by Google

Catherine. Tu as raiſon mon ami. Ah quelle ſera leur joie ! Adieu donc mon cher Charles ! Notre maître d'école t'écrira dès mon arrivée une lettre de remercîment en leur nom.

Charles. Non, ma tendre Catherine, ne m'écris pas, car il faut que j'aille demain en détachement, & j'ai l'eſpérance d'obtenir enſuite un congé de quelques ſemaines.

Catherine fut auſſi contente de cette nouvelle, que de l'argent qu'elle avoit obtenu, elle parla de fiançailles, & ſur les inſtances réitérées de Charles, elle partit enfin. Celui-ci s'arrêta triſtement au coin de la rue, la ſuivit des yeux, & verſa ſur elle des larmes de la plus profonde affliction. Dès qu'elle eut diſparu, il retourna lentement à ſon quartier. La perte de ſon honneur, le repentir de ſon crime le tourmentoient, & la garde qui entra chez lui, le trouva habillé, & pleurant aſſis dans un coin de ſa chambre.

Le négociant ayant voulu partir à quatre heures du matin, & ne trouvant ni ſa culotte, ni ſon argent, fit du bruit. On vit ſur la fenêtre un ſabre, que Charles y avoit laiſſé. On le

Digitized by Google

reconnut d'abord pour être celui d'un dragon. De plus, on avoit préparé de la chaux ſous les fenêtres du négociant, & on y remarque diſtinctement des pas de bottes. Le Commandant ayant été informé de cette affaire, fit ſur le champ faire la viſite. Le tour de Charles vint. On lui demanda ſon ſabre. Il ne l'avoit pas. On viſita ſes bottes; elles étoient blanchies de chaux. D'après ces indices, il étoit naturel de prendre Charles pour le voleur, & à peine ſon amante étoit-elle éloignée d'une lieue, qu'il étoit déjà en priſon. Un preſſentiment intérieur le lui avoit ſans doute prédit, puiſqu'il la ſollicitoit ſi fort de partir.

Il avoua le crime dans ſon premier interrogatoire, mais aucune promeſſe, aucune menace ne purent l'engager à avouer ce qu'il avoit fait de l'argent volé, ou à qui il l'avoit remis. Je me ſuis repenti de mon action, dit-il conſtamment, & l'ai jeté avec la culotte dans un buiſſon.

Le Conſeil de guerre s'étant aſſemblé, il fut condamné à être pendu. Le Tribunal ſuprême de la guerre confirma cette ſentence, & au bout

d'un mois, Charles devoit ſubir ſa peine.

Le dernier jour de ſa vie il écrivit à ſon père, le pria avec les plus vives inſtances, & de la manière la plus touchante, de réparer ſa faute & de rembourſer le négociant. Le lendemain il alla avec fermeté au ſupplice. Sur l'échafaud même, le Major le pria de diminuer ſon crime, & lui dit, que puiſqu'il étoit impoſſible que pendant le peu d'heures qui s'étoient écoulées entre ſon délit & ſon arreſtation, il eut dépenſé l'argent, il devoit au moins avouer ce qu'il en avoit fait. Mr. le Major, répondit Charles, vous êtes ici pour faire exécuter la ſentence, ne me rendez pas ma mort plus amère par une queſtion à laquelle je ne puis abſolument pas ſatisfaire. Dieu, devant le Tribunal de qui je vais paroître, le ſait, & j'eſpère qu'il me jugera ſuivant ſa miſéricorde. Le bourreau ſe ſaiſit de lui, & au bout de quelques minutes ſes ſouffrances furent terminées.

Pendant ce tems, & avant que Charles eut ſubi ſon arrêt, Catherine avoit des inquiétudes, des chagrins,

Elle étoit revenue chez ſes parens, & avoit rétabli le calme & le contentement dans leurs cœurs. La bourſe contenoit 102 louis d'or. Jaques acquitta ſes dettes, & il lui étoit encore reſté de quoi acheter des vaches. Les vieux époux vivoient tranquilles dans leur maiſon, franche de toute hypothèque. Ils parloient ſans ceſſe de leur bienfaiteur, & conjointement avec Catherine, ils prioient Dieu de hâter ſon retour.

Cependant Charles n'arrivant pas, ne donnant même pas de ſes nouvelles, les inquiétudes de Catherine s'accrurent, au point qu'elle réſolut de retourner à la ville. Il faut que je me rende auprès de lui, dit-elle, il faut que je le voie. Il eſt peut-être malade, peut-être déjà mort. Aucune repréſentation de la part de ſes parens ne put la détourner de ſa reſolution. Elle arriva au moment où l'on deſcendoit le cadavre de ſon amant du gibet pour l'enterrer, parce que le jour étoit à ſon déclin. Nombre de curieux entouroient la foſſe qui étoit creuſée au bord du grand chemin. Catherine ſans ſavoir la cauſe de cet attroupement,

ment, se mêla parmi la foule. Quoique les traits de Charles fussent bien défigurés, elle le reconnut d'abord; mais ne se fiant pas à ses yeux, & doutant d'une si terrible vérité, elle prit des informations. On lui dit son nom, & il s'en suivit une scène que je ne pourrois décrire. Si j'en étois capable, si mon imagination me fourniſſoit des expressions pour rendre la douleur de la pauvre fille, l'humanité tressailliroit, & mon livre tomberoit des mains tremblantes du lecteur.

Une vieille Dame, revenant de la promenade, trouva la malheureuse Catherine couchée sur le bord du chemin, & abandonnée de tous ceux qui l'avoient d'abord entourée. Elle s'en approcha avec commisération, & la crut malade; ses yeux étoient fixés sur le gibet, & elle grattoit la terre. Ses plaintes & ses gémissemens extraordinaires, touchèrent la respectable Dame, elle la fit transporter par ses domestiques à sa maison de campagne, & ordonna de la veiller toute la nuit. Le lendemain matin elle se rendit auprès d'elle, & la trouvant un peu trau-

quille, elle se fit raconter toute cette terrible histoire. A son tour, Catherine s'informa du crime qui avoit conduit Charles au supplice. On le lui dit, & une nouvelle affliction, de nouveaux tourmens s'emparèrent de son ame. Je l'ai assassiné, s'écria-t-elle. Sur ses vives instances, on la conduisit devant le Juge de Charles, chez l'Auditeur du Régiment. Le brave homme fut étonné du récit de Catherine. Il chercha dans les cahiers de l'interrogatoire, & n'y trouva pas la moindre trace de tout cela. Il questionna ceux qui l'avoient vu dans sa prison, & ils répondirent tous qu'il n'avoit jamais proféré le nom de Catherine, mais qu'une heure avant d'aller au supplice, il avoit prié le Fourrier d'écrire à Jaques, le payſan chez lequel il avoit logé, & de l'informer qu'on l'avoit subitement envoyé pour faire des recrues, d'où il ne reviendroit pas avant une année.

Le malheureux crut vraisemblablement, que s'il avouoit avoir remis l'argent à Catherine, elle seroit emprisonnée comme complice, & pour toujours couverte d'opprobre. Voilà

pourquoi il ſe tut, & chercha même dans la dernière heure de ſa vie à éloigner ſon amante du lieu de ſon crime. Il mourut donc dans la ferme perſuaſion de l'avoir rendue heureuſe.

Catherine ne pouvoit quitter l'endroit où Charles étoit enterré. Elle y reſta deux jours entiers ſans ceſſer de pleurer. Les Officiers du Régiment eurent pitié de cette infortunée, & la firent reconduire à leurs dépens chez ſon père.

L'état de celui-ci & de ſa femme, lorſqu'ils apprirent cette funeſte nouvelle, ne fut pas moins horrible. Ils pleurèrent amèrement. Il faut, dit enfin Jaques, que ſon ame ne ſouffre pas davantage, je veux reſtituer ce qu'il a volé pour moi, & ce qui lui a mérité la mort. Le lendemain il mit ſon bien en vente, & comme il étoit preſſé & qu'il demandoit de l'argent comptant, il n'obtint que 350 écus pour le même objet ſur lequel on lui en avoit déjà prêté 400. Il vendit également ſes meubles, ſes habits & ceux de ſa femme. C'étoit un ſpectacle touchant de voir ici le père offrir à vendre un vieux gobelet de fa-

mille, là, Catherine en pleurs, proposer aux filles du village de lui acheter les gages de son amour, ses plus beaux rubans. Par ces divers moyens la famille rassembla 450 écus.

Le vieux Jaques, en sarrau de toile, donnant le bras à sa femme & à sa fille malade, sortit de la maison de ses pères, pour habiter une misérable cabane, située au bout du village, & servant de demeure au pâtre, dont il prit l'emploi.

Ensuite il se rendit à la ville, porta l'argent chez l'Auditeur-général, & le pria de le faire tenir au marchand. En revenant il s'arrêta sur la tombe de Charles, & lui recita, en pleurant, tout ce qu'il avoit fait pour délivrer son ame. Le marchand répondit, qu'il faisoit présent à la pauvre famille du reste de l'argent qui lui avoit été volé. L'Auditeur en instruisit le vieux Jaques, mais Catherine ne voulut pas accepter ce présent. Il faut restituer tout, dit-elle, sans quoi il ne pourra pas reposer tranquillement, je le gagnerai bien avec la grace de Dieu. Elle travailla à la journée, ne mangea que du pain bis, se vêtit des plus

mauvais habits, & alla pieds nus, même pendant le plus grand froid. De cette manière elle raſſembla 20 écus dans l'eſpace d'une année; mais ſes ſouffrances intérieures firent des progrès, ſon eſprit s'altéra, elle ne pouvoit plus travailler, & étoit ſouvent folle pendant des mois entiers. Dans cet état elle ne ſouffrit rien de brillant ſur elle, elle garnit ſes habits de chiffons noirs, & ſa ſeule occupation fut, de creuſer avec ſes mains derrière la cabane un trou, en forme de tombeau. Quand elle recouvroit ſa raiſon, elle demandoit la charité, & perſonne ne paſſoit ſans lui donner quelque choſe. Elle l'ajoutoit à ſes petites épargnes, & comptoit ſouvent combien elle avoit raſſemblé. Il lui manquoit encore 10 écus, lorſque le carroſſe de la bienfaiſante Comteſſe de L** paſſa devant ſa cabane. Une forte biſe ſiffloit dans les champs profondément couverts de neige. Le froid étoit plus rigoureux qu'aucun dont on ſe ſouvint, & Catherine pouvoit à peine étendre vers le carroſſe ſes mains engourdies. Elle étoit couverte de hail-

lons, & avoit les pieds nus. Arrêtez, dit à ſon cocher la charitable Comteſſe. Que Dieu ait pitié de toi, pauvre fille, s'adreſſant à Catherine; ſi tu es ſans pain pour appaiſer ta faim, ſi tu n'as point de bois pour te garantir du froid, prends ceci & ſatisfaits tes beſoins. Elle lui donna ſix ducats, & continua ſa route. Catherine rentra avec joie dans la cabane. Comptez, mon père, comptez, dit-elle, ſi cela ſuffit pour éteindre entièrement la dette de mon Charles? C'eſt plus que ſuffiſant, répondit le père, il reſtera encore quelque choſe pour te vêtir. Pour vous mon père! pour vous ma mère! s'écria Catherine, je n'ai plus beſoin de rien! Je vais me hâter d'aller dire à Charles que j'ai payé pour lui.

Elle ſe ſauva précipitamment, & & courut à travers la neige vers un étang voiſin. Jaques la ſuivoit auſſi promptement que ſes forces le lui permettoient, mais elle ſe précipita devant ſes yeux dans un trou que les pêcheurs avoient fait, & diſparut ſous la glace.

Il faut que je me taiſe ſur la dou-

leur inexprimable du malheureux couple. Trois jours après, la vieille mére ſuivit ſa fille au tombeau, & Jaques ne lui ſurvécut que deux mois.

Le printems ſuivant on retrouva le corps de Catherine, & on l'enterra au coin du cimetière. Un ſureau l'ombrage, & quand le cruel autour enlève à la fidèle colombe ſon époux, elle vient gémir ſur ſes branches.

O amour! que les plaiſirs que tu donnes aux pauvres mortels ſont grands! que ta jouiſſance pure eſt délicieuſe! Mais ſi je voulois compter toutes les victimes que tu as ſacrifiées, qui ont verſé leur ſang pour toi, le Philanthrope te haïroit, & fuiroit dans un déſert, pour ſe ſouſtraire à tes charmes.

N°. 10.

Antonio & Gianetta.

APRES la mort du vieux Brusciati, la famille Mussati, partagée en deux branches, se disputait sa riche succession. Un procès qui duroit depuis douze ans, avoit tellement aigri les deux chefs, Guido & Gennaro, que, malgré leur parenté, ils se haïssoient mortellement. Les femmes suivoient l'exemple de leurs maris, ne se rendoient jamais visite, & évitoient même de se rencontrer dans les assemblées. Gennaro avoit un fils, Guido une fille, & ces enfans, tous deux en bas âge, étoient tenus soigneusement écartés l'un de l'autre.

Après de longs débats, les Juges prononcèrent enfin en faveur de Gennaro, il devint le possesseur des biens de Brusciati, sa maison fut bientôt une des plus considérées de Mantoue, & Guido fut au contraire réduit à la pauvreté. Les frais du procès avoient

Digitized by Google

entièrement abſorbé ſa médiocre fortune, il n'étoit plus en état de ſoutenir l'éclat de ſon rang, ni d'entretenir ſon épouſe & d'élever ſa fille, âgée de ſix ans. Gennaro lui auroit peut-être donné une partie de ſon ſuperflu s'il en eut fait la demande, en lui repréſentant ſes beſoins. Mais bien éloigné de prendre ce moyen, Guido diſoit ſouvent, qu'il mendieroit plutôt de maiſon en maiſon, en ſe gardant bien ſurtout de jamais ſe préſenter au palais de Gennaro. Sa petite Gianetta lui cauſoit ſouvent les plus grandes inquiétudes. Que deviendra-t-elle, quand je ne ſerai plus! Elle vivra pauvre & miſérable; elle ſera obligée de ſe déshonorer par un travail indigne d'elle, ou même d'aller mendier auſſi. Telles étoient les idées qui l'occupoient ſans ceſſe. Un jour, en préſence de l'Abbeſſe d'un riche couvent, il parloit de ſes craintes. Je me chargerai de votre fille, dit l'Abbeſſe, je ſoignerai au moins ſon éducation. Si alors elle ſe ſent de la vocation pour notre ſaint état, nous tiendrons à honneur d'avoir au milieu de nous une Demoiſelle d'auſſi

bonne famille. Guido la remercia, en répendant des larmes de joie. Le lendemain il conduisit Gianetta au couvent, & pria l'Abbesse avec instance, de lui faire sentir dans toute occasion que le monde étoit perdu pour elle, & que le voile pouvoit seul la soustraire au malheur. L'Abbesse le lui promit, & tint fidellement sa parole. Le chagrin & les soucis rongeoient le cœur de Guido, & au bout d'un an, sa veuve éplorée suivit son convoi funèbre. Elle menoit une vie fort retirée, & les secours généreux de ses parens l'exemptoient du moins d'inquiétudes sur son entretien journalier. Elle alloit souvent voir sa fille, & lui répétoit toujours les paroles de son père. Malgré toutes ces précautions, Gianetta témoignoit fréquemment le désir de vivre dans le monde. Ce désir s'accrut avec l'âge, & lorsqu'elle eut atteint sa quinzieme année, elle vit avec un dégoût extrême l'état auquel on la destinoit. Ce ne fut qu'après les prières pressantes & sérieuses de sa mère qu'elle sollicita le noviciat, & l'obtint pour la même année.

La mère de Gianetta étoit auſſi contente, que ſa fille étoit déſeſpérée. C'eſt l'uſage en Italie, & ſi je ne me trompe, dans pluſieurs autres pays, que les filles élevées au couvent, & deſtinées à prendre le voile, avant de prononcer leurs vœux, vont pendant quelque tems chez leurs parens ou amis, où on les reçoit comme une épouſe eccléſiaſtique. Et lorſqu'une famille fait un pareil ſacrifice au fanatiſme, tout le monde s'empreſſe de rendre auſſi agréable qu'il eſt poſſible à la pauvre victime le peu de jours qu'elle peut conſacrer à la ſociété. On la pare de riches habits & de bijoux, on lui donne des fêtes, on la conduit au bal, aux ſpectacles & à toutes les aſſemblées.

Le but de cette cérémonie eſt louable. On veut que la perſonne éprouve ſa vocation, qu'elle voye par ſes propres yeux, qu'elle juge elle-même, ſi, éloignée de tous ces divertiſſemens, de tous ces plaiſirs, elle ſe ſent capable de vivre tranquille & contente dans ſa cellule ſolitaire. Mais comme de cent filles nobles, à peine dix prennent le voile

par inclination, & que les quatre-vingt-dix autres y ſont obligées ou par pauvreté, ou par d'autres convenances de famille, il eſt cruel, barbare, de faire connoître à ces êtres malheureux, dignes de toute notre compaſſion, les plaiſirs que la liberté peut nous procurer; de faire naître dans leur cœur des paſſions qu'elles n'avoient pas connues, & de les renfermer enſuite dans un cloître. Cette funeſte coutume eſt une ſource de déſeſpoir, & donne ſouvent lieu au ſuicide (*).

Gianetta fut donc envoyée chez ſa mère. Ses facultés ne lui permet-

(*) Monarques de la terre! ſi vous ne voulez pas ſuivre l'exemple du ſage Joſeph ſecond, défendez, interdiſez au moins cet abus; ſans quoi les malédictions des déſeſpérés vous frapperont, & leurs larmes vous accuſeront auprès de Dieu. Tandis qu'actuellement dans les Etats de Joſeph, des milliers de délivrés implorent la bénédiction divine ſur leur libérateur, & dans leur reconnoiſſance remercient l'Eternel, de leur avoir donné un chef, qui a ſu rompre les chaînes de l'humanité, & briſer les portes de la ſuperſtition.

Digitized by Google

tant pas de lui acheter une magnifique robe d'épouſe, des parens dévots lui en firent le préſent. Ils l'habillèrent d'une étoffe blanche, tiſſue d'argent, & pendant ſix ſemaines la promenèrent de fête en fête. Gianetta avoit une ame ſenſible, & n'étoit pas née pour être Religieuſe, elle étoit enivrée des plaiſirs dont on la faiſoit jouir, & eut bien de la pèine à ſe contenir, quand on lui annonça qu'il falloit retourner au couvent, quitter cette belle robe, & l'échanger contre un froc.

Déjà le dernier jour étoit à ſon déclin; déjà tous les parens & le reſte de la nobleſſe étoient invités au couvent pour la fête du lendemain, lorſqu'accompagnée de ſa mère, elle fit ſes viſites d'adieu. Pour ſon malheur, elle rencontra ſon couſin chez le Marquis Viſconti. Le jeune Antonio, parvenu à l'âge viril, étoit auſſi beau, auſſi aimable que Gianetta. Il avoit ſouvent éprouvé de la pitié pour ſa pauvre & malheureuſe famille; mais connoiſſant la haine de ſon père, n'ayant point encore de biens en propre, il gardoit le ſilence, & envoyoit

ſeulement de tems en tems, & par une main inconnue, la moitié de ſon argent à la pauvre mère. Il fut extrêmement affecté quand il apprit que ſa couſine, qu'il n'avoit même jamais vue, renonçoit au monde. Il avoit ſouvent éprouvé un plaiſir mêlé de regrets, en entendant vanter ſa grande beauté & ſes éminentes qualités. Pour lui épargner le déſagrément, la mortification, de ſe trouver en préſence du fils du plus grand ennemi de ſon père, il avoit évité, par un pur ſentiment de généroſité, toutes les maiſons & tous les repas où il croyoit la rencontrer. Il y avoit juſqu'alors réuſſi; mais le Marquis Viſconti célébrant le jour de ſa fête, il ne put ſe diſpenſer d'aller faire ſa viſite, & de repréſenter ſon père, retenu chez lui par la goutte.

Gianetta ſe rendit auſſi chez le Marquis. A ſon entrée, Antonio la reconnut. La Dame de la maiſon lui offrit en qualité d'épouſe eccléſiaſtique la première place du ſofa, & lui préſenta tous les jeunes Meſſieurs, à l'exception d'Antonio qu'elle oublia à deſſein, connoiſſant les diviſions

des deux familles. Celui-ci put donc jouir tranquillement du plaiſir d'admirer ſa belle couſine, ſans être connu d'elle. Sa figure intéreſſante, ſon œil languiſſant, ſon air gracieux & prévenant l'enchantoient. Mais quand il s'apperçut du chagrin intérieur qui altéroit de tems en tems ſes traits, qu'il vit ſes yeux ſe remplir de larmes, qu'elle tâchoit d'eſſuyer, ſans qu'on la remarquât, & l'effort qu'elle faiſoit pour diſſimuler & ſourire, la pitié, un tendre intérêt firent naître dans ſon cœur le déſir de pouvoir la ſauver. L'amour bientôt rendit ce déſir violent. Pour voir cette beauté de plus près, pour mieux contempler ces attraits divins, il oublia tout, & s'approcha de ſa tante. Gianetta le regarda, ſes yeux s'arrêtèrent ſur ſon viſage, elle crut y lire tout ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, & remarquer la part qu'il prenoit à ſon ſort. Enfin elle demanda à une perſonne qui étoit près d'elle, le nom de ce beau jeune homme, celle-ci lui dit quelque choſe à l'oreille, Gianetta le regarda de nouveau, elle baiſſa les yeux en rougiſſant, & il ne fut plus poſſible

à Antonio de cacher ſa paſſion & ſon trouble.

Il étoit déjà tard, beaucoup de monde s'étoit retiré, la veuve de Guido cauſoit avec quelques vieilles Dames. Le ſiége qui étoit près de Gianetta devint vacant, Antonio haſarda de s'y placer.

Antonio. Combien je me félicite, belle couſine, d'avoir aujourd'hui l'honneur inattendu de vous voir & de faire votre connoiſſance.

Gianetta. Vous êtes Mr. Antonio Muſſati?

Antonio. Oui Mademoiſelle, & je m'eſtime heureux de porter ce nom, puiſqu'il me procure l'avantage d'être votre parent.

Gianetta ſe tut; Antonio gardoit auſſi le ſilence, en éprouvant l'embarras qu'on reſſent ordinairement quand pour la première fois on eſt auſſi près de ſon amante.

Antonio (*après une grande pauſe*). Vous êtes donc bien déterminée à prendre le voile?

Gianetta (*triſtement*). Hélas! oui!

Antonio. Et dès demain.

Gianetta (*le regardant d'un air ſurpris*). Ne le faut-il pas?

Antonio. Rien ne peut donc changer votre réſolution, rien ne peut vous empêcher de priver la ſociété d'un de ſes plus beaux ornemens, d'un chef-d'œuvre qu'elle ne ſe laſſeroit jamais d'admirer?

Gianetta. Je ſuis bien étonnée que vous, Monſieur, vous puiſſiez me parler ainſi! Vous devez connoître la ſituation de ma famille. Le couvent eſt l'aſile qui convient le mieux à une pauvre fille comme moi. Si j'euſſe pu prétendre à la main d'un aimable & riche cavalier, je n'aurois certainement pas pris le voile.

Antonio. Eſt-il vrai? Puis-je vous en croire? — Je veux vous ſauver, — je le dois.

Gianetta. Auriez-vous, Monſieur, la cruauté de me plaiſanter? (*En ce moment on ſonna les cloches de l'Abbaye*). Entendez-vous! c'eſt le commencement de la fête. Les Religieuſes invitent le public à la cérémonie, & ſe réjouiſſent d'acquérir une nouvelle compagne.

Antonio. Oh! elles ne l'obtiendront pas! (*En joignant ſes mains*). Permettez-moi ſeulement encore une queſ-

tion. Pourrai-je prétendre au bonheur de vous plaire?

Gianetta. De grace, Monsieur, n'ajoutez pas à mon malheur!

Antonio (*plus pressant*). Pourriez-vous m'aimer?

Gianetta (*posant sa main dans la sienne*). Vous aimer! Ah! je le crois, —— mais n'entendez-vous pas! demain, mon cousin, demain!

Antonio. Demain vous serez à moi, ou je n'existerai plus!

Il baisa sa main avec transport, l'arrosa de larmes brûlantes, & disparut. Gianetta crut sortir d'un songe qui lui avoit offert un ange consolateur.

Le bon jeune homme courut chez lui. Il entra tout essoufflé dans l'antichambre de son père. Il faut que je lui parle, dit-il, lorsqu'on lui représenta qu'il étoit endormi. Il s'approcha doucement de son lit, souleva sa main & la porta à ses lèvres. Le vieillard s'éveille.

Gennaro. Que veux-tu mon fils?

Antonio. Ah! pardonnez, mon père, si je trouble le peu de sommeil que vous laissent goûter vos douleurs;

Digitized by Google

mais il le faut ! mon bonheur ! mon repos ! —

Gennaro (*inquiet*). Que demande-tu? De quoi s'agit-il?

Antonio. Vous avez si souvent témoigné le désir de me voir marié : vous m'avez même engagé si sérieusement à me chercher une épouse, à la choisir dans la noblesse du pays!

Gennaro. Oui, cela est vrai! & si tu ne combles pas bientôt mes souhaits, si tu ne t'empresses pas d'obéir à mes ordres, ton malheureux père sera obligé de se plaindre au dernier moment de sa vie, d'avoir un fils qui ne l'aima pas, qui n'a pas voulu, par sa soumission, se rendre digne de son amour sans bornes.

Antonio. Eh bien, mon père, je suis prêt à vous convaincre que j'en suis digne. J'ai trouvé celle que mon cœur cherchoit depuis si long-tems en vain. J'ai vu ma cousine, la belle Gianetta. Ses charmes — que dis-je? — Sa belle ame, & sur-tout son malheur m'ont entraîné. Je l'aime, je veux l'épouser.

Gennaro. Mon fils, tu extravagues! On me disoit dernièrement qu'elle s'étoit faite Religieuse.

Antonio. Oui, c'eſt demain qu'elle doit être immolée. C'eſt pour cela que je viens ſi tard, ſi précipitamment, & que je ſuis ſi preſſant! O père chéri, indulgent & bon, ſi votre ame eſt ſuſceptible de compaſſion, ayez pitié de l'infortunée, ſauvez-la. Si vous aimez votre fils, ſi vous ne voulez pas qu'un chagrin amer conſume ſa vie, qu'il ſuccombe au déſeſpoir, ſouffrez, conſentez à ce que je m'uniſſe pour jamais à elle!

Gennaro (*irrité*). O vous êtes fou! Réfléchiſſez, conſultez votre raiſon, dont une belle figure paroit vous avoir privé. Ignorez-vous enfin, qu'elle eſt fille de Guido?

Antonio. Je ne l'ignore pas. —

Gennaro. Ne vous rappellez-vous pas, que c'eſt lui qui pendant douze ans m'a diſputé mon héritage légitime, m'a perſécuté, qui a voulu vous priver vous-même de votre ſucceſſion, vous réduire à la mendicité.

Antonio. Eh! peut-on en accuſer Gianetta! ſon père l'aimoit auſſi tendrement que vous m'aimez. Il auroit voulu lui laiſſer une fortune convenable à ſon rang. Ah! ſi vous la

voyiez, ſi vous jettiez un regard ſur ſes yeux remplis de larmes, ſur ſon air doux & patient! Si vous entendiez ſa voix angélique! Permettez que je la conduiſe à vos pieds; ſa figure, ſes pleurs feront plus d'impreſſion ſur votre cœur, que la prière d'un fils que vous n'aimez plus.

Gennaro (très courroucé.) Votre prière eſt abſurde! Je ne l'exaucerai jamais!

Antonio. Jamais, mon père?

Gennaro. Non, jamais!

Antonio. Eh bien, je me jette à genoux devant Dieu, & je lui fais le ſerment le plus ſolemnel d'épouſer Gianetta, ou de renoncer au mariage. Que ma race s'éteigne avec moi, & que des étrangers ſe partagent un jour mes biens!

Gennaro fut étonné de cette réſolution. Connoiſſant la fermeté de ſon fils, & voyant combien ſon amour étoit violent, il céda, après avoir en vain eſſayé de le faire changer.

Antonio (ſe levant avec tranſport.) Vous me donnez donc votre conſentement?

Gennaro. Oui. Tu as amollis mon cœur. Pourquoi me priverois-je de la

consolante idée que tu honoreras mon tombeau, que tu l'arroseras de tes larmes! — Je n'ai vraisemblablement plus long-tems à vivre. C'est à ses derniers momens que l'on ne peut plus se dissimuler ses fautes. J'en agissois peut-être trop durement avec Guido, & tu dois peut-être aussi réparer mes torts envers lui, pour que Dieu ne m'en punisse pas dans l'autre vie. — Tu parois empressé de sortir: vas! S'il est encore possible que tu obtienne ton amante, j'y donne mon plein consentement.

Antonio renouvelle ses remercîmens à son père, & court au palais épiscopal. Il attendit long-tems à la porte, enfin le portier vint & lui représenta inutilement l'impossibilité de parler si tard à l'Evêque. Antonio persista, en disant, qu'il avoit quelque chose de la plus grande importance à lui communiquer. Il alla lui même éveiller le valet de chambre pour qu'il l'annonçât à Monseigneur. Celui ci, vénérable vieillard, lui fit dire aussitôt d'entrer.

L'Evêque. Fils de mon ami intime! quel sujet vous amène à cette heure?

Antonio lui fit le récit de ce qui s'étoit passé entre lui & Gianetta, lui dit qu'il avoit obtenu le consentement de son père pour l'épouser, & le pria de l'aider à combler ses vœux sans délai.

L'Evêque. Heureux jeune homme! Vous achevez dans une heure, ce que depuis bien des années, & malgré tous mes efforts, je n'ai pu faire. Le Seigneur a exaucé ma prière, en unissant deux familles qu'une haine implacable avoit jusqu'alors séparées. Oh! que le vieux Guido n'existe-t-il encore! il faut que Gianetta soit à vous! J'en vais donner à l'instant l'ordre à l'Abbesse.

Antonio. L'Abbesse ne peut me le refuser. Mais Monseigneur, je vous demande les dispenses nécessaires pour l'épouser sans retard, car je crains que des gens envieux de mon bonheur, ne fassent changer mon père de sentiment.

L'Evêque. Je vous les accorde aussi, mon fils! (*Il écrit*) Les voici! Tout Prêtre de mon Diocèse vous unira sur le champ & sans la moindre difficulté avec votre promise. (*Il lui donne le papier.*

Digitized by Google

Antonio le prit, & se disposa à s'en aller.

L'Evêque (*le rappelant.*) Il est bien vrai que Mr. votre père y consent? Je veux m'en informer.

Antonio. Votre Eminence le peut. Il est encore éveillé; & si vous le désirez, je resterai ici jusqu'au retour de votre domestique.

L'Evêque. Cette précaution ne seroit pas inutile. La joie que je ressens de cette heureuse réconciliation alloit me rendre imprudent. En pareil cas il ne faut pas toujours se fier aux jeunes gens. (*Il envoya chez Gennaro son valet de chambre, qui revint bientôt avec le consentement par écrit.*)

Allez au nom de Dieu, lui dit alors l'Evêque, j'ai satisfait au devoir de ma place, & je puis à présent me livrer tranquillement au sommeil.

Antonio le remercia, & se rendit promptement à la demeure de Gianetta. Sa mère étoit encore levée. Elle donnoit ses ordres pour que l'on préparât les habits dont sa fille devoit se parer le lendemain. Gianetta étoit déjà retirée; elle imploroit le secours de Dieu pour l'accomplissement de

son

son sacrifice, car elle n'avoit pris le discours d'Antonio, que comme de purs complimens, & pleuroit sur l'occasion qu'elle avoit eue de faire la connoissance d'un aussi beau jeune homme, dont l'image tourmentoit sans cesse son cœur.

La veuve de Guido fut étonnée de voir son neveu chez elle à pareille heure, & sa surprise s'accrut, quand elle entendit la proposition qu'il venoit lui faire. Si c'est une plaisanterie Monsieur, lui dit-elle, je ne la mérite pas, & ma fille ne se l'est sans doute pas attirée. Voudriez vous aggraver ses peines, lui ravir le seul bonheur dont elle puisse jouir, le repos? — Antonio employa tous les moyens pour la persuader de la sincérité de ses sentimens. Mais en voyant l'ordre de l'Evêque, ses doutes se dissipèrent & sa joie fut extrême. Dans son ivresse elle conduisit Antonio vers le lit de sa fille. Gianetta se leva en sursaut. Antonio se jeta à genoux devant elle, & couvrit ses mains de baisers. Gianetta instruite par sa mère, se précipita dans les bras de son futur époux. Elle l'appela son sauveur, son libé-

rateur, & lui jura un amour, une fidélité éternelle.

Lorsque cette première émotion fut calmée, ils eurent entre eux l'entretien suivant.

La mère (*toujours joyeuse.*) Mes enfans, mais comment cela s'arrangera-t-il ? Les Religieuses ont déjà tout préparé pour cette cérémonie & pour la collation. Toute la noblesse est invitée.

Antonio. Elle ne le sera pas inutilement. Nous y célébrerons demain nos nôces.

La mère. A merveille ! Et que seroit-ce, si nous —— Mais cela ne pourra peut-être pas se faire.

Antonio. Cela se peut, tendre mère ! cela se peut ! Je devine votre pensée.

La mère. Auriez-vous effectivement--

Antonio. Oui ! écoutez-moi. Nous ne révélerons à personne ce qui s'est passé & notre projet. Votre carrosse vous conduira demain matin, vous & mon épouse, au couvent ; vous vous rendrez à l'Eglise, où je vous attendrai près de l'autel, & quand la cérémonie commencera, lorsque le Prêtre fera à Gianetta la terrible question :

Digitized by Google

que demandes-tu? Je m'avancerai & répondrai pour elle. Je lui préſenterai l'ordre de l'Evêque, & me ferai d'abord fiancer. O Gianetta! ce ſera une fête de plaiſir & de joie.

La mère. Je me réjouis d'avance, comme un enfant, de cette ſcène excellente. Il n'y en eut jamais de pareille dans un couvent. J'ai toute la vénération poſſible pour ce ſaint lieu; mais une telle action ne le profane certainement pas. Quelle ſurpriſe pour tout le monde! Comme on ſe regardera! Oh que ne fait-il déjà jour! Que n'eſt-il déjà neuf heures du matin!

Gianetta voulut d'abord ſe refuſer à ce plan. Sa mère l'en pria, Antonio joignit ſes inſtances aux ſiennes; enfin elle céda, & trouva même qu'il ſeroit glorieux pour elle de recevoir la foi de ſon époux aux yeux de ce grand concours de monde.

Antonio reſta juſqu'à 6 heures auprès de Gianetta. On fit des objections ſur le projet, on les combattit, & on s'abandonna entièrement à la joie. Il ſe retira enfin pour s'habiller & laiſſer le tems à ſon épouſe de ſe préparer auſſi.

Sur les neuf heures, les Religieuſes donnèrent, en ſonnant toutes leurs cloches, le ſignal du commencement de la fête. Gianetta ſe rendit avec ſa mère au couvent. On la reçut ſous le portail de l'Egliſe, on lui mit une couronne ſur la tête, & on la conduiſit, au ſon des timbales & des trompettes, vers un prie-Dieu devant le maître d'autel. Elle étoit toute tremblante, & cherchoit Antonio qui ſe tenoit debout près de l'autel. Ses yeux lui parloient, & elle prit courage. Toute la nobleſſe étoit rangée des deux côtés, les Religieuſes entrèrent dans le chœur. L'affluence du peuple étoit ſi conſidérable, que les gardes avoient peine à le contenir dans l'éloignement. Un Abbé de l'Ordre de St. Benoit monta à l'autel. Il fit un ſigne à Gianetta, & elle s'approcha. Que déſirez-vous? lui demanda-t-il. De devenir mon épouſe! répondit Antonio, en lui préſentant la diſpenſe de l'Evêque. L'Abbé la lut avec étonnement, la montra aux aſſiſtans, & la relut à haute voix. Il commença enfin la bénédiction nuptiale. Quelques amis d'Antonio, que celui-

ci avoit prévenus, s'avancèrent pour ſervir de témoins.

La ſurpriſe fut générale : perſonne n'oſoit en croire ſes yeux, chacun fixoit ſes regards vers l'autel. Les Religieuſes arrachoient la grille, & oubliant leur vœu, elles relevèrent leurs voiles. Le peuple s'efforçoit d'approcher, & regardoit à bouche béante. Un profond ſilence régnoit dans l'Egliſe.

La cérémonie de la bénédiction nuptiale étant finie, Antonio conduiſit ſon épouſe au parloir, Madame Muſſati invita la nobleſſe à les ſuivre. Antonio inſtruiſit d'abord l'Abbeſſe irritée, de la manière dont il avoit obtenu la main de Gianetta, puis il promit de ſe charger de tous les fraix de la cérémonie, & de payer en outre pour l'éducation de ſa femme un capital dont dix Religieuſes puiſſent être dotées. Ce dernier argument parut appaiſer entièrement la colère de l'Abbeſſe ; elle parla d'un ton très-amical à Gianetta. Les autres perſonnes de l'aſſemblée rioient & plaiſantoient de cette ſingulière aventure. Les rafraîchiſſemens furent ſervis avec

profusion. Gianetta s'étant plainte de la soif, l'Abbesse lui donna de ses propres mains un verre d'orgeat, qu'elle but d'un seul trait. Elle sortit ensuite avec son cher Antonio, qui vouloit la présenter à son père, & lui demander sa bénédiction pour elle.

Dans le carrosse, Gianetta sentit du mal-aise; elle l'attribua à l'émotion qu'elle avoit eue, & s'appuya languissamment sur le sein de l'époux inquiet. Arrivés dans l'appartement de Gennaro, & après avoir reçu sa bénédiction à genoux, Gianetta fut hors d'état de se relever. Elle se plaignit de tranchées violentes, qui peu après furent suivies de convulsions. On courut chez les Médecins, on alla chercher sa mère. Les Médecins témoignèrent qu'elle étoit dans le plus grand danger; sa mère, aux abois, ne savoit que penser. J'ai bu, dit l'infortunée Gianetta, un verre d'orgeat au couvent. Elle ne put continuer, & expira dans les bras du malheureux Antonio. Six laquais purent à peine la lui arracher. Il étoit furieux, il écumoit de rage. Les dernières paroles de Gianetta lui revenoient sans

ceſſe à l'eſprit, & tout le monde de la maiſon fut obligé de ſe réunir pour l'empêcher de ſe rendre au couvent, où il vouloit aller tuer l'Abbeſſe & toutes les Religieuſes. Son état empiroit toujours. Le père attéré, fut obligé de le faire attacher ſur ſon lit avec des ſangles. A tout moment il répétoit le nom de ſa chère Gianetta.

On fit l'ouverture du cadavre; on trouva des ſignes apparens de poiſon, mais point d'indices certains. Les Médecins n'oſèrent donc pas décider pour l'empoiſonnement. Ils dirent, que dans la plus grande ébullition du ſang, elle avoit pris un breuvage trop rafraîchiſſant, ce qui peut donner lieu à une mort ſubite. Gennaro & Madame Muſſati, tous deux au déſeſpoir, furent obligés de s'en tenir à ce rapport, & n'eurent pas même la ſatisfaction de pouvoir demander juſtice contre les auteurs de leur malheur.

Le lendemain au ſoir, on fit le convoi de Gianetta avec la plus grande pompe. La ville retentit du ſon triſte & lugubre de toutes les cloches. Le peuple aſſemblé gardoit un morne ſi-

lence, & pleuroit la mort de cette infortunée. Le char mortuaire sortit lentement de la maison de Gennaro. Le son lugubre & sourd de la trompette, portoit à l'ame un sentiment de tristesse plus profonde encore. Au bruit de cette cérémonie, Antonio qui étoit resté jusqu'alors dans une espèce de léthargie, & toujours attaché sur son lit, sortit de son assoupissement. Avec toute la force qu'un homme peut avoir, il rompit les sangles qui le retenoient, & les lambeaux en furent lancés au plancher. Il écarta ses gardes avec la même vigueur, & courut vers la fenêtre. Il vit passer le corbillard & le peuple qui suivoit, en récitant des prières. Ce spectacle devoit sans doute lui déchirer l'ame, & ranimer sa fureur. *Prens-moi avec toi!* S'écria-t-il, en s'élançant en bas de la fenêtre, & sa cervelle réjaillit sur le drap mortuaire de son épouse.

On déposa son corps à côté de celui de Gianetta. Gennaro fit élever un mausolée magnifique sur leur tombeau, & consumé par sa douleur, il alla bientôt les rejoindre. La mère de

Gianetta vit encore. Muſſati l'a faite héritière de ſes biens immenſes; mais elle eſt hors d'état d'en jouir. La mort de ſes enfans les lui rend amers, & ſes jours ſont minés par une maladie de langueur, qui ſans doute terminera dans peu ſa pénible exiſtence.

No. 11.

Olivie Amenuti.

Hiſtoire du XIIIe ſiècle.

PRÈS des murs de la ville de F**, eſt une vieille tour, qui autrefois ſervoit de défenſe à la ville, & où la garniſon renferme aujourd'hui ſes munitions. Le peuple, & même beaucoup de gens de diſtinction de la ville, croyent très-fermement, que depuis un tems fort reculé, il y avoit des revenans dans cette tour. A minuit, diſent-ils, la ſentinelle qui y eſt en faction, entend toujours une muſique triſte & mélancolique. Il paſſe enſuite devant elle, une femme vêtue de blanc, qui ſoupire profondément. Perſonne, ajoutent-ils, n'avoit eu le courage d'accoſter le revenant, quand un jeune ſoldat de nouvelle levée & très-courageux, eut ce poſte. Il attendit avec fermeté l'heure où, ſuivant le récit de ſes camarades, le revenant

devoit paroître. Il avoit pris tout cela pour un conte; mais à minuit moins un quart la muſique lugubre commença, & peu après, une grande & belle femme ſortit de la tour. Sa robe blanche étoit garnie de nœuds noirs; ſes longs cheveux flottant ſur ſes épaules, deſcendoient beaucoup plus bas que ſa ceinture. Elle tenoit de la main droite un linge enſanglanté, & un poignard de l'autre. Elle paſſa devant le ſoldat, en faiſant de profonds ſoupirs & le regardant triſtement.

Le Soldat. Dieu te ſoit en aide, s'il y a moyen!

Le Revenant. Oui, il y a moyen! Donne-moi trois gouttes de ton ſang, & je ſuis délivrée.

Le Soldat Prens-les!

Le Revenant. Mais, feras-tu ferme? Il faudra que je choiſiſſe ces trois gouttes par trois coups de poignard près de ton cœur, & s'il t'échappe un ſeul cri, un ſoupir, je ſerai plus malheureuſe encore que je ne le ſuis.

Le Soldat. Je ne bougerai pas, je ne ſouffrerai pas.

(*Le Revenant leva ſon poignard, & le ſoldat découvrit ſa poitrine.*)

Le Revenant. Celui-ci pour mon premier mari ! (*Le Soldat le ſouffrit tranquillement.*) Celui-ci pour mon ſecond mari ! (*Le Soldat remua.*) Celui-là pour moi !

(*Il s'écria : Jéſus, Marie !*)

Le Revenant. Malheureux ! tu n'as pas tenu ta parole, tu voulois finir mon tourment, & tu le renouvelles ! Vois-tu là ces trois pruniers, qui ne ſont encore que des arbriſſeaux, ayant à peine l'épaiſſeur d'un doigt ; quand ils ſeront devenus arbres, qu'on aura ſcié leur tronc en planches, pour en faire un berceau, le garçon qui y dormira pourra ſeul dans ſon âge viril me délivrer. Si je le pouvois, lâche, je t'écraſerois.

Le Revenant terraſſa le ſoldat, & lorſqu'on vint pour le relever, on le trouva étendu par terre, & ſans connoiſſance. Quand il eut repris ſes ſens, il raconta ce qui lui étoit arrivé, comme on vient de le lire.

Les ſoldats entourèrent les trois jeunes pruniers d'une haie, & en eurent beaucoup de ſoin. Mais il s'eſt

écoulé plus d'un siècle, & leur tronc n'a pas encore la grosseur d'un bras. Le Revenant paroît toujonrs, & soupire à présent plus fort qu'auparavant.

C'est un de mes amis, un homme respectable & digne de foi, mais qui ne veut pas être nommé, qui m'a procuré les moyens de donner à mes lecteurs la véritable origine de ce conte, & de leur faire connoître une histoire vraie, attestée par des Actes authentiques, & confirmée par des mémoires de famille.

Sous le règne de l'Empereur Frédéric second, les Allemands se réunirent pour faire une croisade en Palestine. Wilibald, noble Chevalier, à qui son père n'avoit laissé qu'une armure & une épée, prêta serment de fidélité aux drapeaux de l'Evêque Conrad, & le suivit dans la Pouille, lieu du rendez-vous de tous les croisés chrétiens. Il fut du petit nombre de ceux qui s'embarquèrent à Brindisi, & qui abordèrent heureusement en Palestine. Wilibald contribua beaucoup à la conquête de la ville de Joppe, & fit dans cette occasion un riche butin. Ayant ensuite surpris &

Digitized by Google

battu sur la côte une troupe de Tures, il trouva dans les tentes de l'ennemi une femme enchaînée. Il la délivra de ses fers, apprit d'elle qu'elle étoit d'une noble famille d'Italie, & qu'elle s'appeloit Olivie Amenuti. Elle lui raconta, que les Turcs ayant attaqué le château de son père, situé au bord de la mer, ils en avoient tué tous les gens armés, & l'avoient embarquée elle, dans le dessein de la vendre pour le sérail de leur Sultan.

Graces vous soient rendues, noble Chevalier, lui dit la belle Olivie: vous m'avez arrachée de leurs mains, vous m'avez sauvée de l'esclavage; mais je me trouve à présent sans protection, sans défenseur. Achevez votre ouvrage, & laissez moi revoir ma patrie sous votre sauve-garde En vertu de son devoir de Chevalier, Wilibald lui promit l'un & l'autre. Il la fit monter sur son cheval, & alla à côté, en le menant par la bride. Le jour commençoit à poindre, le soleil s'éleva sur la surface de la mer, & éclaira les joues d'Olivie. Ses longs cheveux noirs, agités par le vent du matin, flottoient sur ses épaules, &

retomboient sur le col du cheval. Ses yeux regardoient gracieusement le Chevalier, & paroissoient le remercier de sa générosité. Wilibald, sensible à cette marque de reconnoissance, ajoutoit alors plus de prix à sa victoire. Il escorta Olivie jusqu'à la ville, où il la remit entre les mains d'une vieille Dame. Ivre d'amour, il la quitta. Pour briller encore plus à ses yeux, il fit de nouveaux exploits, & fut, quelque tems après, dangereusement blessé dans un combat. A sa prière, on le transporta chez Olivie. Elle le soigna, lui servit elle-même de garde, & ce fut plutôt à l'amour qu'aux Médecins qu'il dût sa guérison.

Quand il fut rétabli, l'Empereur excommunié & poursuivi jusqu'en Palestine par le Pape, avoit fait la paix avec le Sultan. Jérusalem, Bethlehem & Nazaret furent remis aux Chrétiens, & les Croisés se rembarquèrent pour leur patrie. Wilibald en reçut la nouvelle avec transport, & en fit aussitôt part à Olivie. Noble Dame, lui dit-il, j'ai acquis des biens légitimes, & me propose de vivre avec leur produit dans ma patrie

d'une manière indépendante. Mais ſans vous, ma vie ſera miſérable, mes jours ſeront triſtes. Ah! ſi vous pouviez vous réſoudre à oublier les belles villes, les riants châteaux d'Italie, & à m'accompagner dans un pays, où, à la vérité, nous ne jouirons pas de ces beautés, mais où nous pourrions vivre dans l'aiſance! Olivie lui tendit la main en rougiſſant; cependant elle n'avoit point d'amour, ſon cœur n'étoit rempli que de reconnoiſſance pour le Chevalier allemand, qui l'avoit délivrée de l'eſclavage, & lui tenoit lieu de père. Dans ſon raviſſement il la conduiſit au pied des autels, joignit ſa main à la ſienne, & après un long voyage, arriva avec elle ſur les rives du Rhin. Près de ce fleuve étoit un château, qu'il acheta d'un vieux Chevalier. Celui-ci employa cet argent pour aller en pélerinage à Jéruſalem, où il pria juſqu'à ſa mort, pour le bonheur des Chrétiens.

En ces tems-là, les rives du Rhin n'étoient encore que foiblement bordées des vignes, dont le jus rend aujourd'hui cette contrée ſi célèbre.

Des forêts ſombres & ſouvent impénétrables, ombrageoient au loin ſon cours. De loin en loin ſeulement une tour d'obſervation, bâtie ſur un rocher garni de mouſſe, s'élevoit au-deſſus du chêne centenaire, & ce n'étoit qu'aux environs, & ſous la protection des châteaux, qu'on cultivoit la terre.

Le château de Wilibald étoit ſitué ſur un de ces rochers. La nature ſeule, ſans aucun ſecours de l'art, l'avoit fortifié; il étoit gardé par ſoixante ſerviteurs armés. Olivie ſe plaiſoit dans cette retraite ſauvage; elle prit volontiers les uſages des femmes allemandes, & ſût bientôt préparer de meilleurs mets que toutes ſes voiſines. Elle honoroit ſon époux, & eſpéroit pouvoir l'aimer un jour. Celui-ci trouvoit en elle ſon bonheur, & l'aimoit toujours davantage; mais il ne pouvoit cependant pas dompter ſes inclinations guerrières. Il livroit de fréquens combats aux voleurs de grand chemin, qui alors ſous le nom de *Sattelritter* (Chevaliers de la Selle) & *Schnaphaene* (miquelets) infeſtoient l'Allemagne, guettoient les marchandiſes, les vins deſtinés aux couvens,

& enlevoient très-souvent aussi les enfans des habitans du pays. Il étoit toujours victorieux avec sa petite troupe, & quoique sa prudente épouse tachât de le détourner de ces combats dangereux, il ne pouvoit résister aux prières des personnes volées, & cherchoit journellement l'occasion de harceler ces bandes de scélérats, qui sentant le tort qu'il leur faisoit, se réunirent enfin au nombre de trois cents, dans l'intention de se venger de lui une fois pour toutes, de raser son château, & de ravager entièrement ses terres.

Dans le tems où la belle Olivie venoit de lui donner son premier fils, & pendant qu'il en célébroit la naissance avec ses amis & ses soldats, les gardes vinrent lui annoncer, qu'une troupe nombreuse s'acheminoit vers le château. Il en observa le nombre, & vit bien qu'il ne pourroit pas résister. Alors il fit fermer les portes, garnit de monde les tours & les murailles, puis s'élança sur son cheval, sortit par une porte dérobée, & courut au galop pour se rendre au château du puissant Comte Mamert. J'ai souvent

ſauvé, lui dit-il, des mains des voleurs les troupeaux de vos vaſſaux, & quand dernièrement un de vos valets conduiſit du vin à l'Abbaye de St. Marc, je l'ai heureuſement eſcorté juſqu'au couvent, avec perte cependant de deux de mes meilleurs cavaliers. Soyez à votre tour mon protecteur. Les miquelets de tous les environs ſe ſont aſſemblés autour de mon château, & menacent de le ruiner. Le Comte Mamert trouva la réclamation de Wilibald très-juſte, il raſſembla ſans délai ſes cavaliers, ſurprit les voleurs pendant la nuit, & comme ils n'étoient pas ſur leurs gardes, il les battit complètement. Le matin la trompette ſonna la victoire, & bientôt après, le vainqueur fit ſon entrée dans le château. Olivie déploya tout l'art de la cuiſine, pour bien traiter ſon hôte. Elle ſervit le premier plat, & Mamert la vit pour la première fois. Auſſitôt qu'il l'eut remarquée, il oublia le feſtin, & n'entendit pas les ſantés qu'on lui portoit de toutes parts avec des raſades. Ses yeux étoient fixés ſur la belle Olivie. Quoiqu'il eut atteint l'âge viril, il ne

connoiſſoit point encore l'amour. Mais dans cet inſtant il en ſentit tout le pouvoir, & l'aſſaut que ſon cœur ſoutint fut des plus terribles (*). C'étoit un ſoulagement pour lui, quand Olivie rempliſſoit ſa coupe; & comme elle le faiſoit ſouvent, le vin l'animoit davantage. Sa tête étoit brûlante, & ſon ſouhait le plus ardent étoit de poſſéder Olivie, de l'appeler pour toujours *la ſienne*. Dès lors, il prit la ferme réſolution de l'obtenir.

Après le repas, Wilibald & ſes ſerviteurs ſortirent, dans le deſſein de tuer du gibier pour leurs hôtes, qui ne ſe diſpoſoient pas encore à partir. Olivie reſta ſeule avec Mamert. Elle

(*) Je n'ai point oſé traduire ici littéralement mon Auteur. Mais cependant pour ne pas ſupprimer entierement ſa penſée, que je n'ai, ſans doute; que défigurée; là voici mot pour mot: quoiqu'il eut atteint l'âge viril, il n'avoit jamais ſenti le pouvoir de l'amour, qui dans cet inſtant ſe répandit ſur lui comme un torrent, & pour me ſervir des expreſſions de mon original, remplit ſi fort les cavités de ſon cœur qu'il menaça de ſauter.

Digitized by Google

alla chercher ſon fils nouveau-né. Remercie ton libérateur, dit-elle à l'enfant qui dormoit. Sans lui tu ſerois eſclave, ta mère ſeroit peut-être violée, & ton père ſûrement n'exiſteroit plus.

Mamert (*preſſant l'enfant contre ſon ſein.*) Oh! ſi tu étois mon fils, j'échangerois mes forteresſes & mes châteaux contre une cabane, mes valets & mes chevaux contre une couple d'enfans comme toi!

Olivie. Comment ce pauvre petit mériteroit-il tant de ſacrifices?

Mamert. Comment? Ah! je ſerois alors ſon père, & — ne vous irritez pas, ſi je vous ouvre mon cœur — l'époux d'Olivie! Laiſſez-moi, noble Dame, laiſſez-moi vous exprimer ce que j'éprouve depuis quelques heures, ce que j'éprouverai éternellement. N'y faites aucune attention, ſi vous voulez, mais auſſi n'en riez pas. Je voudrois ne vous avoir jamais vue, & cependant je dépenſerois toutes mes richeſſes, pour jouir quelques momens de votre compagnie. Belle Olivie, ne me haïſſez pas, parce que je vous tiens

ce langage ! Je ſuis malheureux, & malheureux par vous !

Olivie. Noble Comte, vous voulez me prouver que vous avez voyagé, & connoiſſez les mœurs de ma patrie. J'étois autrefois accoutumée à entendre de pareils diſcours de la bouche des Chevaliers Romains ; mais penſez qu'à préſent je ſuis Allemande, que j'appartiens à un Allemand. Mes oreilles n'y ſont plus habituées, & il leur paroît étrange, d'entendre encore des galanteries.

Mamert. Des galanteries ! Ah ! je les haïs trop, & à plus forte raiſon, ceux qui font métier d'en dire. Je dis la vérité, comme elle ſort de mon cœur. Mais vous faites bien de ne pas y croire, & j'aime mieux paſſer pour un flatteur, que pour un ſcélérat. Maudit ſoit, m'enſeigne ma Religion, celui qui convoite la femme de ſon prochain. Qu'infamie & honte, dit le Capitaine des Chevaliers, accablent le miſérable qui cherche à déshonorer une noble Dame, & qui fait l'amour à la femme d'autrui ; mais malgré les maximes de la Religion, & malgré celles du Chevalier, malgré

la malédiction & l'infamie, je ne puis étouffer le désir de vous posséder! Ne froncez pas les sourcils! Ayez pitié de moi! Fâchez-vous, si vous voulez, contre votre beauté, contre vos appas, qui m'engagent à vous exprimer des sentimens que je devrois vous cacher.

Olivie. Il est permis au vainqueur de nos ennemis, au défenseur de nos biens, de parler comme il lui plaît, mais ——

Mamert. Mais sans ces titres, voulez-vous dire, vous vous plaindriez à Wilibald, afin qu'il envoyât un défi au coupable, & qu'il le punit de sa témérité. Faites-le, belle Olivie, faites-le; il terminera mon tourment, je me présenterai devant lui sans armes, je ne veux pas le combattre, puisqu'il est votre époux. Tout ce qui vous appartient, m'inspire la plus grande vénération. Oh! laissez-moi rendre hommage à cet enfant, comme autrefois les trois Rois adorèrent le Sauveur du monde! Laissez-moi baiser votre main; si ce baiser est un crime, j'en ferai pénitence, & j'irai en pélerinage à Jérusalem! Donnez-moi ce

mouchoir qui pend à votre ceinture. Je le conſerverai dans ma caſſette de reliques, & je prierai jour & nuit pour vous! Me permettez vous de le détacher?

Olivie. Que cela ſoit la moindre marque de ma reconnoiſſance pour vos grands ſervices! Prenez-le, & en le regardant ſouvenez-vous de votre amie!

Mamert (*le cachant dans ſon pourpoint.*) Il reſtera toujours là! Il ſera enterré avec moi! Mon état eſt terrible, mon ſort eſt bien dur! En contemplant vos charmes, je ne puis vaincre le déſir de poſſéder ces tréſors; mais ſi je penſe que vous appartenez à un autre, que je ne puis me dire le père de l'enfant qui repoſe dans vos bras, je forme un autre ſouhait, & c'eſt la mort que j'envie. Il n'eſt plus de bonheur pour moi, c'eſt vous qui me l'avez ravi, vous pourriez me le rendre, mais vous ne le voulez pas! ——

Olivie. L'honneur, mon devoir me le défendent. —— Mais permettez que je vaque à mes affaires domeſtiques. J'ai aujourd'hui de ſi agréables convives à traiter ——

Mamert.

Mamert. Epargnez-vous cette peine. Je vais partir à l'instant. Adieu. Souvenez-vous de moi, & si quelquefois vous jettez vos regards sur la campagne, pensez que derrière cette forêt est le château du malheureux Mamert!

Olivie (attristée.) De grace, attendez du moins mon Chevalier; qu'il joigne ses remercîmens aux miens.

Mamert. Je n'en mérite aucun. Adieu! Hélas, que je vous quitte à regret! Voyez combien je suis en contradiction avec moi-même! Je désire que vous m'engagiez à rester, & si vous m'en priez, je me hâte encore de partir. Dieu soit avec vous, ô la plus belle des femmes! (*Il part, & revient promptement sur ses pas.*) Si vous aimez & honorez la vérité, répondez moi avec la franchise & la sincérité dont les Allemands font profession, sur la question que je vais vous faire.

Olivie. Demandez; je promets par la vie de cet enfant, de vous répondre comme je pense.

Mamert. Si vous n'eussiez jamais vu le Chevalier Wilibald, si vous n'eussiez pas mis votre main dans la sienne & promis d'être son épouse, & que je

vous promiſſe ma main & mon cœur, accepteriez-vous, ou refuſeriez-vous?

Olivie. Que ma langue parle comme mon cœur le déſire! Vous êtes beau, jeune, riche, vaillant & plein d'honneur. Nombre de perſonnes de mon ſexe ſe félicitent, ſi elles rencontrent une ſeule de ces brillantes qualités dans leur époux. Laquelle ne ſe réjouiroit donc pas, ſi elle pouvoit devenir la compagne de celui qui les poſſède toutes.

Mamert. Recevez mes ſincères remercîmens pour votre franchiſe! Mais ſouffrez que je reſſemble au glouton, qui, plus on lui donne à manger, plus il devient affamé. Permettez encore une queſtion: ſi vous étiez entièrement libre, que Wilibald & moi recherchaſſions l'un & l'autre votre main, à qui des deux la donneriez-vous?

Olivie. Je ne vous ai promis une réponſe qu'à la première queſtion, n'en exigez donc pas à la ſeconde, car elle offenſeroit ou vous, ou moi. Vous, ſi je choiſiſſois Wilibald; moi ſi je lui préférois un autre. Contentez-vous de ce que je vous ai dit, & ne

rendez pas mépriſable celle que vous prétendez autant eſtimer.

Mamert. O Médecin, que ton poiſon eſt doux! Adieu ma chère! ne m'oubliez pas.

Il s'élança ſur ſon cheval, ſes cavaliers l'entourèrent, Olivie vit encore long-tems ſon panache flotter au-deſſus des bruyères; enfin la forêt lui en déroba la vue.

Wilibald à ſon retour de la chaſſe, & ayant rapporté beaucoup de gibier, fut fort étonné du départ de ſes hôtes. Pendant toute la ſoirée, Olivie fut triſte & mélancolique. Elle uſa de détours pour répondre aux diverſes queſtions de ſon époux, & ſe coucha mécontente. Elle n'avoit encore jamais aimé, auſſi l'inquiétude intérieure qu'elle éprouvoit, n'étoit-elle pas un effet de l'amour; c'étoit un déſir de s'élever, une lutte, des efforts pour parvenir aux honneurs & à un rang élevé. Etre l'épouſe d'un Comte, la Dame de tous les châteaux & forteresſes des environs, la maîtreſſe d'un grand nombre de ſujets; voilà le tableau ſur lequel ſon imagination ſe fixoit ſans relâche, & qui l'enflammoit.

Et lorsqu'encore elle se représentoit Mamert beau jeune-homme bien fait, vêtu d'une cuirasse dorée, & qu'elle le comparoit avec le rude Wilibald, au teint basanné, habillé d'un pourpoint de peau, alors il ne lui étoit plus possible d'éloigner les pensées d'infidélité, de parjure à son époux. Elle passa la moitié de la nuit dans ces agitations d'esprit. Elle se figuroit malgré elle, & sans pouvoir rejeter ces idées, son époux à ses derniers momens, & enfin expiré. Moitié consolée, elle suivoit son convoi funèbre, & entendoit déjà les pas des chevaux qui amenoient Mamert à ses pieds. Elle le relevoit, lui tendoit la main, & les cris d'alégresse, occasionnés par son festin de nôces, frappoient son oreille, quand tout-à-coup elle étoit éveillée par les cris de son enfant, auquel elle présentoit son sein avec humeur.

La situation de Mamert étoit plus terrible encore. Sa passion acquéroit toujours de nouvelles forces. Le jour, la nuit, qu'il fut éveillé, ou dans les bras du sommeil, l'image de la belle Olivie se présentoit sans cesse à ses

yeux. Son ſang bouillonnoit, il ſembloit qu'il alloit rompre les vaiſſeaux qui le renfermoient. Un poids énorme comprimoit ſa poitrine & ſon cœur. Le neuvième jour il ne put quitter ſon lit.

Zéno, vieux Chevalier, qui avoit ſervi ſous ſon père, & que Mamert gardoit chez lui par reconnoiſſance & par reſpect, remarquoit depuis quelques jours les tourmens de ſon jeune maître. Il en préſuma la cauſe, & ſe rendit un matin devant ſon lit.

Zéno. Vous êtes malade, mon cher Mamert?

Mamert. Hélas! que ne ſuis-je mort!

Zéno. Ce ſouhait eſt d'un lâche, & ne peut être le vôtre. —— Je viens vous ſoulager, ou au moins vous offrir mes ſervices.

Mamert. Vous ne prononçâtes jamais un mot ſi inutile! Où pourrois-je trouver du ſecours?

Zéno. Dans mon bras, ſi des ennemis veulent vous nuire. Dans ma langue, ſi peut-être vous aimez, ſi une femme vous a charmé, & ſi vous êtes trop timide pour le lui déclarer. Avouez-le: voilà ce dont il eſt queſ-

tion. C'eſt votre cœur qui eſt malade: vous êtes amoureux.

Mamert. Oui, bon vieillard, j'aime!

Zéno. Eh qui?

Mamert. Permettez-moi de vous le taire. Je veux emporter votre amitié dans le tombeau. Si je vous l'avouois, vous ne pourriez que me mépriſer; vous ne verſeriez pas une larme ſur moi.

Zéno. Votre amour vous dégrade-roit-il? Eſt il honteux?

Mamert. Non, Chevalier, il eſt noble, relevé! Par ſa naiſſance l'objet de mon amour ſeroit reçu ſans difficulté dans une famille de Princes; un Empereur ſeroit ébloui de ſa beauté; mais ——

Zéno. Elle en aime un autre?

Mamert. C'eſt plus encore! Elle appartient à un autre!

Zéno. Ha! ha! n'avez vous jamais parlé à la Dame de votre cœur.

Mamert. Oui!

Zéno. Avez-vous remarqué dans ſes expreſſions, dans ſes geſtes, dans ſa phyſionomie, dans ſes regards, quelque choſe de favorable pour vous?

Mamert. Si ma paſſion ne m'aveu-

gle pas, je puis vous répondre par un oui.

Zéno. Et vous ne voulez pas me nommer la Dame?

Mamert. C'eſt l'Olivie de Wilibald!

Zéno. L'Olivie de Wilibald? Oh, certainement c'eſt une belle femme! N'eſt elle pas Sicilienne?

Mamert. Oui, elle l'eſt! Une ſi belle fleur ne croit pas en Allemagne.

Zéno. Dans ma jeuneſſe je fus auſſi en Sicile avec le père de l'Empereur.

Mamert. Vous voulez me diſtraire.

Zéno. Non! Je voulois ſimplement vous dire, que les femmes Siciliennes n'ont pas les mœurs auſſi pures que les Allemandes. J'en ai beaucoup connu qui avoient un mari, & à côté de lui, deux ou trois jolis Chevaliers.

Mamert. Ne vous imaginez pas que jamais je veuille jouer un ſemblable rôle. Je ſuis Allemand, je veux la poſſéder entièrement, ou point! Si vous n'avez pas de meilleures conſolations à me donner, gardez le ſilence. Abandonnez-moi à mon ſort. Laiſſez-moi mourir?

Zéno. Avant que je vous obéiſſe, avant que. —— Mais il faut que je

fois fûr de mon fait pou agir. Le château de Wilibald n'eſt pas fort éloigné d'ici. Levez-vous; allez-y! Ne vous laiſſez pas abuſer par votre paſſion, voyez ſi les diſcours, ſi les yeux de la Dame, vous font préſumer ſon amour; revenez me le dire. Il faut que vous réuſſiſſiez. Je veux vous y aider: je le veux, duſſé-je engager l'honneur de ma chevalerie, & ſouiller ma gloire par un aſſaſſinat. Suivez mes conſeils, & laiſſez-moi le ſoin du reſte.

Zéno ſortit, & Mamert qui ſans eſpoir avoit été juſqu'ici ballotté par l'orage, ſaiſit avec joie la planche que le vieux Chevalier lui préſentoit. Il raſſembla toutes ſes forces, monta à cheval, & ſe rendit le même jour au château d'Olivie.

Les miquelets s'étoient retirés dans leurs repaires, pour panſer leurs playes; l'eſprit guerrier de Wilibald ne pouvant pas s'exercer ſur eux, il donnoit en attendant la chaſſe aux loups & aux ours. Mamert trouva donc Olivie ſeule dans ſon appartement. Elle rougit en le voyant entrer. Il lui parut encore plus beau; il étoit

richement paré. Suivant le conseil du vieux Zéno, Mamert la pressa vivement de lui faire un aveu plus précis, plus favorable à sa passion. Vous n'agissez pas noblement dit Olivie, si vous demandez à en savoir davantage, pour insulter peut être à mon malheur. Notre sort est bien dur. Si j'avois au moins l'espérance la plus éloignée, je vous la donnerois volontiers; mais nous sommes séparés par des rochers escarpés & inaccessibles. Graviſſez-les, si vous en avez le courage, mais n'exigez pas que je trahisse & que je vous livre la forteresse, que je vous tende des cordes, des échelles.

Mamert ayant entendu dans l'extase ces mots, qui indiquoient ses dispositions à rompre son alliance, les redit au vieux Zéno. Celui-ci sourit sans répondre, & avant qu'on eut entendu le chant du coq, il entra dans la chambre de Mamert.

Zéno. Votre arsenal est fermé, voulez-vous me le faire ouvrir?

Mamert. Que voulez-vous y prendre?

Zéno. Une armure légère; une bonne épée.

Mamert. Où voulez-vous donc aller?

Zéno. Depuis long-tems j'ai renvoyé une affaire d'honneur, il faut enfin la terminer, ſans quoi la mort pourroit me ſurprendre, & je paſſerois pour un lâche.

Mamert, Vieillard, vous m'en impoſez! Vous méditez une autre action!

Zéno (*en ſouriant.*) Peut-être.

Mamert. Vous avez envoyé un cartel à Wilibald!

Zéno. Point de cartel. J'eſpère le rencontrer. Il attaquera aujourd'hui les terriers de nos environs.

Mamert. Et puis?

Zéno. Seriez-vous fâché que je réduiſiſſe Olivie au veuvage?

Mamert. O Zéno! vous voudriez! —

Zéno. Devenir un ſcélérat pour vous ſervir. Je l'attendrai dans la forêt.

Mamert. Mais ſi lui ou ſes gens vous reconnoiſſent?

Zéno. C'eſt pour éviter cela, que je veux choiſir une cuiraſſe étrangère.

Mamert. Si vous manquez votre coup, ſi vous même ——

Zéno. Alors je me ſerai acquitté de la dette que j'ai contractée envers Monſieur votre père, & qui s'eſt accrue par vos bontés.

Digitized by Google

Mamert. Mais hélas ! je me trouverai déformais ſans ſecours, ſans conſeil.

Zéno. Sans ſecours, ſans conſeil ! Comme ſi l'un & l'autre ne ſe trouvoit pas dans ma mort ! Vous ne laiſſerez pas mourir votre confédéré, votre compagnon d'armes, ſans le venger. Vous en demanderiez ſans doute raiſon à Wilibald ; & certes, il ſeroit vaincu par la force de vos bras.

Mamert. C'eſt fort bien. Mais auſſi Olivie aimeroit-elle le meurtrier de ſon époux.

Zéno. Aveugle que vous êtes ! — Ne vous a-t-elle pas dit elle-même, que vous deviez gravir le rocher. Quel eſt ce rocher ? Soyez tranquille. Avant que le ſoleil ſoit au haut de ſa courſe, je ſerai de retour comme vainqueur, ou un meſſager de deuil vous annoncera ma mort. Adieu, brave jeune-homme ! Je voudrois, il eſt vrai, aſſiſter au feſtin de vos nôces, & les y célébrer, mais ſi je ſuis privé de ce plaiſir, vous boirez à ma mémoire. (*Il ſort.*)

Mamert. Zéno ! Notre projet n'eſt-il pas criminel ? Ne ——

Zéno. Vous convient-il à vous, de

réveiller la voix qui se fait déjà si fortement entendre dans ma conscience? —— J'ai réfléchi, j'ai examiné pendant toute la nuit? Dois-je vous voir languir & sécher? Dois-je suivre votre cercueil, & me reprocher votre mort, que j'aurois pu, mais que je n'aurois pas eu le courage de prévenir? —— Je frémis en pensant à mon entreprise, & cependant. —— Adieu, songez à l'avenir!

Le trouble de Mamert étoit à son comble. Peu après, le vieux Zéno partit au galop, & le laissa dans l'attente la plus inquiète. Il sentit vivement qu'ils n'agissoient ni l'un ni l'autre d'une maniere loyale, & comme il convenoit à des Chevaliers de se conduire, mais la pensée de voir Olivie délivrée de ses liens odieux, lui plaisoit, & étouffoit ses remords. L'espérance de la posséder alors, rempliſſoit son cœur de joie. Il fit dire des messes, & prier pour le succès de Zéno. Quand il crut le crime consommé, il monta sur sa tour d'observation, jeta les yeux de tous côtés, & appercevant au loin un petit nuage de poussière, il crut voir revenir

Zéno vainqueur. Enfin, ſa vue étant fatiguée, ſon impatience étant à ſon dernier degré, & le dîner l'attendant déjà depuis long-tems, il deſcendit & alla ſe retirer dans la pièce la plus reculée de ſon appartement, pour cacher ſes larmes & ſon déſeſpoir. Quelque tems après, il entendit le hennîſſement des chevaux. Il ſe leva bruſquement, & vit entrer le vieux Zéno.

Mamert (*plein de joie.*) Vous voilà de retour? Sain, ſans bleſſure?

Zéno. Sans bleſſure! Mais ici! (*frappant vivement ſur ſon cœur.*)

Mamert. Le combat-a-t-il eu lieu?

Zéno. Ne l'appelez pas ainſi. Honneur à qui le mérite, ignominie à qui elle appartient! Nommez-le aſſaſſinat.

Mamert (*inquiet.*) Wilibald eſt-il mort?

Zéno. Oui; c'en eſt fait! — Je l'ai rencontré ſur le chemin de Worms, près de la caverne de l'hermite. Il étoit ſeul, ſes gens paſſoient dans le vallon. J'ai planté ma lance devant lui, & il s'eſt arrêté. Eſt-ce à moi que vous en voulez? dit il. Auſſitôt je — Epargnez-moi le récit du reſte. —

Mamert. Et vous?

Zeno. O que vous êtes peu magnanime! — Et j'ai fendu le crâne de l'innocent Chevalier. Il eſt tombé. Sa chute m'a percé le cœur. Ses convulſions, ſes angoiſſes ont remué mon ame; & quand il a fait un dernier effort pour prononcer votre nom, pour recommander à Dieu, à vous, ſa femme & ſon enfant, les remords, la terreur ſe ſont emparés de moi. J'ai pris la fuite, & j'ai encore entendu dans l'éloignement, les lamentations de ſes gens, les hurlemens de ſes chiens.

Mamert. On vous auroit peut-être reconnu?

Zéno. Non, je vous en réponds ſur mon honneur, ſi d'ailleurs vous voulez prendre pour garant l'honneur d'un aſſaſſin. Mon crime ſera imputé aux brigands, dont il étoit le perſécuteur. S'il étoit encore à commettre, vous m'offririez en vain toutes vos terres, toutes vos richeſſes, je refuſerois en frémiſſant d'horreur. J'ai combattu dans beaucoup de tournois, j'ai ſouvent été vainqueur, & toujours j'éprouvois un ſentiment de compaſſion pour le vaincu, mais j'étois trau-

quilliſé, raſſuré, quand le juge me diſoit : tu as vaillamment combattu, tu as remporté la victoire avec honneur ! Ici c'eſt ma conſcience qui eſt le juge, & qui me crie ſans relâche & d'une voix terrible : tu t'es déshonoré ; tu es un aſſaſſin ! Et qu'ai-je à répondre ? —— Ah ! je le vois toujours devant moi ; je l'entends appeler ſon épouſe. Je ne puis chaſſer cette image accablante, que par la prière. Donnez-moi un cheval frais ! (*Il détache ſa cuiraſſe.*) Je vais me rendre au couvent. Fondez-y un bénéfice pour moi, afin que je puiſſe paſſer le reſte de ma vie dans la pénitence.

Mamert. Vous voulez donc me quitter ?

Zéno. Il le faut ! Si je reſtois plus long tems, ma conſcience vaincroit l'amitié que je vous porte, & les reproches que je pourrois vous adreſſer, déchireroient votre cœur. (*Il veut ſortir.*) Ah ! il s'attache à mes pas ! Que ne ſuis-je déjà dans un lieu ſaint ! ſon image ne me pourſuivra peut être pas juſques là.

Mamert (*dans une extrême inquiétude.*) Que dois-je faire en ce moment ?

Zéno. Vous n'avez pas à balancer : mais en ami, je vous dois un conseil franc & austère. Honorez la femme de Wilibald, de votre allié. En expirant il l'a recommandée à vos soins ; ne commettez pas un nouveau crime. Souvenez-vous de David & d'Urie !

Mamert demeura confondu. Zéno sortit, s'élança sur son cheval, & courut à bride abattue au prochain couvent. Mamert resta dans un profond accablement jusqu'au soir ; alors le bruit des cloches le réveilla. S'étant informé de la cause de ce son triste & lugubre, il apprit qu'on enterroit Wilibald, qui avoit été tué par les brigands. Les battemens de son cœur redoublèrent, il éprouva une secousse terrible. Le lendemain matin, un de ses écuyers vint lui observer, qu'il convenoit, sans doute, qu'il allât faire visite à la triste veuve, & il se rendit auprès d'elle. En entrant au château, il regarda autour de lui, avec la frayeur d'un assassin qui craint d'être reconnu. En mettant le pied dans l'appartement d'Olivie, il étoit tout tremblant. Olivie étoit dans l'affliction & répandoit des pleurs, non par

amour, mais par attachement; par reconnoissance; cependant dès qu'elle aperçut Mamert, ses larmes se séchèrent, elle voulut dissimuler, mais une joie intérieure s'y opposa, ramena sur ses joues pâles leurs brillantes couleurs, & rendit à ses yeux tout leur feu.

Mamert (*dans une contenance forcée, gênée.*) Belle affligée, je viens vous offrir mes consolations.

Olivie lui tendit la main. Mamert la pressa vivement, & elle ne la retira pas. Il sentit son cœur s'épanouir, tout son sang, tout le feu de la jeunesse couler vers l'aimant qui reposoit dans sa main. Tous ses sentimens, toute son existence étoient réunis dans cette main, touchée par celle d'Olivie. Les savans placent dans la tête le siège de l'ame; la sienne avoit dans ce moment établi son trône dans sa main. C'étoit là qu'elle existoit toute entière; le reste de la machine étoit vide, désert. Enfin il reprit l'usage de ses facultés. Il vit l'amante de son cœur, & lut dans ses yeux, que, délivrée de ses chaînes, elle ne lui refusoit plus sa main. Il se jeta à ses

pieds, & lui témoigna sa joie par les expressions & les baisers les plus tendres. Olivie n'aspirant qu'au rang, à la grandeur, lui permit tout.

Dès le premier soir, Mamert apprit de la bouche de son amante, qu'elle consentoit à devenir son épouse, aussitôt que le tems de son deuil seroit expiré. Enivré de plaisir il retourna chez lui, & fit partir cent de ses plus braves cavaliers, pour composer la garde du château de sa bien-aimée, qui craignoit une nouvelle attaque de la part des brigands.

Dès lors Mamert fut l'hôte journalier d'Olivie. C'étoit chez elle que devoient aller ceux qui vouloient le voir, ou qui avoient à lui parler. A peine le jour commençoit-il, qu'il s'y rendoit, & souvent il n'en revenoit que lorsque la lune paroissoit derrière la forêt. Son amour l'aveugloit au point, qu'il s'empressoit de satisfaire les désirs les plus extravagans d'Olivie. Il la combloit de présens, & si je ne jugeois mieux du caractère de celle-ci par la suite de l'histoire, je soutiendrois, comme mon Auteur, que reconnoissante de sa générosité, elle

l'aimoit avec la même tendreſſe & la même ardeur.

L'année de deuil s'étoit écoulée, le pauvre Wilibald étoit en pouſſière, & depuis long-tems oublié; ſon enfant repoſoit auſſi depuis quelques mois à ſes côtés. Olivie parut en habit de couleur, ſes cheveux friſés, & ſa belle gorge ornée des plus précieuſes perles de l'Orient. Mamert n'eut plus la force d'attendre, il fit les préparatifs les plus brillans pour le feſtin des nôces, & étoit ſur le point d'envoyer des meſſagers à tous les Chevaliers des environs, pour les y inviter, lorſque l'Abbé de St. Marc vint lui faire viſite.

Mamert (*allant à ſa rencontre.*) Quel motif vous amène, vénérable hôte? Venez-vous conſacrer mon lit nuptial, & nous bénir, ma chère épouſe & moi? Dans ce cas ſoyez le bien venu.

L'Abbé. Non, Chevalier, un autre objet me conduit vers vous! Je viens vous demander, ſi je peux ajouter foi au bruit qui s'eſt répandu dans ces contrées, & qui eſt parvenu hier juſque dans mon couvent?

Mamert. De quel bruit parlez-vous?

L'Abbé. On dit que vous voulez épouser la veuve du Chevalier Wilibald.

Mamert. La nouvelle est fondée, & celui qui vous en a informé a dit vrai.

L'Abbé. Permettez alors, noble Chevalier, que je vous parle avec la franchise allemande, & la sincérité d'un Prêtre : vous ne pouvez pas épouser la veuve de Wilibald, mort assassiné.

Mamert. Je ne peux pas épouser Olivie ?

L'Abbé. Non ! vous êtes complice de sa mort. Vous êtes même plus que son meurtrier ! Pensez aux loix de la Chevalerie ! Pensez au terrible serment que vous avez fait devant mon autel, de les observer toujours. Si je voulois parler, vous seriez exclus du cercle de la noblesse, vous ne pourriez paroître à aucune table, dans aucun tournois, votre écusson seroit brisé, & suspendu ainsi dans votre salle de Chevalerie ; votre nom ne seroit prononcé qu'avec mépris : mais le devoir du Prêtre est, de cacher les vices & les crimes de son prochain.

Mamert. Moi, le meurtrier de Wi-

Digitized by Google

libald ? Qui a pu le dire ? Qui oseroit le soutenir ?

L'Abbé. Ne craignez pas de découvrir votre plaie au Médecin qui vient pour vous guérir : votre compagnon d'armes, l'exécuteur de votre noir projet, le vieux Chevalier Zéno. — Vous vous épouvantez à ce nom ?

Mumert. Je ne m'épouvante pas ! finissez !

L'Abbé. Le Chevalier a expié ses forfaits dans nos murs, & à sa dernière heure, pour prévenir de plus grandes horreurs, pour ne pas accumuler crime sur crime, il a tout avoué. Il l'a fait mettre par écrit en présence de trois nobles de mon couvent, & l'a confirmé par sa signature.

Mumert. Et l'eut-il annoncé à son de trompe du haut de votre clocher, Olivie n'en est pas moins à moi. Elle sera mon épouse malgré vous, malgré tout le monde.

L'Abbé. Dieu, dont je suis le serviteur, m'a dit dans sa révélation : si ton frère pèche, exhorte-le en particulier ; s'il se refuse à t'entendre, prens deux ou trois témoins. Permettez que je remplisse mon second devoir. (*Il*

sortit de la chambre, & rentra avec trois frères de son Ordre.)

Mamert. Epargnez moi l'affront que vous me préparez. Je ne chancèle pas, je suis ferme comme un roc.

L'Abbé. S'il en est ainsi, je prends ces frères à témoins, que j'ai rempli mes deux premiers devoirs, & je procède, quoiqu'avec un cœur navré, au troisième & dernier : si vous ne me donnez pas votre parole de Chevalier, de n'épouser jamais Olivie, je vous déclare publiquement pécheur. Ma déclaration est suivie de l'excommunication épiscopale, & si vous n'en êtes pas relevé dans l'espace de six semaines, vous serez mis au Ban de l'Empire. Choisissez à présent, car demain au lever du soleil, il ne vous restera plus de choix à faire.

Mamert (*avec un rire ironique.*) Et avant que le soleil avance d'un empan dans sa course, je suis avec mes cavaliers à la porte de votre couvent, je vous extermine vous & vos frères, & je brûle votre habitation, aucun n'échappera qui puisse en informer l'Evêque, vos Baillis & vos vassaux. A présent, choisissez vous-même, si vous

voulez vous exposer à ma vengeance, ou me délivrer cet écrit scandaleux, me jurer sur votre parole de Prêtre & en me touchant la main, de n'en jamais faire mention.

L'Abbé. Vous exigez plus que je ne puis. Quand même je trouverois votre faute graciable, l'écrit n'est plus entre mes mains.

Mamert (*en fureur.*) Où est-il? Qui l'a donc?

L'Abbé. L'Evêque; & c'est par son ordre que je me suis rendu auprès de vous.

Mamert. L'Evêque? qui porta plainte à l'Empereur contre mon père, & voulut flétrir son honneur? —— Qui le lui a remis?

L'Abbé. C'étoit la volonté du mourant.

Mamert. Eh bien, allez lui annoncer que je déteste, que je maudis, & vous & lui!

(*Il tira son épée, & la plongea dans le cœur de l'Abbé.*)

Les frères s'enfuirent, & Mamert resta comme un homme qui tomberoit de la plus belle région du ciel dans l'endroit le plus affreux des en-

fors. Quand il eut recouvré la faculté de penser, Olivie fut le premier objet qui s'offrit à son esprit. Il laissa l'Abbé mort entre les mains de ses serviteurs épouvantés; & se rendit, souillé de ce sang sacré, au château de son amante. Il arrive, & sans proférer un seul mot, il la prend dans ses bras, ordonne aux cavaliers de le suivre, & se retire avec eux dans un de ses plus forts châteaux. Chemin faisant il instruit Olivie de tout ce qui vient de se passer, & elle le lui pardonne. Arrivés au lieu de sa retraite, il fait appeler son Chapelain, & avant que le soleil ait doré le sommet des montagnes, il est uni pour jamais à Olivie.

Lorsque la conduite de Mamert fut connue dans les environs, la surprise & l'indignation furent générales. On prévit que l'Evêque, conjointement avec les autres Abbés, en voudroit tirer une vengeance éclatante; qu'il en résulteroit une guerre civile, que des frères combattroient contre des frères. Mamert s'y attendoit aussi, il garda ses gens armés, en rassembla chaque jour davantage, & se disposa aux combats au sein des plaisirs de l'amour.

Digitized by Google

l'amour. Il ne craignoit pas l'excommunication de l'Evêque; il eſpéroit que les Princes & les Nobles s'oppoſeroient au Ban de l'Empire, parce que pluſieurs d'entre eux, ſelon la coutume du tems, inquiétoient, moleſtoient les couvens, &, comme mon Hiſtorien le rapporte dans pluſieurs paſſages, bâtiſſoient même des châteaux ſur la terre bénite, pour narguer les Eccléſiaſtiques; mais il ſe trompoit. L'Evêque avoit à peine appris le ſacrilège de Mamert, qu'il prononça ſur lui l'excommunication la plus forte, & remit à l'Aſſemblée des Etats de l'Empire, la confeſſion du vieux Zéno. Les Juges firent citer le Comte à la barre de leur Tribunal; mais comme ils ne lui promettoient pas un ſauf conduit, il ne voulut pas comparoître. Courroucés contre l'impie qui ſe moquoit des choſes ſaintes, & qui mépriſoit les loix de la Chevalerie, ils prononcèrent unanimément le Ban de l'Empire ſur lui. L'armée d'exécution, conjointement avec les troupes de l'Evêque, ſe mit en campagne contre le traître, qui, étant proſcrit,

pouvoit être tué impunément par quiconque le rencontroit.

Cinq semaines après, Mamert vit du haut de sa tour d'observation leurs drapeaux flotter dans la plaine, & envoya des messagers à leur rencontre, pour savoir s'ils apportoient la guerre ou la paix. Les envoyés revinrent tristement. Voici, lui dirent-ils, le Ban que l'Evêque vous envoye. Nous frissonnions lorsqu'ils ont prononcé la terrible malédiction sur vous & sur nous.

Mamert. Y aurez-vous égard? Abandonnerez-vous pour le verbiage d'un Moine, votre maître qui vous a toujours bien payés, bien nourris?

L'un d'eux. Quoiqu'il soit bien dur de ne pouvoir s'approcher de la maison de Dieu, de mourir sans sacremens, & d'être enseveli comme un chien, nous ne vous quitterions pas; mais écoutez la fin de notre message: le Ban de l'Empire est prononcé sur vous.

Mamert. Comment? on vous en a imposé, on vous a trompés!

Un autre. Non. Nous l'avons entendu distinctement. Vous en avez

mal agi avec Wilibald, vous avez permis qu'on l'assassinât sur la grande route. Nous ne pouvons plus vous servir. Votre tête est mise à prix. Tout ce que nous pouvons faire pour les remercîmens que nous vous devons, c'est de ne pas vous livrer nous-mêmes entre les mains de vos Juges.

Un troisième. Vous pouvez vous réunir aux bandits, aux assassins, auxquels nous avons fait autrefois la guerre sous vos drapeaux.

Ils quittèrent ainsi le Comte; les autres suivirent leur exemple, & le soir, tous ceux qui étoient en état de porter les armes, avoient abandonné cette forteresse, sur laquelle il fondoit ses espérances.

Il vit alors, qu'il seroit obligé de céder à la force, qu'il ne pouvoit se défendre seul. Il sortit avec sa femme tremblante, & ils se réfugièrent dans une forêt voisine, qui s'étendoit à plusieurs lieues derrière son château.

D'abord leur fuite fut très-précipitée, mais bientôt Olivie ne put aller plus loin. Son époux la porta sur une hauteur D'épaisses ténèbres les entouroient. Ils entendoient les cris,

les hurlemens des ours, des loups & d'autres bêtes féroces. Olivie étoit saisie du plus grand effroi. En continuant leur route, ils aperçurent une clarté, le ciel se coloroit, & bientôt ils virent distinctement leurs châteaux en flammes. Mamert trépignoit de colère et de rage. Olivie, dans son désespoir, pleuroit, se tordoit les bras. Le jour commençant à poindre, blanchissoit peu-à-peu la flamme qui s'élevoit toujours plus haut, enfin le soleil parut, obscurci de vapeurs & de fumée. Mamert étoit encore couché par terre, gardant un morne silence. Son épouse l'éveilla, & lui montra de loin une caverne.

Mamert. Viens, sauvons-nous y.

Olivie (*le suivant en sanglottant.*) Hélas! que deviendrons-nous?

Mamert. Femme! n'as-tu pas appris à mourir?

Olivie. Veux-tu donc ajouter encore à mes tourmens?

Mamert. Il faut te préparer & t'attendre à tout. Doutes-tu qu'à présent toute la horde ne se mette en route pour nous découvrir?

Olivie. Ah ! que Dieu nous faſſe échapper à leurs pourſuites!

Mamert. Et penſes-tu que je veuille les attendre?

Olivie. Quel eſt donc ton deſſein?

Mamert. Non: je ne les verrai pas t'arracher de mes côtés, te violer peut-être à mes yeux, avant de te maſſacrer. Je le jure devant Dieu & par tous les Saints; je n'attendrai pas ce terrible outrage. Mets-toi à genoux, fais ta prière!

Olivie (*avec angoiſſe.*) Mais encore, quel eſt ton deſſein?

Mamert (*en détournant la tête.*) Ma mort & la tienne!

Olivie. O Dieu!

Mamert. Entends-tu le bruit dans le lointain? Olivie, prépare-toi! La mort par la main de ton époux doit te paroître moins affreuſe.

Olivie (*tremblante, mais raſſemblant tout ſon courage.*) La puſillanimité ſubjugue ton ame héroique. Laiſſe-moi penſer & agir pour toi, ſi tu es incapable de l'un & de l'autre.

Alors elle lui dit, que pendant ſon union avec Wilibald, elle avoit ſouvent vû l'Evêque, & reçu de lui

beaucoup d'assurances de son amitié. Je veux, continua-t-elle, m'humilier devant son orgueil, le prier de lever l'excommunication, & de faire révoquer le Ban de l'Empire. A présent que sa fureur & sa vengeance sont satisfaites, il se rendra peut-être à mes supplications.

Mamert. Et puis?

Olivie. Une cabane sera notre asile; & quand même il garderoit tes biens pour prix de ta grace, nous vivrons contens & tranquilles dans une solitude. Nous jouirons entièrement du bonheur de l'amour, & nous oublierons les grandeurs & les richesses.

Après un long combat, après mille objections, Mamert fut ému par les sollicitations attendrissantes d'Olivie, & rendu à l'empire de l'amour, dont la fureur & la colère n'avoient éteint le sentiment que pour quelques momens, il se livra enfin aux ruses du serpent, & promit à Olivie d'attendre dans la caverne jusqu'à ce qu'elle revint lui apprendre le résultat de sa démarche. Il l'accompagna jusqu'au bout de la forêt. Reviens bientôt,

Digitized by Google

lui cria-t-il en la quittant, ou je mourrai de déſeſpoir.

Olivie s'avança vers le grand chemin, dans la ferme réſolution de ne revenir jamais, d'abandonner le malheureux Mamert à ſon ſort, & d'en chercher un meilleur. Ne ſachant encore de quel côté porter ſes pas; elle fut rencontrée par un détachement des troupes épiſcopales, qui la conduiſit de force devant l'Evêque. Il la reconnut auſſitôt.

L'Evêque. Femme du banni, de l'excommunié Mamert, qu'avez-vous à m'apprendre?

Olivie. Je viens implorer votre clémence, votre protection. Qu'ai-je fait? Quel crime ai je commis? Je ſuis innocente de la mort de mon premier mari; innocente de l'aſſaſſinat de l'homme ſacré. J'ai abandonné l'excommunié, & ne veux plus vivre avec lui.

L'Evêque. Mais n'eſt-ce pas par vos ſéductions qu'il s'eſt rendu coupable des crimes dont il eſt ſouillé? N'eſt-ce pas pour vous poſſéder qu'il eſt devenu meurtrier?

Olivie. Comment! Punit-on l'objet

précieux qui, par ſon éclat, engage celui qui en eſt ébloui à ſe l'approprier, même par l'aſſaſſinat du poſſeſſeur ?

L'Evêque (*la fixant de plus près, & jetant un regard voluptueux ſur ſon ſein découvert.*) Vous cherchez & vous trouvez de bonnes excuſes. L'excommunication ne peut non plus tomber ſur vous, & le Ban de l'Empire ne vous regardera pas, ſi vous me découvrez ſincèrement le ſéjour du coupable.

Olivie. Que je ſois auſſi innocente de ſa mort que de ſon crime !

L'Evêque (*déjà entiérement vaincu par les charmes d'Olivie.*) (*) L'honneur & la gloire vous attendent, vous ſerez logée dans mon palais; vous mangerez à ma table, tous mes tréſors ſeront à vous, ſi vous conſentez à ce que je vous demande.

(*) Je ſuis fidèlement mon Hiſtorien, que je n'ai pas le droit de taxer de menſonge. Si j'écrivois un roman, je ne laiſſerois pas remporter ſitôt la victoire à Olivie.

Digitized by Google

Olivie. Vous ordonnez, & votre ſervante obéit. Mamert eſt caché près d'ici dans une caverne de la forêt.

L'Evêque. Ne pourriez-vous pas me déſigner cette caverne d'une manière plus préciſe?

Olivie. En prenant d'ici le chemin de la forêt, on trouve à l'entrée une croix, plus loin une autre, puis en deſcendant droit devant ſoi, un rocher eſcarpé, c'eſt au pied de ce rocher qu'eſt la caverne.

L'Evêque. Voudriez-vous, pour épargner le ſang des innocens, me prêter pendant quelques heures les perles de votre col, afin que mes cavaliers s'annonçant comme venant de votre part, puiſſent ſe ſaiſir de Mamert, ſans lui donner aucun ſoupçon.

Olivie ſe tut, & l'Evêque dénoua le collier. Il s'abſenta quelques momens, & revint avec des rafraichiſſemens.

Pendant que l'épouſe infidèle prêtoit une oreille complaiſante aux propos galans du voluptueux Evêque, lui accordoit à demi ce qu'il déſiroit, l'excitoit encore par de prudens refus, à lui faire de nouvelles promeſ-

ſes, & s'efforçoit de l'enflammer de plus en plus, une troupe de cavaliers partit pour ſe rendre à la caverne indiquée. A leur approche, Mamert tira ſon épée. Ils lui montrèrent les perles d'Olivie, & alors le crédule Comte ſe mit avec confiance au milieu d'eux. Auſſitôt trois coups mortels le terraſſèrent. Mais il vivoit, il reſpiroit encore. Il pouvoit encore parler.

Mamert. Au nom de Dieu, dites-moi où eſt ma femme?

Un cavalier. Entre les mains de l'Evêque.

Mamert. Que fait-elle? Qui vous a remis le perfide collier?

Le cavalier. L'Evêque notre maître. Votre femme ſe porte bien. Elle prenoit, au moment où nous ſommes partis, un breuvage reſtaurant.

Mamert. Et qui? — Par la miſéricorde divine. — Qui vous a découvert ma retraite?

Le Cavalier. Elle même. — Oh! ne vous affligez pas pour elle. Son ſort ſera très-doux. Notre Evêque ne hait pas les belles femmes.

Mamert. Hommes de guerre, ah!

donnez-moi le coup de la mort! — Différez encore un moment. (*Il cherche dans son sein.*) Portez ce mouchoir à l'infidèle. Il est taché de mon sang. — On veut. — Oh! si vous êtes hommes d'honneur, & si vous voulez porter sans tache vos cheveux blancs au tombeau, donnez ma malédiction à l'infame. — Elle a. — Ah! c'est plus amer que la mort. — Finissez mes tourmens, tuez-moi!

Les cavaliers eurent pitié de lui & l'achevèrent. Son corps resta sans sépulture, & servit de pâture aux loups.

L'Evêque ayant appris sa mort, reprit en triomphe le chemin de la ville. Olivie étoit à sa suite, & alla loger dans son palais. Je suis assez Philanthrope pour croire qu'elle se souvenoit quelquefois de Mamert, & pleuroit en secret sur son malheureux sort; mais en public elle parut en habit de couleur, parée d'ajustemens étrangers. Les Abbés, les Courtisans, les Seigneurs vassaux & les Fermiers la révérèrent bientôt comme une personne, par le moyen de laquelle on pouvoit tout demander, & tout obtenir de l'Evêque. Celui-

ci donnoit de brillans festins en son honneur. Un jour de sa fête, plus de neuf cents Nobles mangeoient à sa table, & la foule des Ecuyers & des valets étoit innombrable. Olivie témoigna le désir de distribuer les prix dans un tournois, & l'Evêque fit les fraix du célèbre tournois d'Augsbourg, où elle récompensa les vainqueurs de cuirasses dorées, de pourpoints brodés de perles fines, &c.

Elle vécut pendant trois ans dans ce tourbillon de plaisirs & de voluptés. Pour fournir à cette dépense, pour contenter ses caprices, pour satisfaire son penchant extraordinaire à la prodigalité, l'Evêque surchargeoit, accabloit ses sujets de nouveaux impôts. On s'en plaignit hautement. D'abord l'Evêque n'y fit aucune attention; mais lorsqu'enfin les charmes d'Olivie lui furent devenus indifférens, qu'il éprouva le dégoût ordinaire aux libertins après quelque tems de jouissance, il prit ces plaintes pour prétexte, & voulut en éloigner la cause. Mais il étoit encore incertain sur le moyen d'exécuter son dessein, quand il fit, dans un festin,

Digitized by Google

la rencontre d'une Dame étrangère, qui enchaîna de nouveau ſon cœur, & lui rendit la préſence d'Olivie tout-à-fait inſupportable. Le lendemain il fit offrir à celle-ci un ſuperbe château, ſous la condition qu'elle s'y retireroit volontairement & l'habiteroit toujours. Olivie ſe voyant mépriſée, ſe mit en fureur, parla d'infidélité & de vengeance. Son nom, diſoit-elle, ſera flétri, & deviendra la riſée du peuple. L'Evêque ayant eu connoiſſance de ſes menaces, tint le même ſoir conſeil avec ſes confidens, & il fut décidé, qu'ayant tout à craindre de ſa rage, il l'éloigneroit par force, & la feroit enfermer de manière qu'elle fut hors d'état de lui nuire.

Les courtiſans qui s'étoient auſſi reſſenti de ſon ſceptre de fer, propoſèrent pour priſon la tour, dont il eſt fait mention au commencement de cette hiſtoire, & qui appartenoit à l'Evêque, en qualité de Souverain de la ville. Cet homme puſillanime leur donna plein pouvoir. Olivie fut priſe dans ſon lit, & conduite au milieu de la nuit dans cette tour. Le

vieux cavalier qui avoit fait partie de ceux qui tuèrent Mamert, étoit de l'escorte. Dans la crainte d'offenser Olivie, il n'avoit pas encore osé s'acquitter de la commission de son époux, mais alors il le pouvoit sans danger. Noble Dame, lui dit-il, en lui faisant descendre, à la lueur d'un flambeau, les sombres degrés de la tour, je suis chargé d'une commission pour vous. Elle est, à la vérité, de vieille date, mais si je ne m'en acquitte pas dans ce moment, je n'en retrouverai vraisemblablement pas l'occasion. Voici un mouchoir que votre époux m'a prié de vous remettre. Le sang dont vous le voyez taché, est le sien. Il ruisseloit de son cœur, qui vous maudissoit dans son agonie. J'ai hésité long-tems de vous l'apporter avec cette terrible malédiction, mais comme vous êtes bénie, la malédiction d'un homme excommunié ne peut vous frapper; ou si cela étoit, vous avez le tems de la détourner par vos prières.

A ce discours du vieillard, Olivie fut épouvantée. Elle n'avoit pas cessé de proférer les plus fortes impréca-

Digitized by Google

tions, mais alors elle se tut, & des larmes inondèrent ses joues. Elle se laissa sans résistance plonger dans un cachot obscur, & entendit sans murmures refermer sur elle la porte de fer & les verroux.

Elle y resta pendant six mois. Dans les premiers tems de sa captivité, on lui servoit des mets de la table épiscopale, mais quand les charmes d'un nouvel amour heureux eurent entièrement effacé son souvenir du cœur de l'amant mitré, sa nourriture devint moins délicate, & enfin elle fut réduite au pain & à l'eau. Cependant elle n'en murmura jamais; elle vivoit dans le jeûne & la prière, mais elle se plaignit souvent à ses géoliers de l'apparition de ses deux maris, qui venoient la tourmenter.

La veille de la St. Jaques, le jour de la mort de Mamert, elle demanda en grace qu'on lui amenât un Ecclésiastique. L'Evêque en fut informé, & promit de lui envoyer le lendemain un homme de confiance; mais le désespoir s'empara de son ame, elle ne put attendre d'avantage, & le jour suivant, le géolier & un Re-

Digitized by Google

ligieux entrant dans la prison, ils la trouvèrent morte. Elle s'étoit étranglée avec ses cheveux, qu'elle portoit habituellement en longues tresses. Le mouchoir teint du sang de son époux, couvroit sa poitrine, & son œil roide sembloit encore le fixer.

Par ordre de l'Evêque, on enterra son cadavre dans la même prison. Bientôt le bruit courut parmi le petit nombre de personnes instruites de sa mort, que son esprit revenoit. Après le décès de l'Evêque, on en parla plus ouvertement. On mit ensuite cette histoire par écrit, pour servir d'exemple aux femmes infidèles, & on la déposa dans plusieurs Archives. Enfin on forgea le conte que j'ai rapporté. Il se transmet d'une génération à l'autre, beaucoup d'habitans de la ville de F** le racontent encore à leurs enfans, comme un treizième article de foi, & les artisans qui voyagent, rapportent dans leur patrie l'effigie de la femme blanche, pour prouver qu'ils ont vû cette tour.

Digitized by Google

N°. 12.

Charles & Sophie.

UN Candidat du ſaint Miniſtère, chargé de l'emploi de Catéchiſte dans une maiſon de correction, menoit une vie aſſez aiſée dans une ville libre & impériale d'Allemagne, où l'on exerçoit la Juſtice d'une manière plus pédanteſque, que dans les Tribunaux qui étoient plus éclairés. Il jouiſſoit d'une fortune honnête, & ne recherchoit aucun autre emploi. Son occupation favorite étoit, de conſoler & d'aſſiſter les malheureux, & ſa place lui en fourniſſoit de fréquentes occaſions.

La ſeule choſe qui manquât à ſes ſouhaits, c'étoit une épouſe. Il la cherchoit depuis long-tems. Cela paroîtra ſans doute extraordinaire à ceux qui ſavent avec quelle facilité on peut trouver une femme; mais notre Candidat en vouloit une qui lui convint. Il falloit encore qu'elle fût malheureuſe, & qu'elle trouvât le bonheur

en s'uniſſant à lui. C'étoit le point auquel il s'attachoit le plus.

Une jeune fille, Sophie, fut conduite à la maiſon de force, pour cauſe d'infanticide, & comme on préſumoit qu'elle ſeroit condamnée à mort, on chargea le Candidat de la voir, & de la préparer peu à peu à la peine dûe à ſon crime.

Voir Sophie, & éprouver une compaſſion plus tendre, & telle qu'il n'en avoit jamais ſentie, ce fut pour le Candidat l'effet d'un moment. L'air gracieux & doux de cette fille vraiment belle, ſes traits touchans, qui annonçoient tant d'innocence, le captivèrent entièrement.

Elle étoit timide & réſervée; mais il trouva le moyen de lui inſpirer de la confiance, & il devint bientôt ſon confident & ſon ami. Il la pria de lui raconter ſon hiſtoire ſans aucune réticence.

Je croyois, lui dit-elle, être toujours ſage & vertueuſe, ſans jamais chanceler. J'étois femme de chambre chez une Dame de qualité qui m'aimoit, & qui m'avoit promis d'avoir ſoin de ma fortune. Un jeune gentil-

Digitized by Google

homme étranger, fréquentoit ſouvent la maiſon, & me tenoit toujours des propos d'amour. J'étois ſans expérience, & je croyois tous les hommes auſſi bons que je m'efforçois de l'être. Je le priai de ceſſer de m'obſéder, en lui diſant, que ſi ſes vues étoient malhonnêtes, j'étois trop ferme dans mes principes, pour qu'il pût réuſſir.

Le ſcélérat ſavoit feindre. Il m'aſſura qu'il n'aimoit que mon ame, & pendant ſix mois ſa bouche ne prononça pas un ſeul mot équivoque. J'aimois la danſe à la fureur, & ayant peu d'occaſions de me procurer ce divertiſſement, je me laiſſai un jour perſuader d'aller avec lui, à l'inſçu de ma maîtreſſe, à un bal maſqué. L'excès de la danſe m'avoit échauffée. Il me trompa, en m'offrant des rafraîchiſſemens, & fit couler du feu dans mon ſang bouillonnant. Je ne ſavois plus où j'en étois, tant je me trouvai entraînée par la volupté, par l'ivreſſe. Il profita de ma ſituation, & ſatisfit ſes déſirs.

Le lendemain j'eus de la peine à me rappeler ce qui s'étoit paſſé. Un torrent de larmes inonda mes joues,

lorſque je m'expliquai le miſtère de mon crime. Mon ſéducteur heureuſement ne ſe préſenta plus à mes yeux; il étoit parti dès le matin.

Je trouvai dans ma poche une bourſe bien garnie, qu'il y avoit miſe. Je la diſtribuai d'abord aux pauvres, pour expier ma faute. Je pleurai continuellement, & ne ſortis plus de la maiſon. Mon malheur fut à ſon comble, quand je m'apperçus que j'étois groſſe. Je quittai ma maîtreſſe, ne voulant pas lui cauſer la douleur d'entendre mon aveu.

Je me refugiai chez une vieille tante, à qui je découvris mon état. Elle me reçut avec bonté, & me dit qu'elle prendroit des meſures pour me faire accoucher en ſecret, & reprendre enſuite mon ſervice. En attendant le jour de mon accouchement, je paſſai le tems dans les pleurs & dans la prière. L'heure arriva, & ma tante courut chez une ſage-femme. Mais avant qu'elle vint, des douleurs ſurnaturelles m'accablèrent, & me privèrent preſque de la raiſon. J'accouchai, & voyant que mon enfant étoit une fille, je fus ſaiſie d'une fureur dénaturée,

je m'écriai : non, tu ne feras pas la victime d'un scélérat, & en la pressant entre mes mains, la pauvre petite expira.

Je revins bientôt de mon égarement. Je collai ma bouche sur mon enfant, en criant : Dieu ! je l'ai assassinée ! Au même instant ma tante entra avec la sage-femme. La première tomba évanouie de frayeur, l'autre courut sur le champ dénoncer mon crime à la Justice. Sophie alors se tût.

Pendant tout ce récit, le Candidat répandoit des larmes, & la fin les fit couler plus abondamment encore. Il tâcha de la consoler, en lui disant : que tout lui étoit déjà pardonné dans le ciel, & que quand même les Juges de ce monde ne l'absoudroient pas, elle pourroit néanmoins mourir tranquillement.

Il se rendit chez un Avocat, qui promit de faire son possible, mais lui annonça que tout seroit inutile, parce que son propre aveu la condamnoit.

En attendant, le Candidat voyoit Sophie tous les jours, & tous les jours découvroit en elle de nouvelles qua-

Digitized by Google

lités. Il en devint amoureux, & son amour fut bientôt extrême.

Ecoute, Sophie, lui dit-il un jour, je t'épouserai. J'espère que cette résolution engagera les Juges à t'accorder ta grace. Sophie pleura d'attendrissement pour tant de bontés, dont elle se croyoit indigne, & auxquelles elle ne s'attendoit pas.

Le Candidat se donna toute la peine imaginable, il courut chez tous les Juges, leur représenta de la manière la plus touchante sa passion, le malheur de la fille, leur amour réciproque. On l'écouta; les uns le plaignirent & promirent de lui être favorables; les autres le reçurent avec dureté, & le traitèrent d'insensé, de fou. Pour sauver Sophie, il supporta tout avec patience.

Le jour du jugement arriva. Ils espéroient l'un & l'autre. La ville entière, informée de cette affaire, croyoit aussi que la prisonnière obtiendroit sa grace. L'espérance générale fut trompée. Les Juges compatissans ne furent pas écoutés. On prononça la sentence de mort.

Oh! Ciel! s'écria le Candidat. La

Juſtice peut-elle donc être auſſi inhumaine ? Il ſe rendit auprès de Sophie. Tout, lui dit-il, ma chère amie, tout eſt fini pour nous dans cette vie. On ne veut pas que je te rende au bonheur. Mais il eſt un autre monde. Ecoute, ma tendre amie, je ſuis décidé à te ſuivre. Je quitte le monde qui ne te poſſède plus.

Sophie tombe à ſes genoux. Je t'en ſupplie, lui dit-elle, par tout ce qui t'eſt cher, n'exécute pas ton deſſein. Ne ſois pas ſuicide. Tu es égaré. Attends que nous ſoyons réunis par les décrets de Dieu. Qu'eſt-ce que la vie humaine ?

Non, répondit-il, ma réſolution eſt priſe. Je vais te rejoindre dans l'éternité.

Rien ne put le faire changer de deſſein. Il ſe rendit cependant encore chez tous les Juges, & leur déclara, qu'il ſe tueroit s'ils ne révoquoient pas leur ſentence, & qu'ils ſeroient alors la cauſe de ſa mort.

Les plus ſévères le prévinrent, de ne pas dire cela trop haut, parce qu'on pourroit bien l'enfermer comme

Digitized by Google

insensé, & lui ôter les moyens de se tuer.

Il en eut peur, & dès ce moment il se tut.

Il revint alors auprès de son amante, & la prépara à la mort. Je t'accompagnerai, lui disoit-il, & je soutiendrai ton courage jusqu'au dernier moment.

Sophie ramenoit souvent la conversation sur le dessein qu'il lui avoit communiqué, & le prioit d'y renoncer, ne conçois aucune inquiétude, répondit-il toujours, je m'en remets à Dieu, je ne puis rien te promettre. Tu vois que je suis préparé pour le malheur, comme pour le bonheur. Et de-là tu peux conclure quelle est ma façon de penser. Mon amour pour toi ne connoît pas de bornes. Je découvre toujours en toi des qualités plus précieuses, & je dois croire que le Ciel ne t'a pas destinée pour ce monde, mais qu'il t'appele dans un séjour plus digne de toi, & peut-être, chère Sophie, m'appele-t-il aussi!

Enfin parut le jour terrible, où elle devoit subir son arrêt. Tu es mon épouse, lui dit Charles, & je te suivrai à l'autel, où nous devons être unis

unis pour jamais. Il monta avec elle sur le chariot. Tous les yeux baignés de larmes, étoient fixés sur lui. Chacun admiroit sa fermeté.

Ne crains rien, Sophie, la mort ne te sera pas douloureuse. Tu meurs résignée, & dans un instant tu vas connoître le vrai bonheur.

Non! répondit-elle, je n'éprouve aucune crainte. Tes discours, tes consolations m'ont fortifiée; je me présenterai avec courage sur l'échafaud. Ce qui seul me rend ce pas difficile, c'est de t'abandonner; & plus encore, de n'être point tranquille sur ton sort.

Dieu en décidera, lui répéta-t-il encore.

Quand elle monta sur l'échafaud, beaucoup de personnes crièrent: grace! grace! Charles se tournant vers le peuple. Taisez-vous, mes amis, vous ne savez pas ce que vous demandez. Souhaitez qu'à votre dernière heure vous puissiez porter devant Dieu une ame aussi pure. Vous l'appelez malheureuse; & moi je la vois bientôt en possession du bonheur éternel. Il ajouta plusieurs autres cho-

ſes touchantes, qui firent couler les larmes de toute la multitude. Enfin, s'adreſſant à Sophie : eh bien ! mon amie, comment te trouves-tu ?

- Il me ſemble, lui dit-elle, que je vais jouir d'une pure félicité. Je ne ſuis qu'un peu oppreſſée. Ce ſera cependant bientôt fait, mon cher ami ? -- Oh bien promptement.

Il lui banda lui-même les yeux, & pria le bourreau de ſe hâter. Le glaive étant levé, il dit doucement à ſon amante : avant que le ſoleil reparoiſſe ſur l'horiſon, nous ſerons réunis. Elle répondit par un ſoupir, & en moins d'une ſeconde, ſon ame fut ſéparée de ſon corps.

Charles remercia l'exécuteur, qui l'aſſura que jamais ſupplice ne lui avoit fait autant de peine.

Il rentra chez lui, ſans parler à qui que ce fût, & d'un air très-penſif. Le même jour, il reçut pluſieurs lettres par leſquelles on lui diſoit, qu'il devoit ſe tranquilliſer, qu'on auroit ſoin de ſa fortune, & qu'il ſeroit heureux ; mais le lendemain matin, il n'exiſtoit plus. Il s'étoit pendu à la porte de la maiſon de force.

Digitized by Google

N°. 13.

L'amoureux Weber.

Le jeune Weber demeuroit en qualité de précepteur dans une maison noble. L'étendue de ses connoissances, la douceur de son caractère, lui avoient concilié l'amitié de tout le monde, & on le regardoit comme faisant partie de la famille.

Lorsqu'il vint occuper cette place, il avoit dix-neuf ans, & la fille de la maison, Mademoiselle Caroline, en avoit onze. Deux fils aînés, après avoir été pendant deux ans sous sa direction, furent envoyés en France, & ses occupations se bornèrent alors à l'instruction de deux frères cadets, qui ne l'occupant pas assez, lui laissoient le loisir de s'entretenir plus souvent & plus particulièrement avec Caroline, qui étoit dans sa treizième année, & dont la beauté attiroit déjà tous les yeux.

Weber ne pouvoit lui-même définir

ce qu'elle lui inſpiroit; mais ſa chambre lui plaiſoit davantage, quand Caroline y étoit; le jardin lui paroiſſoit plus agréable lorſqu'il s'y promenoit avec elle; la nature le charmoit davantage, quand ils l'admiroient enſemble. Il avoit encore toute ſon innocence, choſe aſſez rare pour un adoleſcent, mais qui s'explique naturellement pour Weber. Il avoit été élevé par un ami raiſonnable, & avoit étudié ſous ſa direction. Il étoit d'un caractère flexible, & ſon ami avoit ſi bien ſu le mettre en activité, qu'il n'avoit pas eu le tems de penſer aux plaiſirs, & comme il ne le quittoit pas, il n'avoit pu faire aucune mauvaiſe connoiſſance.

La maiſon qu'il habitoit, ne pouvoit non plus lui offrir aucune occaſion de déréglement, & d'ailleurs la vue de Caroline, ſi ſupérieure aux autres perſonnes de ſon ſexe, l'auroit préſervé de tout écart.

Caroline n'avoit pas moins d'inclination pour Mr. Weber, que lui pour elle. A la promenade, elle ne donnoit ſon bras à perſonne avec plus de plaiſir qu'à lui, & c'étoit un chagrin pour

Digitized by Google

elle, quand la bienſéance l'obligeoit à le donner à quelqu'autre cavalier. Une jeune fille de qualité ne pouvoit en ſociété s'abaiſſer à donner le bras préférablement à ſon précepteur. Caroline alors ſe retournoit ſouvent vers lui. Weber ſentoit tout ce que ces regards avoient d'affectueux, & un ſeul le conſoloit des mortifications que lui faiſoit éprouver la différence des conditions.

Weber & Caroline paſſoient journellement enſemble des heures entières deſtinés à des leçons, mais qu'ils employoient à des entretiens, dans leſquels ils ſe découvroient réciproquement leurs ſentimens. Jamais le mot *amour* n'intervenoit, pour exprimer une de leurs affections. Ils ſe réjouiſſoient de la conformité de leurs opinions ſur tous les différens ſujets dont ils s'occupoient, & de n'être jamais dans le cas de ſe contrarier. *Mon cher Weber penſe comme moi.* —— *Ma douce Caroline eſt en cela du même ſentiment que moi*; c'étoit ce qu'ils ſe répétoient le plus ſouvent. Weber ſe bornoit à lui preſſer, à lui baiſer tendrement la main. Elle lui diſoit là-

deſſus mille choſes agréables, comme par exemple : oh! combien je ſuis reconnoiſſante des ſentimens de bonté, d'humanité que vous m'inſpirez! Jamais il n'oſoit l'embraſſer, car autant il en avoit peut-être le déſir, autant le reſpect le retenoit dans les bornes les plus étroites, & elle avoit reçu de lui-même des idées trop pures de la modeſtie qui doit faire l'ornement du ſexe, pour qu'elle pût même en avoir la penſée.

La mère de Caroline étoit d'une grande beauté, & quoiqu'elle approchât de 40 ans, elle éblouiſſoit encore. Sa fille avoit, malgré ſa haute taille, tant de manières enfantines, qu'on faiſoit peu d'attention à elle. On ne s'oppoſoit pas à ſes entretiens avec Weber, parce qu'on remarqua qu'ils formoient ſon eſprit, & cela ſuffiſoit pour qu'on fut bien aiſe de les voir ſi ſouvent enſemble. Loin d'avoir le moindre ſoupçon, qui d'ailleurs ne pouvoit pas naître d'après le caractère de Weber, les fréquens éloges qu'elle en faiſoit, ne ſembloient annoncer qu'une ame reconnoiſſante. Elle parloit auſſi de ſes entretiens

d'une manière si naïve, & ses discours, bien loin d'être équivoques, rouloient toujours sur des choses si innocentes, que l'on étoit persuadé qu'il ne s'agissoit jamais que de l'instruction de Caroline.

Un Général, leur parent éloigné, arriva vers ce tems dans leurs environs. Il étoit encore à la fleur de son âge, sa valeur avoit contribué à son élévation dans un court espace de tems, & il jouissoit pleinement de la faveur de son Souverain. Il étoit donc naturel qu'on lui fit une réception amicale dans cette maison, quoiqu'on ignorât ses vues. Son intention étoit de se marier, & de choisir sa femme parmi les Demoiselles de son pays.

Au premier abord, Caroline lui fit impression. Il connoissoit le monde, & désiroit une personne qu'il pût former à son gré. La taille de Caroline, ses beaux yeux bleux, ses longs cheveux blonds, tout son extérieur ajoutoit à l'éclat de son rang & de sa fortune. Mais lorsqu'il entra en conversation avec elle, qu'il trouva son esprit orné, qu'il lui reconnut de la sensibilité, & qu'il se fut convaincu

de ſon innocence, ſon choix fut fait, il réſolut qu'elle ſeroit ſon épouſe.

Cependant ce deſſein n'étoit pas auſſi facile à effectuer qu'il le penſoit. Il connoiſſoit la ſoumiſſion aveugle de Caroline aux volontés de ſes parens. Elle n'a, ſe diſoit-il, aucun penchant, aucun amour; les idées qu'elle s'en fera, ſeront celles que je lui donnerai; gagnée par mes bons procédés, par mes attentions pour elle, elle n'aimera que moi, ma voix ſeule pénétrera à ſon cœur.

Il la demanda donc à ſes parens. Sa fortune, ſon rang, & la confiance qu'il leur témoigna, les diſpoſèrent en ſa faveur; mais ſon âge leur parut une conſidération importante. Ils ne le lui cachèrent pas. Un homme de 40 ans, & une Demoiſelle qui n'en avoit que 16, c'étoit une diſparate qui méritoit quelques réflexions.

Le Général s'étoit attendu à cette objection. Si Caroline, dit-il, étoit comme beaucoup d'autres jeunes filles, ſi elle avoit déjà certaine connoiſſance du monde, je ne la rechercherois pas; mais elle n'apprendra à connoître le monde & l'amour que par moi, &

je lui en ferai faire la connoiſſance, de manière qu'elle ſoit heureuſe. Je cultiverai ſon moral, elle trouvera en moi un tendre époux, ou ſi vous voulez, un père amoureux. Ma fortune contribuera auſſi à ſon bonheur. Tous ſes déſirs ſeront ſatisfaits.

Les parens de Caroline trouvèrent cela raiſonnable, & demandèrent quelques jours pour répondre. Il leur parut, que ſi leur fille ne témoignoit pas d'éloignement pour ce parti, il pourroit lui convenir, malgré la différence d'âges.

On fit appeler Caroline, pour ſavoir ſi elle avoit une inclination. Elle répondit par un *non* des plus naïfs. On lui demanda enſuite, ſi elle accepteroit volontiers un époux d'un âge moyen? Elle dit, qu'elle ſe ſoumettroit entièrement à la volonté de ſes parens. On lui nomma le Général, & elle ne parut avoir aucune répugnance; on ajouta, qu'elle pouvoit encore y penſer. Le lendemain, lorſque le Général revint, on lui donna des eſpérances éloignées.

Caroline auroit-elle pû cacher à ſon cher Weber une choſe dont dé-

pendoit le bonheur de sa vie? Elle lui rapporta tout ce que ses parens lui avoient dit, lui fit connoître l'intention du Général & sa propre indifférence pour cette affaire. Elle lui demanda de quelle manière elle devoit se conduire, s'il croyoit qu'elle seroit heureuse, & comme il paroissoit que ses parens lui laissoient le choix, si elle devoit accepter ce parti ou non?

Weber pâlit. Pour la première fois son cœur lui dit qu'il aimoit; mais réfléchissant que jamais il ne pourroit posséder Sophie, le désespoir se peignit sur son front.

Qu'avez-vous? lui dit Caroline avec ingénuité. Vous vous trouvez sans doute mal: vous m'effrayez. Je vais appeler du secours.

A quoi bon du secours, Caroline, dit-il un peu plus doucement, & en la retenant. Vous êtes perdue pour moi, & je perds tout avec vous. Je sens ce que je n'ai jamais senti. Je vous aime éperdûment; je ne saurois vivre sans vous. En m'annonçant que je vais vous perdre, vous m'ouvrez les yeux. Je n'oserois les lever jusqu'à vous. Je suis perdu dans ce monde

& dans l'autre. — O Caroline, que n'êtes-vous née roturière ! Mon amour vous dédommageroit du rang & de la fortune.

Weber ! s'écria Caroline, je ne ſerai pas la cauſe de votre perte ; & en diſant cela, elle ſortit bruſquement de la chambre, courut à l'appartement de ſa mère, & lui dit : qu'elle ne pouvoit pas donner ſa main au Général.

La véhémence avec laquelle elle prononça ces paroles, ſon émotion peinte ſur ſon viſage & dans tout ſon maintien, & cette réſolution priſe ſi ſubitement, firent ſoupçonner à la mère une cauſe ſecrète. Ne voulant pas augmenter ſon agitation, elle lui dit : eh mon enfant ! qui veut donc te contraindre ? N'as-tu pas entendu que nous te laiſſons le tems de réfléchir ſur ton choix, & qu'il dépend toujours de toi ? Retourne à ta chambre & tranquilliſe-toi ; oublie que nous ayons jamais fait mention du Général.

En effet, cette réponſe la calma. Quand elle fut ſortie de chez ſa mère, celle-ci voulut ſavoir d'où elle venoit

Digitized by Google

avant qu'elle entrât chez elle, & elle apprit à ſon grand étonnement, qu'elle ſortoit de l'appartement du précepteur. Elle le fit appeller. Quand il parut, elle découvrit à l'altération de ſes traits ce qu'elle ne ſe ſeroit jamais imaginé. Elle penſoit bien, que peut-être il auroit fait à ſa fille un tableau déſagréable du mariage avec un homme d'un âge ſi avancé pour elle, & ſon intention étoit, ſans le blâmer, de le prier ſimplement de rendre ſa peinture un peu moins vive, & de ménager la ſenſibilité de ſa fille. Mais à ſon abord, elle vit ſur ſa figure les ſignes d'un amour déſeſpéré; elle en fut anéantie. Weber avoit rendu de grands ſervices à ſa famille, & elle le voyoit malheureux ſans pouvoir y remédier. Au moment où elle voulut lui parler, il l'interrompit, en diſant: je préſume, Madame, le motif pour lequel vous m'avez mandé. L'innocente Caroline vous aura, ſans doute, ouvert ſon cœur. Dans un ſeul inſtant de ſurpriſe, je me ſuis oublié au point de lui avouer ma paſſion. Sans cette circonſtance critique, mon amour ſeroit reſté éter-

nellement ſecret pour tout le monde. Mais en apprenant auſſi inopinément la perte que j'allois faire, mon cœur n'a pu ſe contenir. Je ne ſaurois vous cacher à vous même, Madame, combien cette terrible perte m'accable; cependant ce n'eſt ni vous, ni Mademoiſelle votre fille, qui devez en ſouffrir. Faites-moi la grace, quand je ſerai ſorti de votre maiſon, de lui remettre ce billet; j'eſpère qu'il fera ſur elle aſſez d'effet, pour qu'elle m'oublie.

Il voulut ſortir; mais Madame le retint. Où allez-vous, homme infortuné? lui dit-elle. Reſtez, & n'abandonnez pas ma maiſon d'une manière à me faire taxer d'ingratitude. Vous m'avez ouvert votre cœur, recevez en retour toute mon affection. Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de vous offrir auſſi la main de ma fille! Mais je ne le puis; je n'en ſuis pas ſeule la maîtreſſe. Mon époux, ma famille, les circonſtances, les convenances, tout ſe réuniroit contre moi, & ſi je vous tenois un autre langage, je vous bercerois de vaines eſpérances. J'agirai avec vous en

Digitized by Google

amie ; de votre côté conduiſez-vous comme ami de ma fille. Nous travaillerons de concert, pour vous rendre ſupportable à l'un & à l'autre le fardeau qui vous eſt impoſé. Promettez-moi ſur ma main, que vous ne quitterez pas ma maiſon.

Etoit-ce la tendreſſe d'une mère ſenſible, qui cependant n'étoit pas la ſienne, qui dans ce moment toucha le cœur de Weber, ou étoit-ce une ſecrète & fauſſe eſpérance qui ſe préſentoit à ſon ame? Enfin, il promit, & croyant pouvoir ſe tranquilliſer, il demanda la permiſſion de ſe retirer.

Mais à peine fut-il rentré chez lui, que le déſeſpoir s'empare de ſon ame. Il venoit de faire une promeſſe au-deſſus de ſes forces. Il n'auroit jamais pu ſupporter la vue de Caroline, ſans éprouver les regrets, les tourmens les plus cruels. Il réſolut de terminer ſa vie hors de la maiſon. Il oublioit l'avenir, & généralement tout.

Et pourquoi, dit-il en lui-même, irois-je ailleurs pour exécuter mon deſſein? Pourquoi ne terminerois-je pas en même-tems les embarras de

cette maiſon & mes propres ſouffrances. Oui! — Si cependant elle venoit, & me voyoit baigné dans mon ſang? — Tant mieux, alors elle m'abhorrera, & ſera heureuſe.

Auſſi-tôt il ſe ſaiſit d'un raſoir qui ſe trouvoit ſous ſa main. La mère de Caroline, qui à la vérité, ne croyoit pas qu'il put être effectivement ſi calme qu'il le lui avoit paru en la quittant, mais qui cependant ne pouvoit s'imaginer qu'il put prendre ſi ſubitement un parti violent, s'étoit propoſée de l'obſerver, & pour cela s'étoit rendue dans une chambre vis-à-vis, & d'où, à travers les fenêtres, elle pouvoit parfaitement voir dans la ſienne. Lorſqu'il prit le raſoir, elle courut à lui, ouvrit la porte dans le moment qu'il s'en ſervoit, & la frayeur de Weber, qui crut apparemment que Caroline entroit, fut cauſe qu'il ne réuſſit qu'à moitié. Cependant il tomba en défaillance.

Madame fit demander du ſecours, mais avec tant de prudence, que perſonne n'apprit ce qui étoit arrivé. Sous le prétexte d'une fièvre mali-

Digitized by Google

gne, on le tranſporta hors de la maiſon, & Caroline, malgré ſes pleurs amères, ne le revit plus. On trouva même convenable, de le faire conduire à la campagne & de répandre le bruit de ſa mort dans la ville. Caroline le regretta beaucoup : mais ſon amour pour ſes parens, & les égards de ceux-ci pour elle, diſſipèrent peu-à-peu ſon chagrin. Accoutumée à obéir, elle céda par bonté aux vœux empreſſés du Général, & lui donna ſa main.

Pendant tout le tems de ſa guériſon, Weber reſta dans un étourdiſſement continuel. En étant revenu & parfaitement rétabli, on lui annonça le mariage de Caroline avec tout le ménagement poſſible. Cela le replongea dans le déſeſpoir, mais ce déſeſpoir éclata d'une autre manière. Croyant que Caroline avoit reçu le billet qu'il avoit remis pour elle à ſa mère, il fut outré qu'elle eut pu l'oublier ſitôt. Il refuſa toutes les offres généreuſes que la famille, qu'il venoit de quitter, lui faiſoit, & n'y répondit que par des témoignages de mépris.

Digitized by Google

Un Anglois, dont il avoit fait la connoiſſance quelques années avant, lui avoit dit : qu'il étoit très-riche, & n'employoit ſa fortune qu'à redreſſer les injuſtices du ſort. La conformité de leurs idées les avoit rapprochés, au point d'en faire les plus intimes amis.

La mère de Caroline craignant, avec raiſon, une rechûte pour Weber, d'autant plus qu'il affectoit une entière ſéparation du genre humain, & qu'il s'obſtinoit à refuſer tous les préſens qu'elle lui offroit, s'occupa des moyens de la prévenir. En effet, l'inſouciance de ce jeune homme ſur ſon ſort à venir, ne pouvoit que faire préſumer qu'il étoit toujours occupé de ſon noir projet, & comme elle étoit inſtruite de ſa liaiſon avec l'Anglois, elle informa celui-ci de tout. Ce généreux Philanthrope s'empreſſa de voler au ſecours de ſon malheureux ami.

Pourquoi, dit Weber en le voyant, le ſort veut-il encore que j'aie la douleur de voir mon unique ami partager mes ſouffrances! Je viens t'offrir mes conſolations, lui répondit ce-

Digitized by Google

lui-ci, mon grand Philoſophe, celui qui connoît ſi bien le cœur humain, auroit-il donné dans quelqu'erreur ?—

Arrête, interrompit Weber, ne touche pas cette corde. —— Je me ſuis trompé ſur tout le genre humain; je voudrois t'en excepter encore. Laiſſe moi au moins croire que tu es ce que tu parois être, autrement je pourrois quitter ce monde ſans conſolation, & penſer que tu ne vaux pas mieux que le reſte des hommes. Toi ſeul tu ſoutiens ma confiance chancelante.

Mon ami! c'eſt un bien foible appui qu'un roſeau! Mais qu'il ſoit plutôt rompu que ployé, mon cher Weber. Tu parles de mourir —Eh! tu reviens à peine des portes de la mort. —— Me plaiſantes-tu, ou veux-tu peut-être me faire chanceler? Dois-je reſter dans le monde? Pourquoi? Pour y être expoſé aux railleries? Pour vivre de ſecours honteux, en fainéant privilégié? Crois-tu que dans l'état où je me trouve, je puiſſe gagner le plus ſtrict néceſſaire? Sois perſuadé qu'il n'y a qu'un bien dans le monde, & quand on l'a perdu, il

n'y a plus de but qui nous excite au travail. Ou je ſuis mûr pour d'autres Zones, & c'eſt ce que je dois ſentir & m'en aller, ou ſi je reſte, je manquerai par ma faute la deſtination à laquelle je pourrois parvenir ſuivant ce ſentiment. == O! malheur à l'homme dont le déſeſpoir égare tellement la raiſon qu'il croit pouvoir déterminer ce qu'il lui convient de faire ou ne pas faire, qui dans l'effervescence des paſſions veut être mûr pour une meilleure vie. Quelle pourroit être ta deſtinée dans ces circonſtances & dans cette poſition? == D'apprendre à connoître des êtres meilleurs que ceux qui exiſtent ici; des êtres qui s'accorderoient d'autant plus avec mes ſentimens, qu'ils ne s'oppoſeroient pas directement à ma félicité. == Mais la félicité à laquelle tu aſpirois, n'étoit qu'une chimère. Tu devois d'abord voir que l'objet dont tu la faiſois dépendre, étoit hors de ta portée; que jamais tu ne pourrois le poſſéder. ——

Ah! interrompit vivement Weber, voilà où je t'attendois! Je n'ai jamais compté ſur ſa poſſeſſion, je n'en ai

jamais eu la penſée. Ce qui fait mon ſupplice, c'eſt de m'être trompé ſur ſes ſentimens; c'eſt qu'auſſi-tôt après la réception de ma lettre, elle ait pu changer, & donner ſur le champ ſa main à un autre. Elle n'auroit pas dû me mentir, me faire entrevoir, dans le moment où je lui montrois mon cœur à découvert, l'heureuſe image du plus ardent amour réciproque. La délicieuſe perſpective du bonheur à laquelle il faut actuellement que je renonce, a déterminé ma réſolution. La noirceur de ſa diſſimulation, ſa perfidie, doivent me conduire à ce pas, d'ailleurs mûrement refléchi. == Tu es donc bien décidé à te donner la mort, ſans ſavoir ſi elle a lu ta lettre, ſans examiner quels motifs elle a pu avoir. == En effet, ſelon qu'une imagination très-active me le perſuade, cette recherche pourroit exiger un tems au-delà de la durée de la vie humaine, & pour cette raiſon, je vous prie, mon ami, de ne pas m'inquiéter en me ſuggérant l'idée d'un pareil devoir, de ne pas troubler mon repos, & de me laiſſer mourir tranquillement.

Weber prononça ces paroles d'un air si profondément affecté, que son ami n'osa pas lui faire de nouvelles objections, il le pria seulement de lui communiquer une copie de sa lettre, afin de se convaincre par lui-même du tort de Caroline.

Et vous me croyez capable d'avoir pu, dans ces momens de la plus forte effervescence, prendre copie d'un pareil écrit! Weber accompagna cette réponse des témoignages du plus grand mécontentement, puis il quitta son ami si brusquement, qu'il n'y eut pas moyen de le retenir. L'Anglois le suivit immédiatement, mais le perdit bientôt de vue. Il employa tout le jour à le chercher lui-même, à le faire chercher par ses gens, & on ne put le découvrir.

Enfin, accablé de tristesse, il se rendit chez la mère de Caroline, & l'instruisit de tout. Pendant son récit, celle-ci ne put contenir ses larmes. Dieu! s'écria-t-elle, je suis peut-être la cause de son malheur. Si j'avois sçu que j'eusse en mon pouvoir le moyen de le consoler, il y a longtems que je l'aurois fait. Caroline est

innocente. Voici la lettre en queſtion; elle n'eſt pas décachetée. Comme je cachois tout à ma fille; je ne lui en ai même pas parlé. Je crains de r'ouvrir ſa plaie, en la lui remettant. Je lui ai dit, que Weber approuvoit non-ſeulement qu'elle épouſât le Général, mais qu'il l'en prioit. Qu'il la reverroit dans quelque tems, & eſpéroit être alors plus tranquille.

Et que diſiez-vous au Général? demanda l'Anglois. — Pourquoi cela? — Parce que ſi le Général ſavoit ce qui s'eſt paſſé avec mon ami, & qu'il ait épouſé malgré cela Mademoiſelle votre fille, il eſt coupable, & —— Il s'arrêta, ſe ſouvenant qu'il étoit en préſence de la belle-mère du Général. Et pourriez-vous, lui dit avec douceur cette femme généreuſe: venger le ſang par le ſang, & être l'homme que vous êtes? Mais, ſuppoſé que vous puiſſiez penſer ainſi, vous n'en avez pas actuellement le droit. Mon gendre n'en ſavoit pas plus que ma fille. Oh! ſi j'avois pu prévoir une pareille mépriſe, je n'aurois pas été dans le cas de me préſenter ici devant vous, baignée de larmes, & de me repro-

cher amèrement d'avoir dans une bonne intention, atteint un mauvais but.

Ils craignirent l'un & l'autre, que le malheureux Weber n'eut une seconde fois attenté à ses jours, & qu'il n'eut mieux réussi que la première. Le généreux Anglois, cédant au sentiment de l'amitié, étoit prêt à accabler la mère de Caroline, du poids des reproches qui oppressoient son cœur; mais la voyant profondément attristée, il l'abandonna à ses propres remords, & revint chez Weber. Ne le trouvant pas de retour, il en conçut de vives inquiétudes.

Lorsqu'imprudemment il demanda la copie de la lettre, Weber crut apercevoir encore en lui un hypocrite, cherchant à lui tendre des piéges, & à lui prouver, que sa conduite ne pouvoit pas être motivée par ce qu'il disoit, & qu'il falloit qu'il eût des raisons, dont il ne vouloit pas convenir.

Ne sachant plus ce qu'il faisoit, il se rendit dans une forêt voisine, dans la ferme résolution de ne pas rentrer chez lui. Entièrement déterminé par

Digitized by Google

ce dernier motif, (la manière dont il jugeoit ſon ami) il voulut chercher une rivière pour y terminer ſa triſte vie. Le Ciel avoit deſtiné un autre ſort à cet homme égaré. Il ſe perdit dans la forêt, & comme tout chemin lui étoit bon, il ſuivit le premier qu'il trouva, & erra ainſi juſqu'au déclin du jour, ſans rencontrer de rivière. La lune ſe levant, lui fit apercevoir la fin du bois. Sa tête étant un peu moins échauffée, il en ſortit. Il vit alors un château, auquel conduiſoit une longue avenue, qu'il falloit traverſer pour arriver à un étang, dans lequel le ciel & la lune ſe réfléchiſſoient.

Inſenſible à la plus magnifique perſpective, à la plus belle ſoirée, à des agrémens qu'il ſavoit autrefois apprécier, il marcha d'un pas un peu plus ralenti. Il avoit à peine paſſé l'avenue, qu'il vit une Dame devant lui, tenant un livre à la main, & comme ſes yeux ne pouvoient pas le tromper, il reconnut à l'inſtant Caroline.

Il s'arrêta, ſon air étoit farouche, il gardoit un profond ſilence. Caroline fut émue, mais ſe remit. Pourquoi

quoi cet air ſombre & inquiet, mon cher Weber? Ne m'avez-vous pas promis de revenir plus tranquille? Nous nous ſommes quittés dans cette eſpérance, & votre retour devroit être plus heureux pour moi; c'eſt au moins ce que ma mère me diſoit, ce qu'elle m'aſſuroit, & ce dont je me flattois tous les jours.

Madame votre mère, répliqua Weber, d'un ton ironique & marquant le déſeſpoir. Et quoi, cruelle! que diſoit ma lettre? Quel effet a produit ſur vous l'annonce de ma mort? Et pourquoi vous refuſiez-vous à ma prière, de porter le deuil pendant une année pour moi, & de m'oublier enſuite entièrement? Trois mois furent à peine écoulés, que vous donnâtes votre main au Général. Dois-je le nommer heureux ou malheureux, d'avoir une épouſe d'un caractère ſi léger? Ou croyez-vous, parce qu'on m'a empêché de me donner la mort, que je ſois aſſez mépriſé de tout le monde, pour que vous puiſſiez vous diſpenſer auſſi de verſer une ſeule larme ſur ma mémoire. Je voulois que vous m'oubliaſſiez, que vous me

mépriſaſſiez peut être. Mais ſi tôt! Femme diſſimulée!

O Dieu! qu'entends-je, répondit Caroline. Eſt-il bien vrai que vous m'adreſſez ces paroles?

Cela eſt auſſi vrai, que dans ce moment vous allez voir, de vos propres yeux, comment je veux terminer une vie, que mon erreur à votre égard m'a rendue à charge. Oh combien je me ſuis trompé! Oui, Caroline, je vais mourir à vos yeux, & je ſuis encore aſſez généreux, pour ſouhaiter que ma mort réelle ne faſſe pas plus d'impreſſion ſur vous, que n'a fait celle qui ne m'a pas réuſſi.

Weber, dit cette jeune femme innocente, en lui prenant la main, voilà une bien malheureuſe & bien terrible mépriſe. Je n'ai point entendu parler de votre lettre, je n'ai rien ſu de votre tentative pour vous arracher la vie. On nous a trompés, mon époux & moi. On nous a apporté votre conſentement; & qui n'auroit pas ajouté foi aux paroles d'une mère? C'eſt par bonté, par pitié pour vous, qu'elle nous trompoit.

Digitized by Google

Il reſta muet & interdit. Son air devint plus doux, & ſes yeux ſe remplirent de pleurs.

Bien, mon cher Weber, s'écria Caroline, comme cela vous ſerez bientôt mieux. — Ah! rappelez ſur votre viſage ce doux ſourire qui me charmoit autrefois, & vous ſerez encore l'homme eſtimable que j'aimois & que j'aimerai toujours d'une amitié ſi tendre; mon époux auſſi ſera votre ſincère ami. Suivez-moi; venez au château. Oubliez toutes ces chimères, qui plongent votre ame dans un noir chagrin. S'il n'étoit pas dans ma deſtinée d'être votre femme, je devois être & je ſerai votre amie; mon mari vous ſervira de père, comme il m'en ſert à moi-même. Nous en avons beſoin tous deux.

Caroline entraîna Weber, qui, dans ſon étourdiſſement, la ſuivit, ſans ſavoir où elle le conduiſoit. En le voyant, le Général fut frappé. Le chagrin, le déſeſpoir l'avoient entièrement défiguré. Sa contenance en préſence du mari de ſon amante étoit gênée, mais celui ci s'empreſſa de le raſſurer par un embraſſement. Il étoit

trop humain pour ne pas compatir à ses maux. Il lui dit, qu'il pouvoit bannir toute crainte & partager leur demeure. Weber crut être transporté dans un paradis. La surprise de rencontrer un homme si généreux, chassa de son esprit le souvenir de sa perte. Il eut besoin de grands efforts pour ne pas se mépriser lui même, en se rappelant sa conduite injuste & inconsidérée. Il en fit le récit au Général, qui en fut attendri, & l'engagea de nouveau à rester chez lui. Weber y consentit. Mais il voulut avant voler chez son ami, le rassurer & reconnoître ses torts devant lui. Avec quel empressement celui-ci vint à sa rencontre aussi-tôt qu'il l'apperçut. Il lui rendit sa lettre encore cachetée. La conduite généreuse du Général & de son épouse l'ayant amplement récompensé de ses souffrances & de son désespoir, il oublia les torts que la mère de Caroline pouvoit avoir eus à son égard, d'autant plus qu'elle avoit fait son devoir de mère.

Dieu! s'écria-t-il enfin, tes voyes sont impénétrables, mais chaque pas

qu'on y fait eſt beau. Fais, que je ne porte jamais de jugement ni ſur moi, ni ſur mes ſemblables, il n'appartient qu'à toi de juger, de ſonder nos cœurs.

Digitized by Google

N°. 14.

La malheureuſe Antoinette.

ETANT en Thuringue, je me promenois un jour ſur un chemin très-agréable le long de l'impétueuſe Gehre. Cette rivière, qui eſt ſouvent profonde & rapide, étoit alors fort baſſe. Au bord d'un de ſes détours, je remarquai un vieux ſaule, ſous lequel les eaux avoient fait une grande excavation. Une Dame que j'avois rencontrée quelquefois dans la ville, étoit aſſiſe auprès, & avoit l'air mélancolique. Elle avoit jeté ſous le ſaule une poignée de fleurs, qui ſurnageoient dans ce petit étang.

Je l'abordai, & quand elle ſe fut remiſe d'une petite émotion que mon apparition lui avoit cauſée, j'entrai en converſation avec elle. Je pris la liberté de lui demander le ſujet de ſa triſteſſe, & ſi elle avoit jeté ces fleurs là par hazard, ou quelle en étoit la raiſon.

Digitized by Google

Ce n'eſt point par hazard, répondit-elle; je célèbre ſouvent ici de cette manière la mémoire d'une infortunée. Il y a chez les hommes ſi peu de compaſſion pour les malheureux, que ceux qui ſont encore ſuſceptibles de ce ſentiment, doivent le conſerver & le propager. Si vous voulez m'entendre, je vous dirai ce qui me rend ce ſaule ſi intereſſant.

Rien ne pouvoit m'être plus agréable; je me plaçai ſur le gazon, à côté de cette Dame, qui me raconta l'hiſtoire ſuivante.

Il y a quelques années que la femme d'un Conſeiller de commerce habitoit le domaine voiſin, dont la maiſon a une ſi belle apparence; & près de l'Egliſe, dont vous voyez le clocher, demeuroit le Miniſtre du village, dont le Seigneur occupe ce château là-haut. Le Miniſtre étoit jeune, d'une figure agréable, & bien fait. La Conſeillère lui trouvoit encore meilleure grace que toute autre perſonne. Elle l'invitoit ſouvent à venir chez elle, & il y alloit, non pour lui plaire, mais pour un autre objet qui l'y attiroit. Antoinette, la femme de cham-

bre, avoit captivé ſon cœur. C'étoit une belle blonde, ſes cheveux dorés flottoient ſur ſon cou d'un blanc éblouiſſant. On remarquoit le contour de ſon beau ſein à travers de tous les retranchemens qui l'entouroient. Sa taille étoit ſvelte & élégante, ſes yeux doux, ſon ſourire enchanteur. Mais le tendre Miniſtre admiroit plus ſa belle ame, que ſes charmes. Elle étoit douce, ſenſible, bienfaiſante, & ſembloit n'être douée de ces vertus, que pour conſoler les infortunés. Si ſa ſphère n'avoit pas été ſi bornée, elle auroit voulu ſécher chaque larme qui auroit coulé en ſa préſence.

La mère de la Conſeillère avoit pris Antoinette chez elle, comme une pauvre orpheline ſans aſile. Elle l'avoit plutôt élevée comme ſa propre fille, que comme un domeſtique, & en mourant, l'avoit recommandée à ſa fille, comme un dépôt que le Ciel lui avoit confié.

Celle ci n'imita pas ſa mère. Au lieu d'être ſon amie, elle ne fut que ſa maîtreſſe. La pauvre Antoinette étoit cependant contente de ſon ſort, elle connoiſſoit ſon état, aimoit ſa

maîtreſſe, & faiſoit ponctuellement tout ce qu'elle lui ordonnoit.

La Conſeillère ne put pas ignorer long-tems, que le but des viſites du jeune Miniſtre, étoit plutôt de plaire à Antoinette qu'à elle. Elle ne voulut pas d'abord s'en prendre à lui, mais ce fut la pauvre femme de chambre qui eſſuya toute ſa mauvaiſe humeur. Elle éprouva les plus durs traitemens, & enfin ne pouvant plus les ſupporter, elle ſe jeta un jour aux pieds de ſa maîtreſſe, en la priant au nom de ſa mère, dont elle gardoit un bien cher ſouvenir, de lui découvrir le ſujet de ſon indiſpoſition contre elle, & de ſa colère.

" Penſes-tu, que je ne m'apperçoive
" pas de ton intrigue avec le Miniſ-
" tre? Fille orgueilleuſe! tu crois ſans
" doute être bientôt ſa femme. Fies-
" toi à lui; il te trompera. Peut-être
" me demandera-t-il la permiſſion de
" t'épouſer, mais je n'y conſentirai
" pas, tu ſerois trop malheureuſe. "

Antoinette éplorée, aſſura par les ſermens les plus forts, qu'elle n'avoit jamais eu avec le Miniſtre que des entretiens indifférens, qu'il ne lui

avoit jamais parlé d'amour, qu'elle n'avoit jamais conçu des projets si élevés, que même la pensée ne s'en étoit jamais présentée à son esprit.

Cette déclaration tranquillisa la Conseillère, & la paix fut rétablie pour quelque tems.

Si jusqu'alors Antoinette n'avoit fait aucune attention au Ministre, elle l'observa par la suite, & avec intérêt. Quand leurs regards se rencontroient, elle baissoit les yeux & rougissoit. Elle avoit remarqué qu'il étoit bel homme, & le trouvoit tous les jours plus beau. Cela lui causoit quelquefois de la tristesse. Ne suis-je pas malheureuse, se disoit-elle, de ne pouvoir m'abandonner à mes sentimens? Il s'élève en moi, & avec force, des pensées que j'ai promis de rejeter; que Dieu soutienne ma foiblesse! Je crois que cet homme a jeté sur moi un charme. Je ne puis le voir sans rougir, sans que le feu parcoure mes veines. Mais je le lui dirai. Je le prierai de ne plus me regarder.

En effet, le lendemain l'ayant aperçu dans le jardin, elle l'aborda, & lui dit: Mr. le Ministre, j'ai une

prière à vous faire, mais ne vous moquez pas de moi. Celui-ci, ne désirant rien plus ardemment que d'obliger Antoinette, n'hésita pas à lui promettre de faire ce qu'elle lui demanderoit.

Antoinette. Ma maîtresse est irritée contre moi, & c'est vous qui en êtes la cause. Elle croit que nous sommes d'intelligence; ainsi je vous prie de ne plus me regarder autant, de ne plus faire attention à moi.

(*Ces paroles la firent rougir.*)

Le Ministre (*interdit, & prenant part à ses peines.*) Ma chère Antoinette, c'est précisément la seule chose que je ne saurois vous promettre. Je m'engagerois à plus que je ne pourrois tenir. Quand je vous rencontre, mes yeux, malgré moi, s'attachent sur vous. Et puisque nous sommes sur ce chapitre, il faut que je vous avoue mon amour, il faut que je vous déclare, que mon plus ardent désir est de vous épouser. Non : je ne veux pas d'autre femme que vous.

Antoinette. Ah! vous me rendriez malheureuse.

Le Ministre. Qui a pu, mon enfant,

vous donner une auſſi mauvaiſe idée de moi? Que cette perſonne là ſait peu ce que vous m'inſpirez, & d'amour, & d'eſtime!

Antoinette. C'eſt Madame la Conſeillère qui me l'a aſſuré, & elle ajoutoit: qu'elle n'y donneroit jamais ſon conſentement, que ce ſeroit en vain que vous le lui demanderiez.

Le Miniſtre. Antoinette, Madame peut vous commander comme votre maîtreſſe, ce que vous devez faire ou ne pas faire dans ſon ſervice, mais elle ne peut pas décider de votre ſort. Vous êtes là-deſſus abſolument indépendant. En attendant, je ne veux pas que vous puiſſiez croire que j'aie intention de vous abuſer. Apprenez, avant de me juger, à me mieux connoître, & vous ſerez perſuadée de la ſincérité de mes ſentimens.

Quoique cette déclaration fut agréable à Antoinette, elle en fut cependant affligée. Elle étoit fort attachée à ſa maîtreſſe, & craignoit de lui déſobéir. Elle ſortit triſtement du jardin, & ſentit que ſon mal avoit empiré. Le Miniſtre étoit toujours préſent à ſa mémoire; la penſée de

l'honneur qu'il vouloit lui faire, la flattoit infiniment. Elle ne pouvoit s'imaginer pour elle un plus grand bonheur, que celui d'être la femme du Miniſtre du village, & ſa maîtreſſe vouloit s'y oppoſer.

Le Miniſtre n'ignorant pas, que les intentions de la Conſeillère étoient contraires aux ſiennes, ſaiſiſſoit avec empreſſement, pour parvenir à ſon but, toutes les occaſions où il pouvoit s'entretenir tête-à-tête avec Antoinette. Il ſe montroit à elle de tant de côtés favorables, qu'il acquit toute ſon amitié. Bientôt elle crut qu'elle pourroit être heureuſe avec lui, enfin elle conſentit à ce qu'il la demandât en mariage à ſa maîtreſſe.

Pendant tout ce tems, il n'avoit pas négligé de faire à celle-ci de fréquentes viſites, mais n'avoit répondu que par un froid badinage à ſes agaceries, à ſes regards amoureux. La Conſeillère tranquilliſée par la promeſſe d'Antoinette, ſur laquelle elle comptoit, ne perdoit pas l'eſpérance d'accomplir ſes déſirs.

Un jour qu'elle étoit de très-bonne humeur, il ſe préſenta chez elle. En-

chantée de le voir, elle ſe propoſoit de faire valoir tous ſes attraits, & ſe flattoit de s'aſſurer ſa conquête, quand il lui tint le diſcours ſuivant.

Je me rends auprès de vous, Madame, pour vous demander une grace qui doit décider de mon ſort.

La Conſeillère. Eh! pourrois je Monſieur, vous refuſer ce dont votre bonheur dépend. Connoiſſez mieux une amie, qui a pour vous plus que de l'eſtime, & qui vous feroit plus volontiers un ſacrifice, qu'à qui que ce ſoit.

Le Miniſtre. Vous avez chez vous un tréſor que je me ferois une gloire de poſſéder. Une fille aimable, dont la belle ame m'a charmé. —

(*La Conſeillère rougit prodigieuſement.*) Accordez Antoinette à mes vœux, qu'elle ſoit mon épouſe, & vous me rendrez l'homme le plus heureux.

La Conſeillère. Vous badinez Mr. le Miniſtre. Une ſervante pour votre femme. Qu'en diroit-on?

Le Miniſtre. Madame, je crois plutôt que c'eſt vous qui plaiſantez. Il n'eſt perſonne dans ma paroiſſe qui n'ait la plus haute eſtime pour Antoinette.

Tout le monde la chérit, & je crois ne pouvoir faire un meilleur choix.

La Conſeillère. Cette folle vous a abuſé. Avez vous déjà mis tout en règle avec elle, & a t-elle conſenti à ce que vous m'en parlaſſiez ? J'ai peine à le croire.

Le Miniſtre. Comment pouvez-vous en douter ? Me préſenterois-je devant vous pour cet objet, ſans l'en avoir prévenue ? Non ; elle conſent à tout. Elle m'aime, & il me manque pour notre union que votre conſentement.

La Conſeillère. Vous ne l'obtiendrez jamais. Je ne puis conſentir, Monſieur, à ce que vous faſſiez un ſi grand tort ; ce ſeroit dégrader votre état. — Je ne ſouffrirai pas que ma ſervante s'élève au-deſſus des bornes que ſa condition lui preſcrit. Je ne dois pas me prêter à ce que l'on forge une hiſtoire ſcandaleuſe ſur mon époux, & enfin, mon cher Miniſtre, pourquoi voulez-vous vous marier ?

Le Miniſtre. Quelle queſtion ! Madame. —— Si je vous demandois pourquoi vous l'avez fait ?

La Conſeillère. Que vous êtes ſingulier ! La différence eſt grande. Une

fille doit tâcher de se procurer un établissement. Mais que vous manque-t-il ! Vous pouvez attendre un bien meilleur parti — & en attendant mon cher Ministre, certaines gens ne savent pas ouvrir les yeux.

Le Ministre. Ne le veulent pas, Madame. Je ne sais en vérité pas, comment dans mon état, vous voudriez que je visse ce que mon devoir me défend de voir. Je pense, que de votre côté vous devriez réfléchir que vous pourriez facilement compromettre Mr. votre époux. Au reste, je m'apperçois bien, que je n'obtiendrai rien de vous Madame, je vais donc m'adresser à lui.

Là-dessus il quitta la Conseillère, qui pouvoit à peine se contenir de colère. Mais il ne s'y étoit pas bien pris. Il ignoroit qu'elle avoit un empire absolu sur son mari. Un billet qu'elle lui écrivit, dérangea tout le projet du Ministre, & Antoinette en fut la victime.

Celle ci, quelques instans après, entra chez sa maîtresse, qui d'un ton très dur lui dit : tu n'as pas tenu ta parole ; le Ministre vient, avec ton

consentement, de te demander en mariage.

Antoinette. Ah! Madame, c'eſt un homme ſi aimable, ſi bon, que je n'ai pu le lui refuſer. Accordez-le moi, vous me rendrez éternellement heureuſe. Je n'aurai jamais un meilleur mari.

La Conſeillère. Retire-toi. Je ne t'aurois pas dit avant, qu'il te rendroit malheureuſe, ſi je n'en avois pas été certaine. Je te ferai appeler.

Elle ſortit en pleurant. Alors la Conſeillère fit entrer une fille de ſa maiſon, qui avoit eu des intrigues avec un de ſes valets, dont elle étoit groſſe.

Voici, Marguerite, lui dit-elle, vingt écus. Je te les donne ſi tu dis à Antoinette, que tu es enceinte des faits du Miniſtre. Mais en cas de beſoin, il faut que tu le ſoutiennes en face du Miniſtre lui-même. On ne fera à cet égard aucune recherche ultérieure, l'affaire ſera arrangée en ſecret. Antoinette ſe propoſe de l'épouſer; & je ne permettrai pas qu'une ſervante de ma maiſon puiſſe prétendre dans la ſuite à manger à ma table.

Les vingt écus éblouirent Margue-

rite ; mais le prochain bonheur de ſa compagne qu'elle envioit, ne contribua pas moins à la décider à ce que ſa maîtreſſe exigeoit d'elle. On fit donc appeler Antoinette.

Non, s'écria celle-ci, lorſqu'on l'eut informée du fait, ce n'eſt certainement pas vrai, c'eſt une calomnie, le Miniſtre eſt innocent!

Eh quoi, dit la Conſeillère, tu veux me donner un dementi? — Je vois à préſent que tu es une hypocrite — & je comprends tout. Le Miniſtre t'a ſéduite auſſi, c'eſt pour cela que tu preſſes ſi fort ton mariage.

Fi, dit Antoinette en rougiſſant, & d'un ton ferme. Quand vous ai je donné ſujet de me croire capable d'une pareille conduite? Vous me perdez de réputation. — Aſſurément je ne l'ai pas méritée.

Ah! ah! c'eſt là le langage de toutes les filles de ton eſpèce. — Mais nous ſaurons te mettre à la raiſon. Demain tu ſeras enfermée dans la maiſon de travail, juſqu'à ce que nous ſachions à quoi nous en tenir.

Grand Dieu! s'écria la pauvre fille, que tu me châties terriblement! —

Elle se retira dans sa chambre pour y pleurer à son aise.

Vers le soir un laquais vint lui annoncer, qu'elle devoit le lendemain se rendre en ville pour paroître à l'audience du Conseiller. Nous vous plaignons tous, bonne Antoinette, ajouta-t-il; nous plaignons bien aussi Mr. le Ministre.

La malheureuse fille voyant qu'on la couvroit de tout côté d'opprobre, tomba dans le plus grand désespoir. Elle ne vit aucun moyen de se sauver. Je me rendrai auprès de mon Dieu, dit-elle. Elle passa la nuit en prières, & écrivit au Ministre le billet suivant.

" Nous sommes tous deux innocens, Dieu devant qui je vais paroître, le sait. Vous me trouverez dans la Gehre. "

Le jour commençoit à peine à poindre, qu'elle sortit. Elle rencontra une vieille femme de sa connoissance.

La femme. D'où vient, Mademoiselle Antoinette, que vous êtes mise aujourd'hui si négligemment?

Antoinette. Pour aller où je vais, je n'ai pas besoin de parure. Allez-vous au village, bonne femme?

La femme. Oui, en droiture. Si vous avez quelques commiſſions à y faire, je m'en chargerai volontiers.

Antoinette. Eh bien! remettez ce billet à Mr. le Miniſtre, & ſaluez-le mille fois de ma part.

La femme. La ſalutation lui ſera agréable. Adieu. Prenez garde, Mademoiſelle, de ne pas vous refroidir, & retournez vîte à la maiſon.

Antoinette étant arrivée dans ce paturage, trouva l'eau trop baſſe; & ſe précipita dans ce trou, où elle fut bientôt délivrée de ſes tourmens.

Le Miniſtre arriva une demi heure après, la retira lui-même, & la porta chez lui, pour la ſouſtraire aux mains du bourreau.

Marguerite ayant tout avoué, le Miniſtre obtint qu'on enſevelit honorablement ſon amante L'infame Conſeillère, ne fut condamnée qu'à une forte amende. L'infortuné Miniſtre donna ſa démiſſion, & on ignore ce qu'il eſt devenu.

La Dame termina ici ſon récit. Nous nous levâmes, & reprimes triſtement le chemin de la ville.

Digitized by Google

N°. 15.

Frédéric, assassin & suicide.

L'AMOUR par lui-même, peut porter aux plus violens excès de fureur, & à des actions qui déshonorent le genre-humain. S'il est contrarié par les circonstances, s'il rencontre de grands obstacles, son feu n'en devient que plus ardent, il dévore l'ame & le corps, & ses ravages n'en sont que plus difficiles à arrêter. L'exemple suivant en est une preuve des plus funestes.

Frédéric étoit fils d'un artisan, qui lui avoit fait apprendre sa profession. Sa fortune, sans être considérable, étoit aisée. Il avoit un frère & une sœur, qui jouissoient de quelque considération, & avec son petit revenu, son bon naturel & son industrie, il pouvoit espérer pour l'avenir une vie tranquille & heureuse.

Il entra comme ouvrier chez une veuve, qui avoit une fille unique.

Digitized by Google

Elle lui remit la conduite de tous les ouvrages dont elle étoit chargée, & qui lui rapportoient un bénéfice assez considérable. Frédéric lui plaisoit, & son habileté, son assiduité à l'ouvrage, le lui rendoient encore plus agréable. Son intention étoit de tâcher de le captiver, & d'en faire son époux Elle n'en fit pas un mystère, & ses vues transpirèrent dans le public. Le jeune homme qui ne s'en doutoit même pas, en fut instruit par les bruits populaires, & ce projet ne lui convenant pas, il se conduisit désormais, à l'égard de la veuve, de manière à l'y faire renoncer. Il devint au contraire plus prévenant pour la fille, qui ne lui étoit pas défavorable. Cela dura quelques années, au bout desquelles il pensa sérieusement à l'accomplissement de ses souhaits. Il se crut parfaitement assuré de la fille, qui lui avoit promis un amour réciproque, & le lui avoit peut-être prouvé. Il ne chercha donc que les moyens de décider la mère en sa faveur. Pour y parvenir, il offrit de faire faire à ses dépens certaines réparations indispensables & couteuses

dans ſon attelier. En conſéquence il fit venir de chez lui l'argent néceſſaire, & fermement perſuadé que ſes projets ne pouvoient manquer, il négligea de faire prendre acte de ſes avances.

La veuve, contente de cette démarche inconſidérée, prévit, qu'alors il ne lui ſeroit pas ſi facile de la quitter. Elle ignoroit encore qu'il étoit d'intelligence avec ſa fille ; il le lui découvrit un jour, en lui déclarant qu'il avoit l'intention de l'épouſer. Elle fit tout pour le dégoûter d'un mariage avec une jeune fille ſans expérience, & lui vanta les avantages que l'on ſe procuroit, en prenant une femme d'un âge mur. Il ſavoit bien où elle vouloit en venir, mais il diſſimula, & ſe contenta de la prier d'y réfléchir. Auſſi, pour ſatisfaire ſa propre paſſion, penſa-t-elle mûrement aux moyens de lever cet obſtacle, & de lui rendre impoſſible la poſſeſſion de ſa fille.

Un jeune étudiant, d'une famille pauvre, fréquentoit la maiſon de la veuve. Il ſavoit qu'elle avoit de la fortune, & jamais on n'a ſu, ſi en

effet il n'avoit pas des vues sur sa fille, en recherchant cette connoissance, qui d'abord ne fut pas très-intime; mais il est certain, que la veuve pensoit à lui, & qu'elle parla à sa fille du bonheur dont elle jouiroit, en épousant un homme qui cultivoit les sciences. Celle-ci s'y refusa, & donna Fréderic pour prétexte. Mais des remontrances & des sollications réitérées; la déclaration franche qu'elle fit des vues qu'elle avoit elle-même sur Frédéric, & la raison que sans son consentement il ne falloit pas penser à cette union, déterminèrent enfin la fille. Elle commença à croire, qu'elle étoit plus faite pour être une grande Dame, que la femme d'un artisan, & les dispositions qu'elle se sentoit encore en faveur de Fréderic, furent bientôt étouffées par l'orgueil.

Pour engager le jeune étudiant à une démarche que, sans ce stratagème, il n'auroit certainement pas faite de lui-même, la veuve commença non-seulement par aider sa famille, mais lui fit aussi à lui même des avances pour la continuation de ses études.

Fréderic s'aperçut bien qu'on avoit dans

dans la maiſon beaucoup de prévenances pour ce jeune homme, qu'il lui étoit préféré dans toutes les occaſions, que la mère le careſſoit, & que la fille le voyoit auſſi d'un très-bon œil, mais comme il paroiſſoit être fort indifférent à tout cela, qu'il ne répondoit pas aux careſſes de la mère, & ne paroiſſoit pas faire grand cas de la fille, Fréderic en conclut, que c'étoit une de ces amourettes ordinaires de vieille femme, dont l'intérêt eſt le ſeul motif, il ſe moqua donc de la mère, & plaignit le jeune homme.

Cependant comme on n'eſt pas toujours d'une humeur égale, quand Fréderic n'étoit pas bien diſpoſé, il faiſoit quelquefois des reproches à ſa belle ſur ce ſujet, & lui demandoit que pouvoient ſignifier les fréquentes viſites de cet étranger, & pourquoi on lui faiſoit tant d'avances?

Il faut en convenir: elle fit une grande faute de ne pas lui dire la vérité. Elle penſa ſans doute, qu'il ſeroit bien obligé de prendre ſon parti, lorſque la choſe ſe réaliſeroit, mais elle ne conſidéra pas, qu'il étoit hom-

me; que la fureur & la vengeance pourroient le maîtriſer, & le porter à des excès. Elle lui dit, qu'il étoit un viſionnaire, qu'il s'alarmoit ſans ſujet, & lui en donna pour preuve, la conduite du jeune étudiant avec elle : Fréderic alors n'eut rien à repliquer.

Néanmoins elle trouvoit auſſi la conduite de cet étranger peu convenable; elle réfléchit qu'il ne pouvoit pas ignorer entièrement qu'il devoit l'épouſer, & que ce ne fut un projet conçu par ſa mère.

Quant à celle-ci, elle crut qu'il étoit tems d'éclater. Le jeune étudiant & ſes parens lui devoient ſix cens écus, dont elle s'étoit fait donner une obligation en bonne & dûe forme. Un ſoir, ſe trouvant tête-à-tête avec lui, elle lui demanda fort ſéchement, quand il comptoit prendre un grade, pour épouſer ſa fille. A cette déclaration il pâlit, & ne put ſe diſpenſer de répondre franchement, qu'il n'avoit jamais formé ce deſſein; qu'il n'y penſeroit jamais; qu'il avoit fréquenté la maiſon comme ami, & pris pour des témoignages d'amitié toutes les bontés qu'on avoit eues pour lui.

Digitized by Google

Non Monſieur, répliqua la mégère, vous ne vous en tirerez pas de cette manière; il faut que vous épouſiez ma fille, ou me rembourſiez tout ce que je vous ai avancé.

Je compte bien auſſi vous rembourſer. J'eſpère obtenir bientôt un emploi, alors j'acquitterai le plutôt poſſible le capital & les intérêts, duſſé-je, pour cet effet, me priver du néceſſaire.

Ah! vous vous imaginez qu'il en ſera ainſi: non, Monſieur, j'ai cru que vous veniez chez moi pour ma fille. J'exige que vous l'épouſiez, ou que vous me payiez dès demain.

A peine fit-il jour le lendemain, qu'elle ſe rendit chez la mère du jeune étudiant, pour lui annoncer ſa réſolution définitive. La pauvre femme en fut pétrifiée. Elle ſe trouvoit par-là entièrement ruinée, & dans l'impoſſibilité d'élever ſes autres enfans. Tout cela ne toucha pas cette malhonnête créancière, qui quitta la famille éplorée, en perſiſtant toujours dans ſes menaces.

Le fils ſurvint, & trouva tout le monde en pleurs. Sa mère n'oſa lui

donner aucun conſeil, connoiſſant les ſuites fâcheuſes qu'un mariage forcé peut avoir; mais ſes frères & ſœurs le prièrent en gémiſſant, de ne pas les abandonner. Sophie eſt cependant gentille, dit l'une: —— elle t'aime beaucoup, dit l'autre. —— Un frère lui préſenta ſes livres en pleurant, & dit qu'on pouvoit les jeter au feu, puiſque ſa mère n'avoit plus les moyens de lui faire continuer ſes études. ——

Il auroit fallu que ce jeune homme eut un cœur de pierre, pour reſter indifférent à ces ſcènes attendriſſantes. Il penſa, que tant de perſonnes s'étoient ſacrifiées pour leurs familles, & il ſe crut deſtiné à les imiter. Il prit donc la réſolution de ſe dévouer, & l'exécuta ſur le champ, en ſe rendant chez ſon impitoyable créancière, pour lui donner ſa parole d'épouſer ſa fille.

C'étoit un Vendredi, & l'on diſpoſa tout dans le plus grand ſecret, pour le Dimanche ſuivant, de façon que le mariage fut béni dans une des Egliſes les plus éloignées.

Frédéric ignoroit tout. Il étoit tou-

jours très-assidu à son travail, qui ne lui laissoit pas beaucoup de loisir. Mais le même Dimanche au soir, s'étant arrêté assez tard dans un cabaret, un de ses camarades qui sortoit d'un autre, y entra, & fut étonné de le voir. Remarquant aussi qu'il étoit fort gai, il en fut encore plus surpris, & le lui témoigna.

Et pourquoi ne le serois-je pas? dit Fréderic.

Il faut, répliqua son ami, que ta belle te soit devenue bien indifférente, puisque tu la cède si tranquillement à un autre. —

Comment cela? — Je n'y comprends pas un mot. — Explique-toi! —

Personne ne peut cependant mieux savoir que toi, qu'elle s'est mariée ce matin à six heures dans l'Eglise de ** avec ce jeune étudiant. Toute la ville en est instruite.

Mordieu! non, je n'en sais rien — absolument rien. — C'est à moi seul qu'on l'a caché. — Mais un moment, j'attrapperai cette engeance. —

Son ami s'aperçut qu'il en avoit plus dit, que Fréderic n'en devoit

ſavoir, connoiſſant ſon caractère violent, & craignant un grand malheur, il tâcha de réparer ſon imprudence. Il voulut donc revenir ſur ſes pas, en diſant : mais dès que tu l'ignores, il ſe peut que ce ne ſoit là qu'un faux bruit. Tu connois les hommes. On dit une choſe en l'air, auſſi-tôt cela ſe répand comme une vérité, chacun la répète à ſa manière & avec ſes commentaires.

Non, reprit bruſquement Fréderic, la choſe eſt vraie, elle eſt poſitive. J'aurois dû le lire ſur leurs maudits viſages. La vieille folle penſe, que je devrois l'épouſer, & la jeune mijaurée a la prétention de vouloir devenir grande Dame. Mais j'en témoignerai mon reſſentiment. L'hypocrite étudiant faiſant ſemblant de ne pas ſavoir troubler l'eau, & de ne pouvoir ſouffrir la fille, la regardoit à peine : — & il me l'enlève! Tu as fait tourner la tête à la belle Demoiſelle. Toi & ſa mère, — mais par tous les diables, vous ne l'aurez pas fait impunément.

Il voulut ſortir en fureur, & ſon camarade eut beaucoup de peine à le

retenir. Il faut, lui dit-il, que tu me promettes de t'informer plus exactement de la chose, avant de faire la moindre démarche. — Il le lui promit enfin & devint plus calme.

A son retour à la maison, tout le monde étoit couché. Il ne put donc rien entreprendre; cependant il chercha encore, mais inutilement, les moyens de parvenir à la chambre des nouveaux mariés.

Etant entré le lendemain de bonne heure, contre sa coutume, dans la chambre de la mère, il ne fut pas peu surpris d'y trouver le jeune étudiant en robe de chambre, & prenant le caffé A cette vue il devint furieux, & se retira précipitamment.

On doit croire que dès ce moment il conçut son funeste dessein, car il alla, sans différer, acheter un long couteau. La marchande remarquant son trouble, lui demanda ce qu'il en vouloit faire? Je vais en voyage, répondit-il, & je le prends par précaution, tant pour mon usage, que pour me défendre si l'on m'attaquoit.

On ne sauroit dire positivement,

ce qu'il a fait ou penſé depuis, mais ont peut conclure que :

1°. La perte de ſon amante, qu'il aimoit avec ardeur, comme l'ont déclaré tous ceux qui connoiſſoient bien ſes intentions, lui a été extrêmement ſenſible. La peine qu'il reſſentoit, d'être ſi ouvertement mépriſé, & de voir ſon brûlant amour dédaigné par celle pour qui il avoit tout fait, tout ſacrifié, & qui ſeule pouvoit faire ſon bonheur, dût ſans doute porter le déſeſpoir dans ſon cœur, & pouſſer ſa fureur aux derniers excès.

2°. Il ſe voyoit bafoué, ou du moins croyoit l'être, par les perſonnes de ſa connoiſſance. Il n'oſoit ſe préſenter devant elles ſans rougir, & avoit répété plus d'une fois en leur préſence, qu'il ſe tueroit plutôt que de ſupporter des affronts.

3°. Il n'avoit plus d'autre perſpective, que d'épouſer la vieille veuve, qui depuis la propoſition qu'elle lui en avoit faite, lui étoit devenue encore plus inſupportable, ou de perdre l'argent qu'il avoit mis dans ſon établiſſement, & dont il avoit né-

gligé de se procurer une reconnoissance, quoique cela formât la plus grande partie de sa fortune.

Si on le considère, s'arrêtant à ces pensées, & si on se rappele ses préventions contre son rival, qu'il croyoit le plus coupable de tous, parce qu'il ignoroit les circonstances de ce mariage, on doit trouver son action moins horrible.

Voici donc à quoi le porta son désespoir. S'étant assuré, que le jeune marié étoit effectivement couché dans une chambre attenante à celle de la mère & de la fille, pour exécuter plus aisément son projet, il ouvrit le volet d'une fenêtre, par laquelle il s'introduisit de nuit dans la maison, car il demeuroit dans un petit bâtiment séparé du corps de logis.

Sans être aperçu, il se glissa dans la chambre de son rival, se précipita sur le lit, & croyant le tuer d'abord, lui donna deux coups de couteau, mais qui n'atteignirent que le bras. Il s'étoit attaché le couteau à la main droite, vraisemblablement afin qu'il ne pût lui être arraché.

Le malheureux époux, éveillé par

ſes bleſſures, & voyant qu'un aſſaſſin attentoit à ſa vie, ſe défendit de toutes ſes forces. Il parvint heureuſement à ſortir de ſon lit, & lutta long-tems contre ſon adverſaire, qui, avec un marteau, lui fit encore une grande playe à la tête, & pluſieurs autres moins graves, occaſionnées peut-être par les mouvemens de la main, à laquelle étoit attaché le couteau. Enfin l'aſſaſſin fut le plus fort, & ſaiſit l'étudiant à la gorge, où il lui porta un coup qui auroit été mortel, ſi la jeune épouſe n'eût arrêté ſon bras.

Elle & ſa mère avoient été éveillées par le bruit de cette triſte ſcène. A l'ouïe des cris & des gémiſſemens, cette dernière avoit auſſi-tôt appelé au ſecours par la fenêtre, & ſa fille étoit accourue dans la chambre de ſon mari, où elle arriva dans le moment critique.

Cependant Fréderic crut ſon rival mort, mais la grande quantité de ſang qu'il avoit perdu, lui avoit ſeulement occaſionné une foibleſſe. Il abandonna cet infortuné pour attaquer ſa femme, qui, dans l'obſcurité,

s'étoit cachée dans un coin, où heureuſement il ne la chercha pas, L'alarme que la mère avoit répandue, n'étoit pas reſtée ſans effet. Le guet ſe rendit à la maiſon, & enfonça la porte qui étoit fermée à clef.

Fréderic, ſe voyant perdu ſans reſſource, ſe donna un coup de couteau dans le bas ventre & un autre dans le cou, qui fût ſi profond qu'il expira au bout de quelques minutes.

Quel triſte ſort pour un homme, qui n'avoit eu d'autre paſſion que ſon amour pour cette jeune fille, & qui dans un moment ſe rendit ſi malheureux! Le jeune étudiant fut guéri de ſes bleſſures, & recouvra entièrement ſa ſanté.

Le corps du ſuicide fut expoſé ſur la roue. De quel droit? C'eſt ce que je n'oſe décider. On n'infligea aucune peine à la mère; & comment auroit-on pû la châtier ſuivant les loix? Mais ſuivant l'équité? — Ah! dans de pareils jugemens elle n'entre guère en conſidération.

Qui oſera appeler ce malheureux un ſcélérat, quoiqu'il ait commis deux des plus grands crimes? Il eſt cer-

tain, qu'à l'égard de l'assassinat, on doit lui supposer un dessein prémédité; mais ce dessein même n'étoit qu'un effet de sa passion, qu'une conduite aussi injuste que celle qu'on avoit tenue envers lui, devoit changer en fureur. Aussi tout le public prit-il part à son malheur. Personne ne se permit contre lui aucune expression injurieuse. Chacun disoit en soupirant: Oh! qu'il a été cruellement trompé! Sa sentence parut à tout le monde dure & injuste, & son exécution, loin de ne produire que la compassion ordinaire, arracha des larmes à la moitié des nombreux spectateurs.

Tout le blâme retomba sur les premiers auteurs de son crime & de sa perte; & comme tant de monde ne pouvoit être instruit des motifs qui avoient déterminé le jeune étudiant à se marier, & de la manière dont la veuve s'étoit conduite envers la famille de son gendre, on crût que c'étoit lui qui avoit enlevé la maîtresse au pauvre Fréderic, & qui avoit surpris son orgueil & sa vanité. Cependant il avoit fait à sa famille le

ſacrifice de ſon repos & de ſon bonheur, & avoit manqué de perdre la vie. Il avoit ſouffert beaucoup & longtems, avant d'être guéri. Voyant qu'on le regardoit par-tout de mauvais œil, il fut obligé de quitter ſa ville natale.

La mère & la fille étoient ſans doute plus coupables que lui, & il ſera ſur-tout difficile de diſculper la première. Auſſi demeura-t-elle froide & inſenſible dans tous ces événemens. C'étoit un véritable automate, qui ne vivoit que machinalement & ſans avoir le moindre ſentiment.

La jeune épouſe ſe montroit d'une manière plus favorable. Elle avoit au moins ſoigné ſon mari pendant ſa maladie, & elle faiſoit eſpérer qu'elle s'appliqueroit à lui rendre la vie douce.

Cependant il eſt reſté ſombre & penſif. La vivacité de ſon génie a diſparu, & les triſtes ſcènes dont, malgré ſon innocence, il a été un des principaux acteurs, ſont toujours préſentes à ſa mémoire.

Digitized by Google

N°. 16.

Lindor & Lucie.

J'AI trouvé parmi mes papiers le fragment d'une hiſtoire. Sans ſavoir d'où il me vient, ni ſi par haſard il ſe rencontre plus complet dans quelqu'ouvrage, je vais me borner à le transcrire ici tel qu'il eſt, ſans en remplir les lacunes.

Lindor. Ah! ma chère Lucie, je m'arrache d'auprès de toi pour aller à la rencontre d'une mort certaine! Ce cœur rempli d'amour, rempli de tendres ſentimens, eſt à préſent en proie au déſeſpoir.

Lucie. Oh Lindor! vois, elle ſe meurt ta Lucie! comme une victime de l'avarice, on m'entraîne cruellement à l'autel, on m'y égorge. Lindor! Lindor! pourquoi devois-tu m'enchanter de cette manière, pourquoi Lucie devoit-elle t'aimer! Cet amour nous a rendu l'un & l'autre éternellement malheureux.

Digitized by Google

Lindor. Non, je ne ſurvivrai pas à cette journée. Qu'il eſt cruel ce jour, où je te vois pour la dernière fois, où un homme indigne t'entraîne, te dérobe pour jamais à mes yeux. Ah! je meurs de déſeſpoir!

Lucie. Cher ami! nous ſommes tous les deux nés pour le malheur; mais nous braverons le ſort avec fermeté. Va Lindor! vois ces larmes! quand ce cœur ne brûlera plus pour toi, mon bien aimé, alors Lucie ceſſera d'exiſter. . . . . .

. . . . . .

Lindor en priſon.

L'amour eſt donc un crime? Ne peut-on rien entreprendre légitimement par amour? La tendreſſe n'a-t-elle d'autre récompenſe que le gibet & la roue? Faut-il que le bourreau, le glaive à la main, couronne notre amour? Oui, je l'ai méritée la mort, je l'ai méritée. Les loix la prononcent, & le ſang de Lindor doit couler. Je l'ai trouvée ma Lucie, je l'ai trouvée. J'ai incendié ſa maiſon, & je l'ai ſauvée des flammes. Et vous,

tyrans! pourquoi vous êtes-vous opposés à notre fuite? Ils m'ont fait traîner jusqu'ici, & m'ont condamné à la mort, sans que je fusse ce que tu étois devenue, ma tendre Lucie!

C'est pour toi que j'ai tout entrepris, & je regarde la mort même, comme une bagatelle. Ah! pourrois-je vivre sans toi, ma bien aimée, toi que je ne puis jamais oublier! non, je ne saurois vivre sans toi, & le monde est pour moi un enfer, où chaque jour me prépare de nouveaux tourmens. . . . . .

Lucie! ne pleure pas. Lindor sera tout-à-coup à l'abri de la peine; il passera subitement de la misère à la joie. . . . . .

Laissons le monde m'appeler un scélérat; qu'il me maudisse; qu'il me compte au nombre des plus grands criminels. Tu sais que je ne le suis pas; qu'un amour infructueux m'a déterminé, qu'il m'a seul animé à cette entreprise. Ah! c'en est assez pour moi. J'expire sans regret comme un scélérat aux yeux du monde, pourvu qu'aux tiens j'expire comme ton amant, comme ton cher Lindor,

Digitized by Google

Oh! qu'elle eſt flatteuſe la ſentence de mort, & qu'il eſt doux de mourir par amour! . . . . . .
. . . . . .

Plaintes de Lucie après le ſupplice de Lindor.

C'en eſt donc fait, infortuné jeune homme! Tu as verſé ton ſang! La Juſtice t'a ſacrifié, parce que l'amour t'a rendu criminel pour moi. Ah! Lindor! que de malheurs tu t'es attirés! Et moi, qui t'aimois pour toujours, je pourrois reſpirer tranquillement encore? Non, pleurons, pleurons juſqu'à-ce que la mort tariſſe la ſource amère de mes larmes, juſqu'à-ce que je te rejoigne dans l'autre monde!

Et toi lune brillante, qui n'éclaires plus que le cadavre de Lindor, combien de fois fus-tu témoin de notre amour! Vous, contrées ſolitaires, dans leſquelles erre peut-être maintenant ſon ame, combien de fois nous vous parcourûmes les bras entrelacés l'un dans l'autre! Mais il n'eſt plus le tendre amant, il eſt devenu

une victime de la vengeance ! Dieu, qui scrutes le fond des cœurs, tu sais que jamais il ne se seroit rendu coupable par méchanceté, & que son ardent amour surpassoit ses fautes.

Des dévots hypocrites traversent le lieu du supplice & te maudissent, amant fidèle ; mais mon cœur te connoît, ta tendre Lucie te bénit. La terre arrosée de ton sang m'est sacrée ; une touffe de roses y croîtra, & en respirant leur doux parfum, la postérité la plus reculée s'entretiendra de ton amour, de nos souffrances réciproques & de ta mort.

Vie tu m'es insupportable, ô éternelle douleur ! Chaque heure renouvelle mes angoisses, chaque jour est pour moi une éternité de tourmens. Vois, Lindor, comme je me roule dans la poussière, comme je suis courbée sous le fardeau de mes souffrances.

Délivre-moi, ô mort, délivre-moi d'une anxiété que rien n'adoucit ; viens, toi dont l'attente glace la foule d'effroi, & au devant de qui je vais avec joie, ah ! viens mon sauveur, viens ô mort !

Digitized by Google

* * * * *

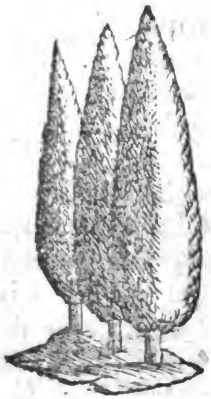
Quelques jours après le ſupplice de Lindor, Lucie perdit la raiſon. En vain employa-t-on tous les remèdes poſſibles pour la guérir, ils furent inutiles; rien n'étoit capable de faire ceſſer ſes plaintes. Elle crioit ſans interruption: " comment? je ſuis encore " en vie, & il eſt déjà dans l'éternité, " il a péri à cauſe de moi? " Deux domeſtiques qui étoient continuellement auprès d'elle, furent ſouvent obligés d'arracher de ſes mains les inſtrumens qu'elle avoit pris pour ſe tuer.

Une nuit où elle parut s'être entièrement calmée, engagea les domeſtiques à ſe livrer au ſommeil; elle ſaiſit cette occaſion pour ſortir de la maiſon, & arrivée au lieu du ſupplice, où Lindor étoit attaché ſur la roue, elle enfonça dans ſon ſein un large couteau, qu'elle avoit trouvé moyen de dérober.

Amour! c'eſt ainſi que tu peux aſſaſſiner, que tu peux égorger d'une manière cruelle tes fidèles ſerviteurs! Il eſt vrai que celui qui ſait te modé-

Digitized by Google

rer par la raiſon; goûte avec toi des délices céleſtes, mais qu'il t'eſt facile d'offuſquer la lumière de cette foible raiſon! Et alors quel fruit en retire-t-on? Des peines cruelles, d'affreux tourmens, des calamités inouies.



SUICIDES
PAR AMBITION.

N°. 17.

Le Lieutenant K.

LORSQUE l'honnête K** ſentit approcher ſa fin, il fit venir près de ſon lit, ſon épouſe & ſa fille. Mon teſtament, leur dit-il, eſt fait depuis pluſieurs années. Toi, ma fidèle compagne, tu ſeras l'héritière des biens, dont juſqu'ici j'étois l'adminiſtrateur. Je n'avois rien quand je t'ai épouſée, & quoique j'aie doublé ta dot, mon fils abſent & ma fille ici préſente, ne pourront cependant rien exiger des intérêts de ton capital. Laiſſant ainſi mes enfans ſans fortune, je les recommande entièrement à tes ſoins. Sois ce que tu fus toujours, leur tendre mère. Juſqu'alors, j'ai donné tous les mois à mon fils Henri un ſupplément

à ſa paye ; continue de le lui accorder. C'eſt un bon garçon qui adoucira ta vieilleſſe. J'ai auſſi des parens pauvres, qui ſans mon aſſiſtance ſeroient obligés de mendier leur pain ; tu trouveras dans mon bureau une note de ce que je leur donnois toutes les ſemaines. Donne-le leur auſſi, ne leur retranche rien, ils prieront pour toi & tes enfans. La femme promit, en pleurant, d'accomplir les dernières volontés du vieillard.

Quant à toi, ma chère Charlotte, dit-il à ſa fille, j'ai ſouvent remarqué ton extrême penchant à l'avarice. Je t'ai fait pluſieurs fois des remontrances à ce ſujet, mais en vain ; je l'ai encore obſervé dernièrement. Si la prière de ton vieux père mourant, peut faire quelqu'impreſſion ſur ton cœur, garde toi de ce vice affreux. L'économie eſt une des vertus de la femme, mais l'avarice défigure ſa beauté. Avant que je fuſſe malade, tu as jeté une pauvre mendiante en bas des degrés. Je ne devrois pas, à l'heure de ma mort, te faire des reproches, mais pour toucher ton cœur, je dois cependant te dire, que cette

dureté fut en partie la cauſe de ma maladie. Je reſſentis un vif chagrin d'avoir un enfant, dont l'ame fût auſſi peu compatiſſante. Donne-moi ta main, promets-moi avant que je meure, d'être à l'avenir ſenſible & charitable; & ſi ton malheureux penchant vouloit avoir le deſſus, penſe à ton père, qui attend tranquillement la mort, parce qu'il n'a pas une ſemblable conduite à ſe reprocher.

Charlotte promit avec mille aſſurances, & le vieillard s'endormit pour toujours. Toute la ville le regretta; la plupart des riches lui avoient des obligations, il ſecouroit beaucoup de pauvres, & n'avoit jamais refuſé l'aumône. Les uns & les autres aſſiſtèrent à ſon convoi, & ſon tombeau fut arroſé des larmes de tous.

Sa veuve étoit dans ſa 66e année. Une ancienne plaie au pied, l'empêchoit de ſurveiller ſon ménage. Après la mort de ſon mari, elle en confia entièrement le ſoin à ſa fille. La perte qu'elle venoit d'éprouver l'affligeoit extrêmement, ſon chagrin augmentoit ſes infirmités, & l'obligeoit ſouvent à reſter au lit. Elle conſacra ſes

jours à la prière. La seule occupation qu'elle se réserva fut, de compter, de préparer tous les samedis l'argent destiné aux pauvres parens de son mari.

Charlotte recevoit cet argent pour le distribuer, mais qu'on se figure la cruauté de cette fille ! elle le retenoit dans sa cassette, & chassoit les malheureux auxquels il appartenoit. Le brave homme, disoient ceux ci, ne s'est donc pas souvenu de nous dans son testament? Non! répliquoit encore la cruelle, & les pauvres s'en alloient les larmes aux yeux.

Par ordre de sa mère, Charlotte instruisit Henri de la mort de son père. Il servoit en qualité de Lieutenant à L** en P**. La bonne Madame K** avoit augmenté sa pension; mais comme l'argent passoit par les mains de Charlotte, elle le supprima, & écrivit au pauvre jeune homme, au nom de sa mère, qu'elle ne lui enverroit plus rien, & qu'il pourroit, à l'exemple de beaucoup d'autres Officiers, vivre de sa paye.

Le Lieutenant K** aimoit autant l'honneur,

l'honneur, que sa sœur aimoit l'argent. Sa bonne conduite lui avoit concilié l'amitié, l'estime de toute la Garnison. Il étoit de toutes les parties qui exigeoient de la dépense. Il secouroit plusieurs soldats de sa Compagnie, & pour me servir aussi d'un mot à la mode, il faisoit dans le beau monde une brillante figure.

L'avarice de sa sœur lui étant connue, il présuma d'abord, qu'elle étoit la seule cause du refus de sa mère. Il lui écrivit donc d'une manière pressante, lui représenta ses torts, & espéra que sa lettre produiroit le bon effet qu'il en attendoit. Mais elle tomba malheureusement entre les mains de Charlotte, & cette cruelle fille ne lut à sa mère trompée, que les remercîmens de son fils pour l'argent qu'elle lui avoit envoyé.

Toujours en espérant une réponse, le Lieutenant K** marchoit à sa ruine. Il mit en gage les bijoux dont il pouvoit se passer, & quand cette ressource fut épuisée, il se nourrit en secret de pain sec, afin de pouvoir continuer à jouer le même rôle dans la société. Mais plusieurs mois s'étant

écoulés, cinq lettres étant restées sans réponse, & malgré ses privations, ne pouvant plus masquer sa détresse, il s'en ouvrit à son Colonel, & le pria d'intercéder pour lui auprès de sa mère. Celui-ci trouvant sa demande raisonnable, écrivit par le premier courier : " Votre fils, Madame, est „ un des meilleurs Officiers du Régi- „ ment. Si vous le gênez trop, vous „ l'empêcherez de faire sa fortune, „ & vous en serez un jour respon- „ sable. „

Cela ranima l'espoir du Lieutenant, qui voyoit, comme certain, un changement avantageux dans sa situation; mais il se trompoit encore, car la lettre tomba aussi entre les mains de Charlotte, qui la cacha entièrement aux yeux de sa mère.

Le tems où la réponse devoit arriver s'étant écoulé sans qu'elle vint, il auroit volontiers demandé un congé, pour se rendre en personne dans sa famille, & s'informer des raisons qui avoient si fort endurci le cœur de sa mère contre ses prières, & contre les représentations du Colonel même. Mais en étant éloigné de plus de 200

Digitized by Google

lieues, manquant d'ailleurs d'argent pour un ſi long voyage, il fut obligé de rejeter cette idée, & de chercher d'autres moyens.

La néceſſité où il ſe trouvoit de refuſer bien des parties de plaiſir, lui étoit inſupportable, & ayant oui dire qu'on s'informoit déjà de la raiſon pour laquelle il ne paroiſſoit plus en compagnie, ni aux jeux des Dames de la ville, il fut ſur le point de s'abandonner au déſeſpoir. Si ma mère ne change pas bientôt mon ſort, dit-il à un ami intime, je le changerai moi-même. Son ami tâcha de le conſoler, en lui faiſant comprendre que toutes ſes lettres avoient pu ſe perdre. Bon, dit le Lieutenant, je prendrai donc encore patience, j'écrirai encore douze lettres, & pas davantage, ſi alors on ne me répond pas, on n'aura plus à le faire.

L'inhumaine Charlotte avoit déjà brûlé ſix de ces lettres, ſans avoir ſeulement daigné les lire, & ſon pauvre frère en avoit encore envoyé quatre autres, lorſque le Colonel le fit appeler. Ecoutez Monſieur, lui dit-il en entrant, il faut que Madame

votre mère ſoit une femme fort incivile, ou qu'à l'égard de votre fortune vous m'en ayez impoſé. Voilà déjà 4 mois paſſés, & elle ne répond pas ſeulement à ma lettre. En vérité, vous m'avez expoſé à faire une vraie ſottiſe.

Le Lieutenant. C'eſt contre ma volonté, mon Colonel! Si j'avois pu croire que ma mère perdroit un jour le ſouvenir de ſon fils, je n'aurois jamais oſé vous prier d'intercéder pour moi.

Le Colonel. Mais qui peut donc l'empêcher de me répondre? Eſt elle malade? Eſt-elle morte?

Le Lieutenant. Je ſuis honteux de ne pouvoir ſatisfaire à aucune de ces queſtions. Je n'ai point reçu non plus de ſes lettres.

Le Colonel. Si nous regardons la choſe ſous ſon vrai point de vue, Monſieur en ſera peut-être lui-même la cauſe. La mère n'aura *rien* à répondre, n'ayant *rien* à envoyer. Vous autres Meſſieurs, vous faites ſouvent les fanfarons. Vous commencez par faire beaucoup d'étalage, à la fin il faut en rabattre. On s'étonne de ne plus vous voir dans les ſociétés, &

Digitized by Google

chacun gloſe ſur votre compte. Si vous n'euſſiez jamais fait le grand ſeigneur, vous ne paroîtriez pas actuellement ſi petit. Deux ſoldats de votre Compagnie ont auſſi déſerté hier, & ſuivant ce qu'aſſure le Capitaine, uniquement à cauſe de vous.

Le Lieutenant. A cauſe de moi?

Le Colonel. Oui, à cauſe de vous! Vous leur donniez autrefois une haute-paye, à préſent vous ne le pouvez plus, & ces gens, accoutumés à cette douceur, ont gagné le large. J'ignore de quel œil le propriétaire du Régiment verra cela; il faut bien que je l'en informe. Comme je viens de vous le dire. Trop d'orgueil! Trop d'oſtentation. —— Allez Monſieur, allez!

Le Lieutenant s'empreſſa de ſe retirer ſans mot dire. Un bon ami qu'il accueilloit toujours bien, le rencontra. Il ne répondit pas à ſes queſtions, ne le ſalua même pas. Arrivé chez lui, il écrivit pendant une demi heure, & porta deux lettres au Colonel. Vous avez, lui dit il, douté de la fortune de ma mère, & par conſéquent de ma parole. Pour vous convaincre de l'un & l'autre, je vous prie *par votre honneur*,

de faire parvenir ces deux lettres par une voie sûre. Vous aurez peut-être des connoissances dans la ville où je suis né, faites enforte qu'une d'elles remette ces lettres à ma mère en mains propres, & vous apprendrez, que le Lieutenant K** n'a pas menti. Au reste, ayant appris de votre bouche, que je suis devenu le jouet, la fable de toute la ville, je suis obligé d'en demander satisfaction. Dans ce cas, répondit le Colonel, il faudra vous battre avec toute la ville. Le Lieutenant le salua sans dire un mot, & sortit. Il étoit alors à peine onze heures; à midi l'Adjudant vint rapporter au Colonel, que le Lieutenant K** s'étoit tué d'un coup de pistolet dans sa chambre.

Le Colonel fut vivement frappé de cette nouvelle, il se regardoit comme la cause de sa mort, & courut à sa demeure. Il le trouva sans vie sur son lit. La balle lui avoit percé le cœur. Ses yeux étoient fermés, il avoit l'air d'un homme qui s'est endormi tranquillement. Le Colonel en pleurs, demanda pardon au mort, & donna l'ordre de l'enterrer honorablement.

Digitized by Google

De retour chez lui, il fit appeler quelques Officiers, & ouvrit en leur préſence les deux lettres que le Lieutenant K** lui avoit confiées. La première étoit adreſſée à ſa mère :

Ma chère mère !

« Depuis la mort de mon père je vous ai adreſſé ſeize lettres, & n'ai pas reçu la moindre réponſe. J'ai pleuré, prié, ſupplié au nom de Dieu, & l'on n'a point eu égard à mes larmes, on a fermé l'oreille à mes prières. Une mère peut-elle oublier ſon enfant? Elle le peut, dirai-je, lorſque je m'approcherai du trône de l'Eternel, & qu'il me demandera : pourquoi je ſuis venu ſans être appelé. ——

Cette lettre n'aura plus beſoin de réponſe. Je l'ai écrite dans la dernière heure de ma vie, quand vous la recevrez, mon corps ſera déjà en pourriture. Il faut, ma mère, il faut que je meure ! Mon honneur eſt vivement outragé. Je ſuis devenu la riſée de la ville. On m'a traité de menteur, de fanfaron ! —— Ah, ma pauvre mère ! ô mère trompée ! Je le ſens, mon

cœur me le dit, vous n'êtes pas coupable des malheurs qui m'accablent. On a fouſtrait mes lettres, on les a dérobées à vos yeux maternels. Vous qui êtes ſi bonne, ſi douce, comment auriez-vous pu refuſer quelques florins à votre fils chéri? Non; vous auriez dit plutôt : je veux partager le dernier morceau avec lui. S'il te manque quelque choſe, écris moi, diſiez-vous, en m'accompagnant juſqu'à la voiture, lors de mon départ. Je vis même, après vous avoir dit le dernier adieu, je vis vos yeux ſe remplir de larmes, je vous vis élever vos mains au Ciel, en l'implorant en ma faveur. Ces paroles, ces larmes, cette bénédiction n'auroient-elles été qu'une diſſimulation? Non! non! On vous a abuſée, on vous a trompée. Vous n'apprendrez les ſouffrances de votre fils, qu'avec la nouvelle de ſa mort. Oh que cela eſt terrible, & pour vous, & pour moi! Mais j'y ſuis contraint. Mon cœur eſt navré; il éprouve un combat épouvantable. — Je vous abſous devant tout le monde d'être la cauſe de ma mort. Je ne puis non plus vous

en accuſer devant Dieu, car vous êtes ma mère. —— „

A onze heures moins un quart.

„ Il ne me reſte plus de ſecours, plus d'eſpoir. Mes piſtolets ſont chargés. Je me meurs! Une vie ſans honneur eſt plus amère que la mort. Je ne dois pas un ſol à qui que ce ſoit. Si j'euſſe fait des dettes, je quitterois le monde comme un trompeur. Adieu, ma très chère mère! Mille remercîmens pour tous les bienfaits que j'ai reçu de vous. Mille graces vous ſoient rendues pour chaque morceau de pain, que contre la volonté de mon bon père, vous couvriez de miel, & que je cachois ſouvent ſous votre tablier, quand il entroit à l'improviſte. Que cette réflexion ne vous ſemble pas un enfantillage. Je me ſouviens encore avec une vive reconnoiſſance de cette preuve de votre tendreſſe, & vous en remercie de nouveau. On vous a perſuadée, on vous a trompée; je le répète. Mais malheur à l'impoſteur! Il ſera non ſeulement reſponſable de ma malédiction & de ma mort, mais auſſi de vos cris lamenta-

bles & de vos larmes. Donnez aux pauvres, afin qu'ils prient pour moi; donnez leur largement, afin que je ne fois pas là-haut auſſi malheureux que je le ſuis ici bas. Et vous auſſi, priez pour moi! Je baiſe mille fois vos mains maternelles. Que Dieu faſſe miſéricorde à votre malheureux fils. „

*Henri K**.*

Apoſtille. " Ma mère eſt entièrement innocente de ma mort. C'eſt ce que j'atteſte de nouveau, & je meurs dans cette perſuaſion. „

*Henri K**.*

La ſeconde lettre étoit deſtinée pour ſa ſœur.

" Depuis longtems, " lui écrivoit-il „ j'ai penſé, j'ai réfléchi, & avant de mourir, je ne voulois faire du tort à perſonne; mais ton avarice inſatiable t'a trahie. Tu es la cauſe de ma mort! Tu as ſouſtrait toutes mes lettres, ou tu as détourné de moi le cœur de ma mère. Malheur à toi! Ton frère meurt, & il t'accuſera là-haut comme ſa meurtrière. La nouvelle de ma triſte fin abrégera les jours de

cette bonne mère, & le ſouhait que tu m'as ſi ſouvent exprimé, eſt accompli. Dans peu tu ſeras l'héritière de toute ſa fortune. Mais ſa jouiſſance te ſera plus amère que la mort même. Si tu t'approches du coffre fort, ſi tu l'ouvres avidement pour compter tes tréſors, je me préſenterai devant toi, je te montrerai mon cœur ſanglant, & je crierai vengeance ſur toi! — Sœur barbare, ſœur inhumaine! le bonheur te fuira ſur la terre, & où je vais paroître dans une heure, tu ne pourras te juſtifier de ce que tu as fait à moi ſeul. —

Si je me trompois, ſi tu étois innocente, pardonne-moi; mais que la malédiction tombe ſur toi, ſi ce que mon cœur me dit eſt vrai. „

*Henri K**.*

On réſolut d'envoyer ces lettres à la pauvre mère; & afin qu'elles lui parvinſſent ſûrement, le Colonel les adreſſa au Commandant de la ville où elle demeuroit, & lui marqua la fin du malheureux Lieutenant. Le Commandant connoiſſoit depuis longtems Madame K**; il manda ſon Médecin,

& le chargea de lui annoncer cette terrible nouvelle avec toute la précaution poſſible. Le Médecin remplit la commiſſion. C'étoit pour la première fois depuis quelques ſemaines, que Madame K** avoit quitté le lit, elle étoit aſſiſe dans un fauteuil, & venoit de demander dans ce moment avec ſollicitude à ſa fille: ſi le courier du jour n'avoit point apporté de lettres de ſon cher Henri? Le Médecin ſaiſit cette occaſion, & après une longue préparation, il lui raconta la triſte fin de ſon fils. Ses yeux reſtèrent fixés, elle ne pleura point, ne dit mot. Trompé par cette tranquillité apparente, il commença à lui lire la dernière lettre de ce malheureux. Etant venu aux mots : *une mère peut-elle oublier ſon enfant*? elle tomba ſans connoiſſance de ſon ſiège. On voulut la relever & lui donner du ſecours, mais on la trouva morte. Elle étoit expirée pour aller dire elle-même à ſon fils, qu'elle ne l'avoit jamais oublié, qu'elle l'avoit conſtamment porté dans ſon cœur maternel.

Quand elle fut enterrée, le Médecin lut auſſi à Charlotte la lettre que ſon

frère lui avoit adreſſée. Mais elle nia opiniâtrement la réception de ſes lettres, elle l'appela hardiment parricide, & s'empara ſans ſcrupule apparent, de toute la fortune de ſa famille.

A peine la moitié de l'année de deuil s'étoit écoulée, que cette inhumaine épouſa un célèbre Avocat, un honnête homme, qui ſéduit par ſa richeſſe, ſe promettoit avec elle une vie aiſée & tranquille. Mais ſes jours furent remplis d'amertume & de tourmens. Elle lui reprochoit même ſa nourriture. La ſeconde année de ſon mariage, il mourut entièrement épuiſé, & il remercia Dieu de ce qu'il le délivroit de ce monſtre. Elle ne tarda pas à ſe remarier, & au bout de trois ans elle fut encore veuve. Alors ſon avarice inſatiable & ſon méchant caractère furent connus de toute la ville. Elle attendit en vain un troiſième mari; elle fut obligée d'en chercher un elle-même. Pluſieurs perſonnes refuſèrent ſa main avec horreur. Entièrement adonnée aux plaiſirs des ſens — un tel monſtre pouvoit il connoître l'amour! — elle fit enfin la connoiſſance d'un jeune homme,

qui dans toute la ville avoit une auſſi mauvaiſe réputation que la ſienne. Elle le recevoit chez elle, & l'on diſoit ouvertement, que ſon intention étoit de l'épouſer. Mais Dieu ne le lui avoit envoyé que pour la punir. Avant la célébration des nôces, il la battit un jour ſi cruellement, qu'elle fut obligée de garder le lit pendant trois ſemaines. A peine en fut-elle relevée, que dans une nouvelle diſpute, il la jeta en bas des degrés, & elle en mourut cinq ſemaines après.

Ne jugez pas, afin que vous ne ſoyez pas jugés à votre tour.

N°. 18.

*Madame de L**.*

MADEMOISELLE Charlotte de W** iſſue d'une des plus anciennes familles d'Allemagne, & dont la principale branche s'eſt tranſplantée dans une des provinces du Nord, étoit peut-être la plus grande beauté du pays. Aimée, eſtimée de toute ſa famille, elle faiſoit les délices de ſa maiſon. A peine eut-elle atteint l'âge où elle pouvoit faire le bonheur d'un époux, que pluſieurs partis ſe préſentèrent. Elle diſtingua dans ce nombre le jeune de L**, & ſi quelqu'un de ſon âge méritoit d'avoir pour épouſe l'être le plus aimable, c'étoit bien certainement lui. Après quelques entrevues, ils reconnurent entre eux tant de ſympathie, qu'ils ſe plaiſoient de plus en plus; tous les jours l'un trouvoit l'autre plus aimable. Enfin ils en étoient au point de ſe déclarer leur amour, quand tout-à-coup un événement

Digitized by Google

ébranla les sentimens de Mademoiselle Charlotte.

Depuis trois mois une de ses sœurs ainées, qui toutes deux étoient mariées, avoit une maladie si grave, qu'on ne permettoit pas même à ses proches parens de la voir. Son mari seul & quelques amies âgées pouvoient le faire. Charlotte étoit du nombre des exclus, & elle en étoit d'autant plus affligée, qu'elle avoit toujours été sa sœur la plus chérie, & qu'Amélie (la malade) n'avoit jamais rien entrepris sans la consulter. Ce refus fit naître en elle mille idées affligeantes, elle crut même que sa sœur étoit morte, & qu'on vouloit le lui cacher. Les assurances de sa mère purent seules la détromper. Enfin elle fut réjouie par l'agréable nouvelle que sa sœur étoit heureusement accouchée d'une fille, & qu'elle pourroit désormais aller la voir.

Elle profita sans différer de cette permission, & se rendit auprès de son lit. Son enfant étoit couché devant elle, & elle le baignoit de ses larmes. Charlotte, lui dit-elle, en lui lançant un regard significatif, il y a bien long-

Digitized by Google

tems que nous ne nous ſommes vues.

Charlotte. Il y a trois mois, ma chère Amélie. Oh ! tu as été bien cruelle. Que t'avois-je fait, pour que tu éloignaſſes de ton lit celle qui t'aime ſi tendrement, celle qui t'auroit mieux ſoignée que qui que ce ſoit.

Amélie. Ce n'eſt pas moi, ma ſœur, qui t'en ai empêchée, j'étois ſans connoiſſance. On a eu plus de ſoin de toi, que de moi. On en agiſſoit de même avec moi, lorſque notre ſœur ainée étoit malade; on ne croyoit pas que je pénétrerois de force dans ſa chambre; mais je le fis, & la trouvai. —— Ah Charlotte! —— l'eſprit aliéné, folle au point qu'il fallut l'attacher, & cela dura pendant trois mois, juſqu'à ſon accouchement.

Charlotte. Et toi. —— Amélie —— parle !

Amélie. J'ai été dans le même état; il faut que je te diſe tout. Si tu n'aimes pas encore, ſi tu peux encore commander à ton cœur, ne te maries pas. Une malédiction terrible accable notre famille. Je l'appris avant de me marier, & je ne voulus pas croire qu'elle tomberoit auſſi ſur moi. J'en

ai fait à préſent la triſte expérience. Toi, Charlotte, avec ton cœur tendre & ta grande ſenſibilité, tu ne ſurvivrois pas à ces tourmens. Ecoute-moi.

Quand je vis ma ſœur dans ce terrible état, je courus vers ma grand-mère, pour répandre mes pleurs dans ſon ſein. Elle me gronda ſur ma déſobéiſſance, & ſur ce que j'avois pénétré de force juſqu'au lit de ma ſœur, mais elle ne me gronda pas long-tems. Tu connois ſa tendreſſe. Elle ne peut voir pleurer quelqu'un. Tu me fais pitié, ma fille, me dit-elle. Le même ſort t'attend.

Ces paroles me frappèrent comme un coup de foudre. Si j'avois été affligée de l'état de ma ſœur, je tremblai alors de frayeur de me trouver un jour dans un cas pareil. L'idée d'un malheur futur, nous le repréſente toujours plus grand, plus terrible, que lorſque nous le reſſentons effectivement.

Depuis un tems que je ne puis fixer, continua ma grand mère, parce qu'il paſſe mon ſouvenir, le malheur de notre deſtinée eſt, que toutes les fem-

mes de notre maiſon, ſont atteintes d'une violente frénéſie, trois mois avant leurs couches, & qu'elles ne recouvrent l'uſage de la raiſon, qu'après être accouchées. On l'a juſqu'ici caché avec ſoin aux futures victimes de cette calamité. On laiſſoit même ignorer la véritable nature de cette maladie à celles qui avoient déjà été pluſieurs fois dans ce terrible état, en leur faiſant croire toute autre choſe, ce qui étoit d'autant plus aiſé, qu'elles ſe trouvoient toujours ſans connoiſſance. Je t'en avertis, Amélie, reſte fille. Ne te marie jamais.

Si ma prière, ma chère Charlotte, ne te fait pas plus d'impreſſion que celle de ma grand-mère n'en fit ſur moi, je voudrois avoir gardé le ſilence. Je la quittai très-penſive & après lui avoir promis ſolemnellement de ne point me marier. Tant que ma ſœur fût en couches, & que je la vis dans ces ſouffrances, je reſtai ferme dans cette réſolution; mais elle s'évanouit bientôt. L'amour chaſſa toutes mes craintes. Tantôt je m'imaginai que je ferois une exception, ou au moins, que je pourrois la faire;

tantôt je me repréſentai le récit de ma grand-mère, comme une fable, pour me dégoûter du mariage, auquel ſa dévotion la rendoit toujours contraire. Je ne pouvois croire que j'euſſe de la diſpoſition pour une telle frénéſie, étant d'un tempérament vif & léger. Réſolue à oublier ces avis, je perdis le ſouvenir du terrible état de ma ſœur, & je donnai la main à mon époux.

Les ſuites les plus triſtes m'ont appris, que je n'aurois pas dû mépriſer le conſeil de mon ayeule, & ce qui m'eſt le plus ſenſible, c'eſt que j'ai mis une nouvelle victime au monde, née pour le malheur, auquel elle n'échappera pas plus que nous.

Le récit d'Amélie fit une profonde impreſſion ſur Charlotte, & quoiqu'elle ſentit vivement combien ſa ſœur avoit été imprudente à ſon égard, elle ne voulut point lui en faire de reproches.

Elle ſe dit à elle-même, lorſqu'elle ſe trouva ſeule, Amélie!.... tu as percé mon cœur d'un coup de poignard. J'en mourrai. Tu m'as arra-

Digitized by Google

chée à l'amour; tu m'as ravi le plaisir, le bonheur.

Dès ce moment elle devint mélancolique. Autrefois elle jettoit sur son amant des regards de feu; mais ses yeux devinrent tristes & languissans. Cependant, Mr. de L**. ne remarquant pas que son penchant pour lui diminuât, quoique la douce confiance avec laquelle elle lui découvroit auparavant le moindre chagrin qu'elle éprouvoit, eut entièrement disparu.

Charlotte, lui dit-il un jour avec attendrissement, est-ce que tu ne m'aimes plus?

Charlotte. Oh! je t'aime toujours plus que je ne puis te l'exprimer. Aucune puissance, aucune circonstance ne pourront te séparer de moi. Mais malgré l'excès de mon amour, je ne puis être à toi, je ne puis avoir d'époux.

*Mr. de L**.* (*avec une extrême surprise.*) Explique-moi cette énigme, ou tu me verras expirer à tes pieds.

Charlotte. Je ne puis t'en dire davantage. Tu te trompes, malheu-

reux ami, ſi tu crois qu'en me poſſédant, tu ſerois heureux.

*Mr. de L***. Oui : ſans toi je ne puis connoître le bonheur. Et qui s'oppoſe à notre union? Tu m'aimes ; je crois n'avoir aucun rival. Tes parens, —— oh ! ils me chériſſent, & je vais, je cours me jeter à leurs pieds. Je ſuis ſûr qu'ils me donneront leur conſentement avec plaiſir. Je leur demanderai ta main avec des inſtances ſi vives, ſi ardentes, que l'Eternel même ne pourroit me rejeter, comment des hommes le pourroient-ils?

Il partit. En vain elle lui cria de reſter. Ses larmes couloient avec abondance. Elle ſavoit combien il était aimé de ſes parens. Son malheur étoit certain.

En effet, l'alliance de M. de L** les flattoit trop, pour qu'ils héſitaſſent un moment. A peine eut-il fait ſa propoſition, qu'il reçut une réponſe favorable. On fut cependant étonné de le voir inquiet ; on s'empreſſa de le raſſurer, & voyant qu'on n'y réuſſiſſoit pas, on le preſſa de dire ce qui cauſoit ſon trouble. Il répéta ce que ſon amante venoit de lui

déclarer. Le père & la mère ſe jetèrent un coup-d'œil. Ils ſoupçonnèrent ce qui étoit arrivé, & lui dirent, que leur fille ayant du penchant à la mélancolie, ce ne pouvoit être que des idées ſombres, qui ſe diſſiperoient bientôt.

Il revint auprès de Charlotte, ſe jeta à ſes pieds, la conjura de lui découvrir ſa peine, & ne put en obtenir que des larmes & des ſoupirs. Il la quitta à moitié déſeſpéré, & ſon déſeſpoir eût été à ſon comble, ſi elle ne lui eut promis, qu'elle tâcheroit de ſe tranquilliſer, & que le lendemain elle auroit recouvré ſa gaieté.

Il fut à peine ſorti, qu'un autre orage fondit ſur elle. Ses parens ſe préſentèrent avec douceur, il eſt vrai, mais ſon chagrin n'en fut que plus profond. Bientôt on parvint à lui faire faire l'aveu qu'elle avoit refuſé à ſon amant. On fit tout ce qui étoit poſſible pour la conſoler; on l'aſſura qu'elle ſeroit préciſément exceptée. Que ſa mère, à chacune de ſes couches, avoit éprouvé ce malheur, mais non à la dernière, qui étoit celle

où elle avoit reçu le jour. Elle n'osa pas contredire ses parens, mais ils ne la persuadèrent pas. Le lendemain on lui fit parler par le Médecin, qui lui confirma ce qu'on lui avoit dit la veille, & n'eût pas plus de succès.

Mr. de L** arriva. Elle le reçut gracieusement, quoiqu'avec un air encore mélancolique. Il la pressa, ses parens en firent de même, sa passion pour ce jeune Seigneur étoit ardente, son cœur étoit tendre. Elle ne vouloit affliger ni ses parens, ni son amant, elle donna donc sa parole, mais en versant un torrent de larmes.

Malgré son extrême sensibilité, elle étoit ferme dans ses résolutions. J'ai donné ma parole, se dit-elle à elle même, lorsqu'elle fut seule, il faut que je la tienne. Mon devoir exige aussi que je cache ma peine aux personnes qu'elle affligeroit. Eh bien donc, malgré le trouble de mon ame, & puisque je ne puis pleurer en secret, j'aurai toujours l'air serein.

Elle fit part de son projet à Amélie qui, en l'apprenant, s'évanouit. Quand elle fut revenue de cette foiblesse, c'est moi, s'écria-t-elle, en fixant

fixant Charlotte, qui fuis la cauſe de ton malheur! Si je n'avois pas été imprudente, tu ſerois heureuſe. Charlotte ne pouvant ſouffrir le ſpectacle des ſouffrances de ſa ſœur, lui dit, en feignant une fauſſe ſécurité, qu'elle ſe croyoit exempte de ce malheur, parce que leur mère ne l'avoit point éprouvé en la mettant au monde.

Amélie ſaiſit cette occaſion pour fortifier encore ſa conviction, & le zèle qu'elle y employa, fut bien pour ſa ſœur une preuve de ſon tendre attachement, mais ne détruiſit pas ſes doutes.

Juſqu'au jour de ſes nôces, Charlotte paſſa le tems tantôt en pleurant en ſecret, tantôt en feignant en public une joie, dont ſon cœur étoit bien loin. Le mariage ſe fit, & Mr. de L**. ſe crut alors le plus heureux des hommes. Son tendre amour ſembloit faire renaître l'ancienne ſérénité de Charlotte. Elle reprit ſa gaieté ordinaire, parût avoir oublié ſes chagrins, & les auroit oubliés ſans doute, ſi des ſignes de groſſeſſe n'euſſent réveillé ſes craintes ſur les maux auxquels elle pouvoit s'attendre. Elle recherchoit

cependant tous les moyens propres à ſe conſoler, à ſe diſtraire, & la tête pleine de chimères, elle auroit pu croire à une exception en ſa faveur, ſi le ſort, qui paroiſſoit la pourſuivre ſans pitié, ne lui eut ſuſcité un nouvel obſtacle.

A l'âge de 10 ans on avoit éloigné d'elle la perſonne qui avoit pris ſoin de ſon enfance, & qu'elle aimoit tendrement. Cette ſéparation n'avoit pas eu lieu ſans de vifs regrets de part & d'autre. Charlotte ne l'avoit pas revue depuis ce tems. La raiſon en étoit, que cette femme avoit été, pendant les trois mois de criſe, la garde-malade de ſa mère, & qu'on craignoit qu'elle ne lui découvrit quelque choſe de ce triſte état; mais en la congédiant, on n'avoit pas eu la précaution de l'inſtruire du motif de ſon éloignement.

Elle apprit le mariage de Charlotte, & n'oſa pas encore paroître devant elle; mais informée de ſa groſſeſſe, ſon affection pour ſon ancienne élève, l'emporta ſur ſa crainte, de ſorte qu'elle ne put réſiſter à

l'envie de la voir, & de lui offrir ſes ſervices.

Lorſque Madame de L** la vit, elle courut au-devant d'elle & l'embraſſa comme ſi ç'eut été ſa mère. Que me veux-tu, ma bonne? lui dit-elle. As-tu beſoin de quelque choſe? Parle!

La Femme. Non Madame, vos dignes parens m'ont à la vérité renvoyée, mais ils ont eu ſoin de ma ſubſiſtance. Je viens pour vous offrir mes ſervices.

*Madame de L**.* Oui, ma chère, ma bonne, je veux te prendre chez moi, tu ne ſeras plus ſéparée de ton nourriſſon, qui t'aime comme ſa propre mère.

La Femme. Je ſerai la garde de vos enfans, je ſerai la vôtre, comme je vous ai gardée dans votre enfance, & comme j'ai gardé Madame votre mère. Dieu ſait pour quelle raiſon elle ne m'aime plus, quoique je l'aye toujours tant affectionnée.

*Madame de L**.* Tu as été la garde de ma mère, —— vraiſemblablement pendant ſes couches.

La Femme. Elle fut malade trois mois avant. ——

Ces paroles furent à peine prononcées, que Madame de L** tomba ſans connoiſſance aux pieds de la garde-malade, qui mit d'abord tout en allarme. Mr. de L** fut interdit. On raſſembla les parens & les médecins. Quand la mère parut & vit cette femme, elle devina dans l'inſtant ce qui s'étoit paſſé. Elle lui fit de fortes réprimandes, & lui défendit de jamais paroître aux yeux de ſa fille.

L'innocente femme ſortit triſtement de la maiſon. Charlotte recouvra ſes ſens, & ſa mère lui ayant jeté un regard expreſſif, elle lui ſerra tendrement la main, en lui diſant ſeulement: hélas! pourquoi m'avez-vous trompée? Dès-lors elle devint indifférente ſur tout, & ne répondit jamais quand on lui parla de cet événement. Elle ſe moqua des médecins & des eſpérances qu'ils vouloient lui faire concevoir. La réſolution qu'elle exécuta par la ſuite, germoit dans ſon cœur, mais elle ne la vouloit pas prendre précipitamment.

Elle parvint à revoir la garde-ma-

Digitized by Google

lade, la consola sur l'injustice qu'on lui avoit faite. A force de prières, & en lui persuadant que cela allégeroit sa triste situation & la soustrairoit peut-être tout-à-fait aux mêmes maux, elle vint à bout de la déterminer à lui faire le détail de la maladie de sa mère. Ce tableau étoit vraiment effrayant. Des accès furieux avoient succédé aux plus ridicules absurdités, & si par hasard des étrangers se fussent approchés d'elle, ou si elle eût pu se dégager de ses liens, ce qu'elle essayoit souvent, elle seroit devenue l'objet de la plus grande risée, ou de la pitié la plus honteuse pour elle.

Si, avant ce récit, l'ame de Charlotte s'étoit ouverte par fois à des idées consolantes, elles s'évanouirent alors entièrement, & son mal s'accrut. Son imagination ajoutoit encore à l'horreur des descriptions que la garde avoit faites. Elle se représentoit le sort qu'elle pourroit avoir, si par un accident malheureux, elle parvenoit dans un accès à briser ses liens. Elle se voyoit alors exposée aux railleries de ses connoissances, & sur-tout à celles de ses ennemis,

ſi on la ſurprenoit comme elle avoit ſurpris ſa ſœur aînée. La garde lui avoit auſſi dit, que l'on avoit dans le monde quelque connoiſſance de ce malheur, & que cela ſe répandoit de plus en plus.

Eh! voudrois-je, ſe diſoit-elle, m'expoſer à un ſort ſi certain & ſi cruel, quand il m'eſt poſſible de l'éviter? Qu'eſt-ce qu'une vie dont je prévois la honte? Pourquoi donnerois-je le jour à un enfant, qui ſeroit auſſi malheureux que moi? Non, je n'aurai pas ce reproche à me faire, Quand on n'a pas le courage de ſe ſouſtraire à un malheur certain, on le mérite, ou eſt un lâche mépriſable.

Elle ſe pénétroit chaque jour davantage de ces idées. Le chagrin qui la rongeoit intérieurement étoit connu de ſes parens, mais ſon époux l'ignoroit encore. Elle lui avoit tout caché, & ſon amour pour lui, lui avoit donné la force de ſe contraindre, & d'avoir un viſage ſerein en ſa préſence. Mais elle ne le pouvoit plus déſormais. Sa mélancolie toujours croiſſant, n'avoit d'autre cauſe que la tenſion continuelle de ſon eſ-

Digitized by Google

prit ſur le même objet, & n'avoit pas encore la moindre trace de délire; mais ſa ſérénité avoit abſolument diſparu. Mr. de L** attribuoit cette triſteſſe à l'état dans lequel elle ſe trouvoit, & ainſi s'écoulèrent quelques ſemaines.

Enfin quatre mois entiers ſe paſſèrent de cette manière triſte & affligeante. Le devoir & l'amour combattant toujours en elle, (car ſelon ſa façon de penſer, le ſuicide étoit un devoir,) lorſqu'un nouvel accident la détermina à l'exécution de ſon projet.

Une malheureuſe infanticide, que l'on conduiſoit au ſupplice, paſſa devant ſa maiſon. Madame de L** étoit dans ce moment à la croiſée avec ſon époux. Ce ſpectacle inattendu la ſurprit. Mr. de L** s'en aperçut, & la pria de ſe retirer.

Charlotte. Non, mon cher ami, je veux voir cette femme lâche, qui n'a pas eu aſſez de force pour ſe ſouſtraire à la flétriſſure publique de ſon nom. Je veux voir, ſi elle va avec autant de courage à une mort igno-

minieuſe, que j'en aurois moi, pour en choiſir une honorable.

*Mr. de L***. Vous ne penſez donc pas que cette malheureuſe eût été plus criminelle encore, en commettant un ſecond aſſaſſinat ſur elle-même?

Charlotte. Je ne comprends même pas, comment on peut appeler le ſuicide un aſſaſſinat. Aſſaſſiner, c'eſt arracher la vie. — Mais ſi l'infâmie eſt la mort, on ſe donne la vie quand on ſe ſouſtrait à l'infamie. C'eſt peut-être dans un moment de délire, que cette femme a tué ſon enfant. Or ſuppoſez, mon cher ami, que le délire fut le ſort certain d'une femme qui aime tendrement ſon époux. — Suppoſez, que dans ce moment ſa rage ſe tournât contre lui, comme celle de cette infortunée s'eſt tournée contre ſon enfant, qu'une mère doit toujours chérir, — & ſuppoſez tout cela comme une choſe certaine, — la malheureuſe ne doit-elle pas, dans ce cas, renoncer à une vie qui peut devenir ſi affreuſe pour elle?

*Mr. de L***. Quelles ſuppoſitions! ma bien aimée, quelles comparai-

ſons faites-vous là? Quel être peut prévoir avec certitude, ce qui doit lui arriver dans le cours de ſa vie?

Charlotte. Il eſt cependant quelques perſonnes qui le ſavent. La nature a quelquefois des coutumes affreuſes, dont elle ne s'écarte pas, & dans leſquelles elle peut toujours devenir plus terrible. Elle exige peut-être l'horrible ſacrifice d'une ſeule victime, pour ſe relâcher de ſa fureur. Oh Dieu! il eſt cruel de penſer cela, d'être obligé de le dire! Il eſt encore plus affreux de le ſentir, d'en être aſſuré. La voilà la malheureuſe ſur un rocher eſcarpé, ſur le bord de l'abyme. Il faut qu'elle ſe précipite, car dequel côté qu'elle ſe tourne, elle voit des objets chéris qu'elle doit immoler, ſi elle veut ſe ſauver.

*Mr. de L**.* Ma tendre épouſe! D'où te viennent ces ſombres idées? Chaſſe-les de ton eſprit. Elles altéreroient la douceur de ton caractère. Où peuvent tendre ces horribles penſées? Qu'une femme eſt malheureuſe, ſi dans l'état où tu es, des ſcènes ſi noires la troublent. Et quel homme pourroit les voir, ſans ſentir ſon

cœur déchiré! Charlotte! Charlotte! Etois-tu atteinte de ſemblables appréhenſions, lorſque tu refuſois de m'épouſer? Oh! dans ce cas, je voudrois en avoir eu le preſſentiment, & je n'aurois plus demandé que ton cœur.

Charlotte. Oh Charles! Tu aurois été aſſez généreux! Ah! qu'alors notre bonheur eût été pur! Je ſuis bien à plaindre, crois-moi, très à plaindre. Je ſuis malheureuſe; mais tu n'es point du tout l'auteur de mes peines, tu es innocent. Oh Dieu! ceux qui me les ont cauſées, me ſont cher auſſi, ils en ſouffriront cruellement. Mais je leur pardonne, je leur pardonne de bon cœur. Je devois être victime.

*Mr. de L**.* Tu ne le feras pas. Calme-toi, ô la meilleure des femmes, calme-toi! Les jours de ton inquiétude paſſeront. ——

Charlotte. Oui Charles, ils paſſeront, mais non comme tu l'entends! Il faut nous ſéparer. Quand tu verras ta Charlotte étendue roide & froide devant toi, penſe alors à ce que tu viens de dire: Ils paſſeront. —— Les

jours de la ſéparation paſſeront, & ceux de la réunion viendront. Veux-tu me promettre une choſe?

*Mr. de L**.* Tout, ma chère Charlotte, tout. — Mais encore une fois, rejette ces horribles penſées.

Charlotte. Promets-moi donc, que tu ne me blâmeras jamais, que tu me pardonneras tout le mal que je te ferai, que ſi je meurs, tu ne ceſſeras pas de m'aimer, — tu ne me maudiras jamais.

*Mr. de L**.* Ai-je beſoin de te faire une ſemblable promeſſe? Cette main ſeule pouvoit me rendre heureux, cette ame pouvoit ſeule régner ſur la mienne, — & je pourrois la maudire! —

Charlotte. Bien, tu m'as tranquillisée. — C'eſt une bien triſte deſtinée, que de ne pouvoir en rien contribuer au bonheur d'un homme, — & il faut que je faſſe tout ton malheur. Mon cher Charles! Il faut abſolument que je parle à ma mère & à ma ſœur Amélie. — Je ne ſais pas, je ſens en moi quelque choſe d'extraordinaire. Amène-les moi. Je tâcherai,

en vous attendant, de me repoſer un peu. — Mais hâte-toi.

*Mr. de L***. Tu le veux, Charlotte, j'obéis. Mais je te quitte à regret. — Je tremble pour toi. —

Charlotte. Non, non, va mon cher ami, va! —

N'ayant aucun preſſentiment du malheur dont il étoit menacé, il ſe rendit chez ſa belle-mère, & trouva Amélie avec elle. Il fit le détail de la converſation que ſon épouſe & lui venoient d'avoir. Madame de W** pâlit; Amélie friſſonna. Mon frère, s'écria-t-elle, on vous a donné une terrible commiſſion. Dépêchons-nous, ou nous arriverons trop tard.

La voiture roula rapidement, & dans peu de minutes ils arrivèrent auprès de Charlotte. Elle étoit aſſiſe ſur ſon lit, & avoit un air riant. Je ne me trouve pas bien, dit-elle, cependant je ſuis tranquille. Aſſeyez-vous mes amis. Je vous ai fait appeler pour prendre congé de vous. Il faut nous ſéparer, je le ſens, je vais quitter le monde.

Oh Dieu! elle s'eſt empoiſonnée s'écria Amélie, au ſecours! au ſe-

cours! Mr. de L** reſta muet & interdit. Fut-il frappé de la vérité, ou trompé par une fauſſe conjecture?— Elle lui prit la main, en diſant: Mon cher Charles, Amélie a deviné mon ſecret. —

On s'empreſſoit autour d'elle, chacun vouloit aller chercher du ſecours. — Reſtez! dit l'infortunée Charlotte, il n'eſt plus tems J'en ai pris une trop forte doſe, rien ne pourra me ſauver. Mon cher Charles, je te délivre d'une affreuſe perſpective de miſère.

Après lui avoir raconté tout ce que l'on a vu plus haut, elle continua: Je ſentis, mon cher ami, que non-ſeulement je ne vivrois que pour la honte, mais que je deviendrois plus criminelle que je ne le ſuis à préſent. Dans les premiers momens de mon délire, je ſouffrois mille tourmens, en penſant à la fille que je pourrois mettre au monde. Tu ſais enſuite combien je t'aime, mais tu connois auſſi mes ſentimens d'honneur. Je ſentois que je te haïrois, quand je me verrois tant avilie. Je ne penſois, je ne rêvois que ſang, — & le tien

couleroit ſûrement, ſi je conſervois l'exiſtence. J'en étois ſi fortement perſuadée, que je friſſonnois.

Et convenez-en ma mère, ma ſœur & toi mon cher époux, n'ai-je pas pris le parti le plus ſage? Je meurs ſeule, & ſi je n'en avois point eu le courage, j'aurois pu en entraîner un autre avec moi, & rendre par-là mon ſort plus affreux. Vous ſouffrez plutôt, ce que vous auriez ſouffert plus tard, & d'une manière plus terrible.

L'Eternel eſt mon Juge. Charles! ton honneur & le mien ſont ſauvés. Aucun plaiſant ne ſe préſentera devant toi, pour te demander d'un air ironique: comment ſe porte ta femme? Chacun te plaindra d'avoir perdu, à la fleur de l'âge, une épouſe que tu chériſſois; chacun me plaindra d'avoir été arrachée ſitôt des bras d'un ſi digne époux. On ignorera que je me ſuis moi même ſéparée de toi.

Je t'avoue encore, mon ami, qu'il m'en a coûté beaucoup, & c'eſt auſſi cette cruelle ſéparation qui fait ma ſeule ſouffrance. Ma mère, ma ſœur! ne me plaignez pas. Il faudroit que vous euſſiez des cœurs bien durs, ſi

vous n'étiez pas plutôt charmées que j'aye ſu me ſouſtraire à ma terrible deſtinée.

La chaleur avec laquelle elle parloit, accéléra l'effet du poiſon. Elle reſſentit des douleurs qu'elle ne put plus cacher. Mr. de L** fit demander un Medecin. Son cœur nourriſſoit encore quelque eſpérance. Il ſupplia ſon épouſe de prendre des remèdes, mais elle avoit trop bien pris ſes meſures pour manquer ſon but. Elle auroit jugé trop repréhenſible toute autre iſſue que la mort. Le Médecin arriva & ne donna aucun eſpoir. C'étoit le même qui l'avoit trompée.

Avouez le moi, lui dit-elle, avant que j'expire, vous avez voulu me tromper? Il en convint, & ſentant combien ce genre de mort devoit exiger de force & de courage, il voulut en homme ſenſible, adoucir la rigueur de ſes derniers momens. Mes craintes pour vous, lui dit-il, étoient extrêmes. La délicateſſe de votre tempérament, l'irritabilité de vos nerfs, m'inſpiroient plus de crainte que je n'en ai encore éprouvé, & je doute que tous mes ſoins euſſent ſuffi

pour vous soustraire à la honte & au scandale.

Charlotte le remercia. Consolez Charles, lui dit-elle, exhortez-le, persuadez-lui, que ce malheur est le moindre de ceux qui devoient fondre sur lui & sur moi.

Non : je ne pouvois pas être plus malheureux ! répondit Mr. de L**. Charlotte en vous perdant je perds tout. Ah ! que vous êtes cruelle ! Je n'ai plus aucun plaisir à espérer, je ne pourrai jamais goûter de repos, & je sens que je n'ai pas assez de courage pour vous suivre.

Dieu ! s'écria-t elle, quelle pensée ! Ah ! tu ne le dois pas. Je te conjure, par mon amour & par ton devoir, par ma mémoire, par la douce espérance que nous nous reverrons, de ne jamais rendre par une telle résolution mes tourmens plus affreux. J'en porterois la peine dans l'éternité, où j'espère au contraire goûter la suprême félicité quand je t'y reverrai un jour.

L'effet du poison devient plus violent, & termina bientôt la vie d'une des plus aimables créatures humaines.

Qui ne verſeroit des pleurs ſur ſes cendres ? —— Qui la condamnéra pour un crime que lui a fait commettre l'effrayante perſpective des maux qui la menaçoient ?

Le Médecin à qui j'en ai parlé, m'a dit, que le ſort de cette infortunée auroit été le plus cruel, & que ce pouvoit bien être par un effet de la grace divine, qu'elle eut la force de le prévenir, en terminant ainſi ſa vie.

Digitized by Google

N°. 19.

*Le Major L**.*

Si tu fais bien ce que je te dis, tu mangeras aujourd'hui à table à côté de moi. Si tu apprends bien ta leçon, je t'embraſſerai tendrement. Quand tu ſauras parler français, je te donnerai une épée. C'étoit ainſi que Madame L** parloit toujours à ſon fils; elle étoit ſûre alors, qu'il ne joueroit, ne courroit dans le jardin qu'après avoir rempli les déſirs de ſa mère. Souvent Madame L** parloit de ſa méthode, & la vantoit comme la meilleure pour élever les enfans; mais l'imprudente ne penſoit pas, qu'elle ſemoit ainſi le germe de l'ambition dans le cœur de ſon fils; qu'à la vérité elle pouvoit d'abord faciliter ſa fortune, mais qu'elle travailloit auſſi à ſa perte.

Il ſe deſtina de ſon plein gré à la Juriſprudence, parce que dans cette carrière on pouvoit devenir Conſeiller de la Cour, & même Miniſtre d'E-

Digitized by Google

tat. A ſon arrivée à l'Univerſité, il y rencontra beaucoup d'habiles gens, mais animé par ſon ambition, il les ſurpaſſa bientôt, & ſes Profeſſeurs le jugèrent le meilleur & le plus laborieux des Etudians. D'abord cela le flatta beaucoup, mais lorſqu'après avoir fini ſes cours, il ſollicita des places, & qu'on lui préféra des ignorans, il en fut vivement piqué, & écrivit à ſa mère : je ne ſuis pas né, & vous ne m'avez pas élevé pour baiſer les pieds des Grands, ou le pan de la robe de leurs maîtreſſes; il faut que mon mérite & mes talens me ſervent de recommandation, & non les profondes révérences. Je vais prendre le parti du ſervice militaire de*** c'eſt-là qu'un brave homme peut ſe diſtinguer, & acquérir de la gloire.

Sans attendre de réponſe il partit, s'engagea à F**. Dans trois actions il fit éclater une bravoure extraordinaire, & lorſqu'on entra en quartier d'hiver, il avoit déjà obtenu le grade d'Enſeigne. Un jour le riche Comte G** donnoit un bal à tous les Officiers. Sa fille étoit d'une grande beauté, & danſoit avec beaucoup de

Digitized by Google

graces. L'Enseigne L** en fit compliment au fier Comte. Oui, répondit celui-ci, elle danse comme un ange, mais aussi personne qu'un Prince n'obtiendra sa main. Non un Prince, mais moi, disoit l'Enseigne à l'oreille de son ami, & dès ce moment il fit la cour à la jeune Comtesse. Bientôt celle ci fut violemment épriſe de lui. Avant l'ouverture de la campagne, il l'enleva, & la conduisit à B** où il l'épousa, y entra de nouveau au service, parvint dans l'espace d'une année au grade de Capitaine, & obtint pour prix de sa valeur, la croix de l'Ordre du mérite.

A son plus grand chagrin, la paix fut peu après conclue. Il entra en garnison dans la Capitale. Il y eut le bonheur de se reconcilier avec son beau-père mourant, qui par écrit lui pardonna tout, & témoigna le désir de revoir encore une fois sa fille, son enfant unique. Elle partit promptement pour D**, mais le Comte n'existoit déjà plus, & elle devint héritière de plus d'un demi million d'écus.

L** auroit été heureux, s'il eût cédé aux instances de son épouse, &

quitté le ſervice, mais il n'avoit jamais pu ſe réſoudre à devenir gentilhomme campagnard, &, comme il le diſoit lui-même, à planter des choux dans ſes terres.

Au bout de trois ans, L** étoit le plus ancien Capitaine de ſon Régiment, & dès qu'il eut appris la mort du Major, il ſe fit auſſitôt prendre la meſure d'un uniforme de l'état-major. Mais le premier Miniſtre, le favori du Prince, ſollicita cette place pour ſon neveu, & l'obtint. L** ayant appris cette nouvelle à la parade, en fut frappé comme d'un coup de foudre. Il monta promptement au château & ſe fit annoncer.

Le Prince. Que demandez-vous, mon cher Capitaine?

*Le Capitaine L**.* A ſauver mon honneur!

Le Prince. Qui l'a attaqué?

Le Capit. Un jeune blanc bec, ou ce que cependant je ne puis croire. — Votre Alteſſe Séréniſſime elle-même.

Le Prince. Moi? Et comment?

Le Capit. Que V. A. S. me permette deux queſtions ſeulement.

Le Prince. Parlez.

Le Capit. Eſt-il vrai que le Major M** eſt mort ?

Le Prince. Oui.

Le Capit. Qui obtiendra ſa place ?

Le Prince. Je crois l'avoir promiſe au neveu de mon Miniſtre R**.

Le Capit. En effet ! —— Et moi ?

Le Prince. Vous ? — Ah ! il eſt vrai, vous êtes le plus ancien Capitaine.

Le Capit. Oui, je le ſuis ! Je le ſuis devenu avec honneur, c'eſt ce que mes cicatrices prouvent, c'eſt qu'atteſte l'Ordre dont V. A. S. m'a décoré ; & aujourd'hui un petit maître, un fanfaron efféminé me ſeroit préféré !

Le Prince. Vous vous oubliez trop.

Le Capit. En parlant ainſi, je riſque peut-être ma tête ; mais elle eſt actuellement pour moi la choſe la plus indifférente, & fort au ſervice de V. A. S.

Le Prince. Je ne vous l'ai pas encore demandée. (*Il ſe promène d'un air fâché.*) Et que ferez vous donc ſi vous n'obtenez pas la place de Major ?

Le Capit. Avec cette épée-ci je demanderai raiſon au raviſſeur de ma propriété.

Le Prince. Il faudra donc me battre en duel avec vous ?

Digitized by Google

Le Capit. C'eſt ce que je n'ai jamais penſé, ni dit. Je connois la ligne qui eſt tracée entre le Souverain & moi, elle me ſera toujours ſacrée, & je châtierois moi-même l'audacieux qui oſeroit la franchir : mais c'eſt le neveu du Miniſtre qui doit me donner ſatisfaction.

Le Prince. Pourquoi lui? Que vous a-t-il fait?

Le Capit. L'hypocrite ne peut ſe produire avec ſon propre mérite, & prier en perſonne, il baiſe humblement la main de ſon oncle, pour que celui-ci ſaiſiſſe le moment de la bonne humeur du meilleur des Princes, & attrape pour lui une place qu'il ne mérite pas, une place à laquelle le dernier des Enſeignes pourroit prétendre plutôt que lui. Si c'étoit un brave homme qui put montrer des cicatrices, je lui céderois volontiers, Dieu le ſait, mais me voir préférer un tel homme, c'eſt, c'eſt — Que V. A. S. me permette de m'éloigner & d'exécuter mon projet, avant que ma raiſon s'égare.

Le Prince. Reſtez; c'eſt moi qui vous ai offenſé, & je veux arranger l'affaire

avec vous. Etes-vous content ſi je vous promets la première place de Major qui ſera vacante?

Le Capit. Je prie V. A. S. de m'accorder ma retraite.

Le Prince. Et pour quelles raiſons?

Le Capit. (*avec vivacité.*) Parce que je ne peux plus, & pour parler plus nettement, ne veux plus ſervir le Prince qui me prive d'une place qui m'eſt dûe, & me promet la première vacante, comme une grace. Si mon honneur me permettoit d'attendre, je ne ſerois pas venu pour faire des repréſentations.

Le Prince. Vous y regardez auſſi de trop près. Le neveu attendra ſon tour. Vous êtes Major.

Le Capit. Je remercie V. A. S. de ce qu'elle m'a rendu juſtice.

Il ſortit, eut la place, & tout le monde étonné de ſa hardieſſe, ſe moquoit en ſecret du neveu du Miniſtre.

Il eſt poſſible que le Prince ait été piqué de la conduite de Mr L**, ou ce qui me paroît plus vraiſemblable, qu'il fut de mauvaiſe humeur, quand au printems ſuivant, il paſſa le Régiment

ment en revue ; mais au premier commandement du Major, un léger désordre ayant eu lieu, le Prince lui ordonna de passer derrière le front, & commanda lui-même le Régiment, qui exécuta les manœuvres avec la plus grande précision. A la fin le Prince dit : Mr. le Major reconduisez le Régiment, & il partit au galop.

Sans répondre un mot, Mr. L** conduisit le Régiment dans la cour du château, & le rangea en bataille. Cela fit un éclat ; on en instruisit le Prince, qui parut sur son balcon. Votre A. S. lui cria le Major, a cruellement blessé mon honneur devant tout le Régiment, il est donc juste que je le venge aussi en sa présence. (*A ces mots, il prit un de ses pistolets, & le tira en l'air, en disant :*) celui-là étoit pour V. A. S. (*Il prit ensuite l'autre.*) Mais celui-ci est pour moi ! Il le tira contre sa tête, & tomba mort en bas de son cheval. Le Prince effrayé dit : j'ai été trop violent. Des larmes s'échappèrent de ses yeux, & une noire mélancolie succéda à son humeur enjouée.

Comme Mr. L** aimoit tendrement sa femme & son fils, il étoit surprenant,

qu'il ne les vit pas avant cette catastrophe ; mais il craignit sans doute, qu'ils n'ébranlassent une résolution dont sa façon de penser lui faisoit juger l'exécution nécessaire.

Le Prince fit faire à Madame L** beaucoup d'excuses, & les offres les plus brillantes, si elle vouloit rester à sa cour. Mais, aussi fière que son époux, elle n'y fit aucune réponse, & fit conduire le corps du Major à sa terre, où elle passa le reste de sa vie à pleurer sa perte.

Fin du Tome premier.

Digitized by Google

TABLE

Du contenu du Tome premier.

SUICIDES PAR AMOUR.

Nos.

1. *Sophie L—n.* page 1
2. *Caroline de F**.* 10
3. *La Princeſſe Sophie de **.* 21
4. *Liſe & Jaques.* 49
5. *Le Père Hyacinthe.* 63
6. *L'amante déſeſpérée.* 77
   Hiſtoire de Jeanne & d'Ubalde. 85
7. *Charles & Marie, deux amans malheureux.* 113
8. *Iſidore & Antonie.* 135
9. *Charles & Catherine.* 162
10. *Antonio & Gianetta.* 200
11. *Olivie Amenuti, hiſtoire du XIIIe ſiècle.* 226
12. *Charles & Sophie.* 281
13. *L'amoureux Weber.* 291
14. *La malheureuſe Antoinette.* 318
15. *Frédéric, aſſaſſin & ſuicide.* 333
16. *Lindor & Lucie.* 350

Digitized by Google

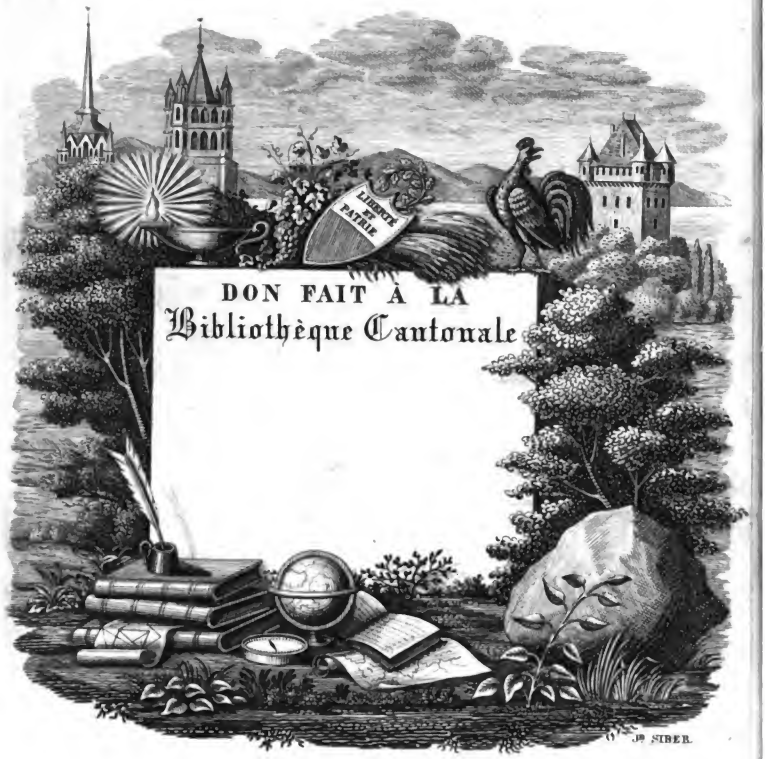
SUICIDES PAR AMBITION.

Nos.
17. *Le Lieutenant K**.* page 355
18. *Madame de L**.* 377
19. *Le Major L**.* 405

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


LIBERTÉ ET PATRIE
DON FAIT À LA
Bibliothèque Cantonale
SIBER.

801 / 2